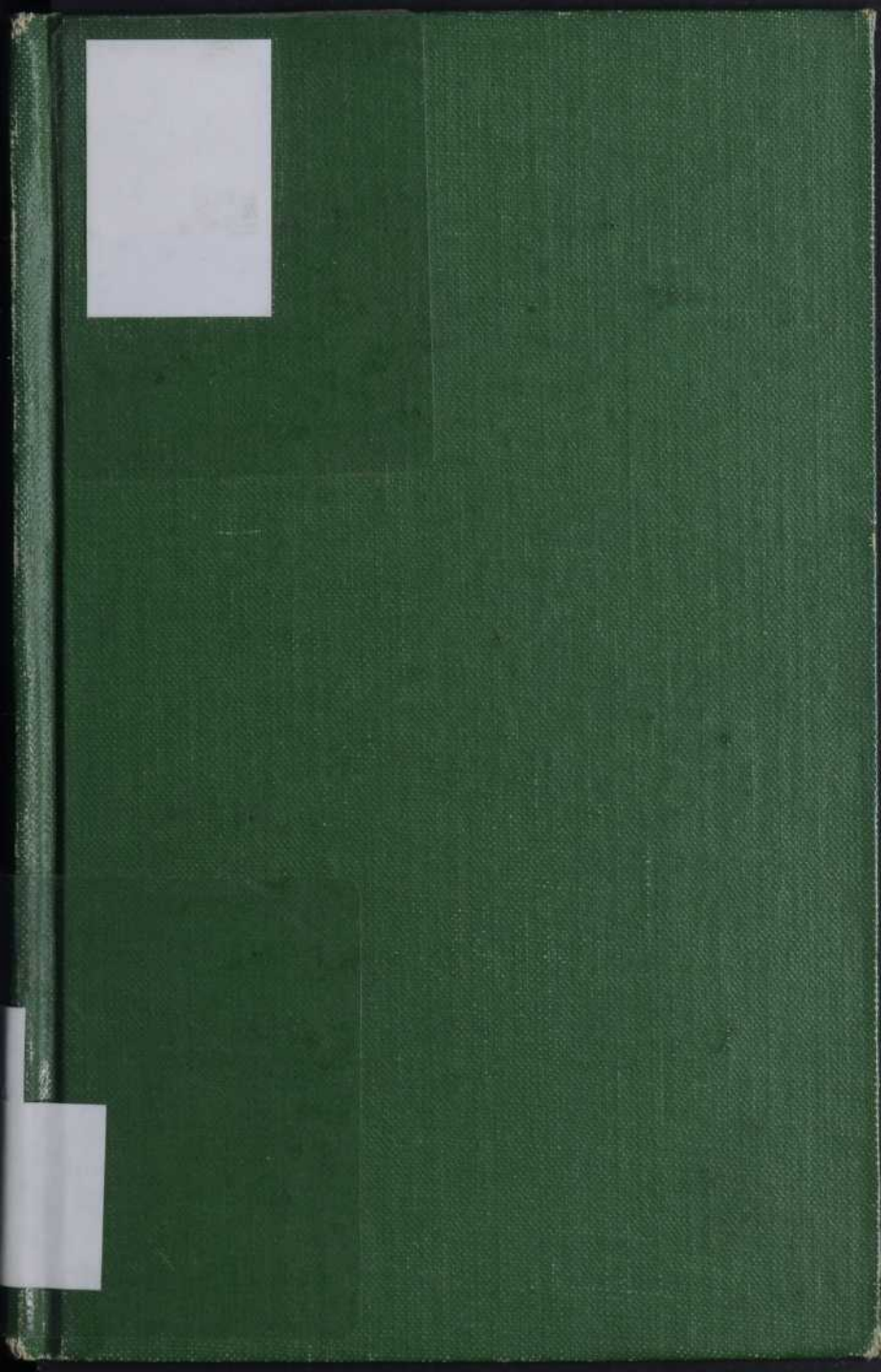
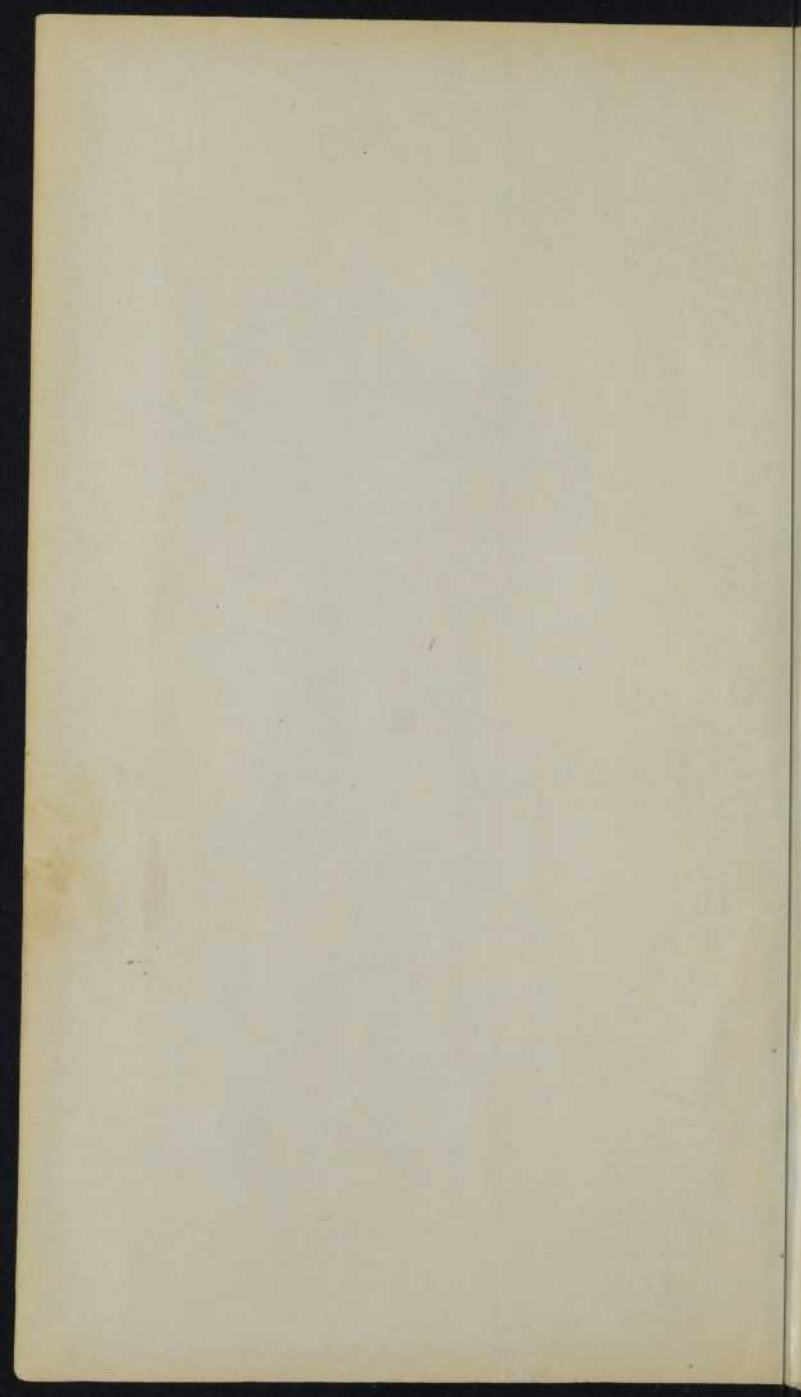
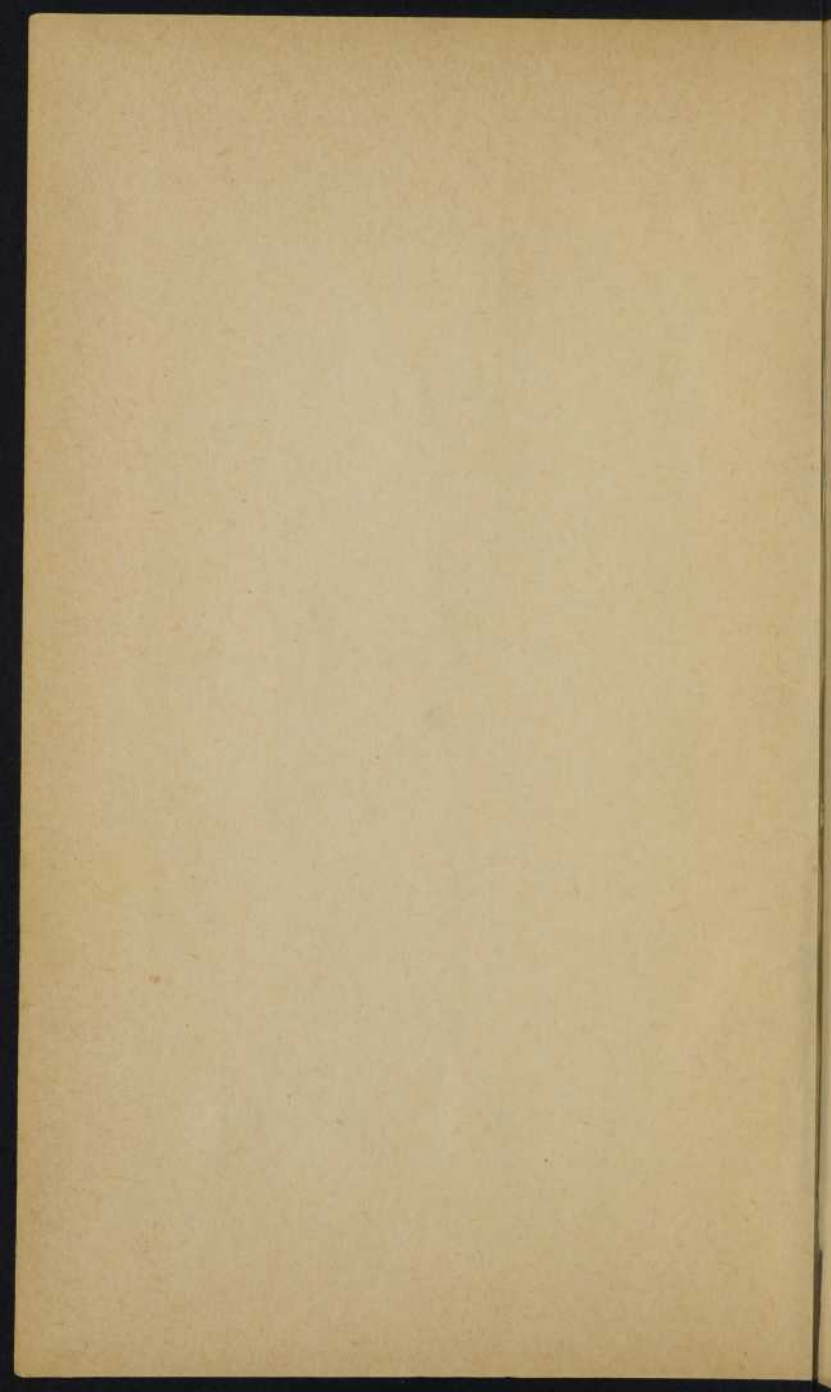












SOLITUDE DE LA CHAIR

*Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'URSS.*

*Copyright in the U.S.A., 1951
by Le Cercle du Livre de France, Ltée*

*Copyright, Ottawa, Canada, 1951
by Charles Hamel et
Le Cercle du Livre de France, Ltée*

Charles HAMEL

SOLITUDE DE LA CHAIR

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

Les personnages de ce roman sont purement fictifs et leurs noms ont été choisis au hasard. Toute ressemblance que l'on voudrait trouver en cet ouvrage avec des personnes vivantes ou disparues et avec des événements véritables serait pure coïncidence et tout à fait involontaire.

BRITISH
LIBRARY

PS

9515

A51 S6

A Jean-Charles Harvey,

à Paul Gladu,

à Fernand Boucher,

je dédie ce livre en modeste témoignage
d'une profonde amitié.

Ch. H.

*There's a divinity that shapes our ends,
Rough-hew them how we will.*

(Shakespeare — *Hamlet*, Act V, Sc. 2)

PREMIERE PARTIE

FERNAND

I

Fernand chercha le refuge de son bureau. Mais sa colère et sa peine y étaient entrées avec lui. Il pouvait, porte close, ne plus voir Michelle avec André. Mais leurs paroles, leurs rires, le poursuivaient dans son réduit.

A la voix, il imaginait André épanoui, satisfait de lui-même, bombant le torse, faisant la roue comme c'était son habitude chaque fois qu'il amenait une femme au journal.

Et, ce soir, la femme était Michelle.

De toutes les jeunes filles qui assistaient au vernissage, il fallait que ce fût sur elle, précisément, qu'André jetât son dévolu.

Mais elle... pourquoi avait-elle accepté de venir ?

Puis Fernand se reprocha son emportement, se trouva sot de souffrir. Au fond, qu'importait que Michelle eût accepté d'accompagner André ? Elle en accompagnait bien d'autres... Et, pour André, elle ne pouvait être qu'une passante, entre tant.

Fernand allait sortir, retrouver les autres, causer un moment.

Il n'en eut pas le temps. La porte de son bureau s'ouvrait et Michelle entra en coup de vent.

— Dis donc ! Tu es gentil, toi... Tu te sauves t'enfermer dès que j'arrive !

— J'ai un travail pressé à finir.

— André Laurent dit que le journal est terminé.

— Mon travail n'est pas pour le journal.

— Ah... bon...

— Michelle...

— Oui ?

— Qu'est-ce que tu fais, tout à l'heure ?

— Je vais prendre un verre avec monsieur Laurent.

— Ah...

— Quoi ? Tu voulais me parler ? Viens avec nous.

— Non, merci !

— Comme tu voudras...

— J'ai mon travail. Si tu veux me laisser...

— Ah ! bon, compris ! Tu n'es pas de bonne humeur ? Très bien, je te laisse à ton... travail ! Bonsoir.

Un instant après, Fernand entendait, mêlé à la voix d'André, le rire de Michelle.

Ce rire lui fit mal. Il venait, ce rire, gâcher au cœur de Fernand l'image qu'il tentait de recréer de la Michelle qu'il aimait. La Michelle grave et parfois douloureuse qui faisait de lui son confident. La Michelle sérieuse qui l'entraînait en d'interminables discussions où toutes les valeurs généralement acceptées étaient remises en question. La Michelle impénétrable qui lui avait dit, deux ans plus tôt : « Je serai toujours ton amie, mais je ne serai jamais que cela. »

Depuis deux ans qu'il avait accepté ce rôle d'ami plutôt que de la perdre entièrement, Fernand n'avait pas cessé d'aimer Michelle, de l'aimer d'amour. Il s'en était tenu, pourtant, au rôle qu'on lui avait assigné.

Il avait dû entendre la femme qu'il aimait lui confier tout de ses amours avec d'autres hommes. Il avait dû se résigner à la voir partir à l'aventure avec les êtres qu'il sentait le moins faits pour elle.

Il avait ravalé sa souffrance comme une salive qui l'étouffait. Il avait gardé pour lui les désenchantements qu'il éprouvait aux écarts de conduite de Michelle. Il était demeuré l'ami qu'il avait consenti à devenir.

Mais l'amoureux qu'il ne pouvait cesser d'être avait mal, parfois, jusqu'au dégoût.

Et maintenant, il fallait qu'une aventure vînt s'ébaucher entre Michelle et André.

C'est avec répugnance que Fernand se verrait dans le cas de haïr André, car il lui devait de la reconnaissance et, n'ayant que vingt ans, était encore à un âge où ce sentiment n'est pas devenu trop lourd à porter.

Mais, si Fernand gardait de la reconnaissance à André, il ne se retenait pas pour cela de le juger. De le juger avec l'extrême sévérité des très jeunes gens. Et Fernand, ayant jugé André, savait ne pouvoir que le détester s'il se mêlait d'aimer Michelle et tentait de se faire aimer d'elle.

Fernand entendit l'homme et la jeune fille se diriger vers l'atelier typographique. Enfin, il n'entendrait plus le rire qui lui faisait si mal, la voix qui l'agaçait tant. Il put se donner tout entier à sa rêverie.

Il en fut tiré, après un temps qu'il n'eût pas su mesurer, par le bruit de la porte de son bureau, que l'on ouvrait. Cette fois, c'était André.

— Dis, c'est pas sérieux, cette histoire de travail ? Allons, viens prendre un verre avec nous.

— Merci. C'est impossible, vraiment.

— Entêté, va ! Enfin, c'est toi qui y perds. Bonsoir.

Un moment, la haute silhouette d'André se détacha à contre-jour dans la porte, dont ses épaules tenaient presque toute la largeur. Il se retourna pour adresser à Fernand un signe amical de la main. Puis il s'éloigna.

Fernand entendit un instant plus tard André qui partait avec Michelle, sans que celle-ci fût revenue dire un dernier bonsoir.

Le jeune homme se leva, alla fermer à clé la porte donnant sur le couloir extérieur. Il éteignit les lumières dans tous les bureaux sauf le sien, ultime cube de clarté dans l'immeuble obscurci.

Puis Fernand regagna son réduit, alluma une cigarette, mit les pieds sur sa table de travail et se renversa dans son fauteuil, soufflant la fumée du tabac par les narines.

Cet étroit bureau qui était le sien, y demeurerait-il longtemps encore ? Pourrait-il continuer de travailler à l'*Epoque*, s'il se prenait à haïr André Laurent, le directeur du journal ? Il lui semblait que non. Et il se sentait bien près de détester André...

Pourquoi, au moment où il envisage un départ prochain, se rappelle-t-il avec une acuité particulière sa première visite au journal, sa première entrevue avec André ?

Fernand se revoit sur la chaise près de l'entrée, tentant de s'absorber dans la lecture d'une revue qu'il avait apportée. Bien en vain : tout ce qui se passait dans le bureau exerçait sur lui une fascination singulière. La dactylo qui tapait à la machine, le vieillard qui regagnait son coin en transportant avec précaution une minuscule cafetière, le jeune homme qui consultait les grands volumes contenant les journaux des années écoulées... Ces personnes en ce moment étrangères ne pouvaient-elles pas devenir, dans un moment, ses camarades de travail ? Si André Laurent voulait bien l'accepter... Et comme les yeux de Fernand se reportaient sans cesse vers la porte du fond ! Vers la porte sur la vitre dépolie de laquelle se détachait, en lettres noires, ce mot : directeur.

Fernand allume une nouvelle cigarette à celle qui achève de se consumer, écrase le mégot sur le pied du fauteuil, puis le lance à l'autre bout de la pièce.

Il s'abandonne ensuite à ses souvenirs, revit sa première visite aux bureaux de l'*Epoque*...

C'était pour Fernand une aventure toute nouvelle que d'aller demander de l'emploi. De lui-même, il ne s'y fût peut-être pas décidé. C'est Michelle qui l'avait poussé à agir : « Tes cours de littérature, le matin, te laissent des loisirs dans la journée. N'en as-tu pas assez

de vivre entièrement aux crochets de ta mère ? N'as-tu jamais la moindre velléité d'indépendance ? » Et Fernand s'était découvert une horreur jusque-là insoupçonnée pour l'argent qui lui venait de sa mère. Il avait décidé de gagner par son propre travail ce qu'il fallait pour payer ses études et ses dépenses personnelles. Mais que faire ? Michelle, encore, lui avait dit : « Le journalisme t'a toujours attiré. Pourquoi ne pas y tenter ta chance ? A ta place, j'irais voir Laurent, le directeur de l'*Epoque*. On dit qu'il aime encourager les jeunes... »

Et Fernand était là, aux bureaux de l'*Epoque*, attendant d'être reçu par André Laurent...

Seul ce soir dans son petit cube de lumière, dans le sombre immeuble déserté, Fernand s'abandonne aux souvenirs.

Quatre mois s'abolissent.

C'est de nouveau octobre...

II

Fernand est là, pour la première fois, aux bureaux de l'*Epoque*, attendant d'être reçu par André Laurent.

Mais il ne parvient pas à retrouver l'assurance, l'enthousiasme qu'il éprouvait quand, par anticipation, il parlait de cette entrevue à Michelle. Si seulement elle était là, avec lui...

La porte sur laquelle s'inscrit le mot « directeur », la porte sur laquelle Fernand a les yeux rivés, s'ouvre enfin. Apparaît, dans le cadre ainsi créé, une femme souriante. Plus très jeune, pas jolie, mais des yeux... « Des yeux formidables ! » pense Fernand. Et aussitôt il se dit : « Mais je la connais ! » Impossible, cependant, de mettre un nom sur ces traits familiers, sur ces yeux lumineux.

Un homme paraît à son tour dans le cadre de cette porte ouverte, traverse le bureau avec la femme, accompagne celle-ci jusqu'à la sortie près de laquelle se tient

Fernand, roulant entre ses doigts la revue dont il n'a pas lu une ligne.

Cet homme, ce ne peut être que Laurent. André Laurent, le directeur de l'*Epoque*.

Fernand l'imaginait autrement. Il a tellement entendu parler des origines modestes de Laurent, des durs métiers qu'il a exercés avant de percer dans le journalisme, de ses qualités de lutteur : il le voyait énorme, trapu, sombre et... il ne sait trop pourquoi... chauve ! L'homme que Fernand a devant lui ne paraît pas plus de trente-cinq ans. Il est grand, très large d'épaules, mais garde une taille élancée. Il a le teint clair, il est souriant... et il est chevelu !

La femme est parvenue à la porte de sortie. Elle tend à l'homme une main qu'il retient un moment entre les siennes. La femme se dégage doucement. Ses lèvres forment les mots : « A ce soir ».

— A ce soir ! répète l'homme, à mi-voix.

Fernand se sent mal à l'aise de ce que cette petite scène se déroule ainsi à côté de lui, comme s'il n'existait pas.

Puis la femme sort. Et, au bout de quelques secondes durant lesquelles il semble perdu dans ses pensées, l'homme se tourne lentement vers Fernand, découvre soudain sa présence. Il lui sourit.

— Monsieur Fernand Richer, je crois ?

— Oui... monsieur Laurent.

— Passez donc dans mon bureau. Je suis à vous dans un instant.

André Laurent a un geste large du bras. Tandis que son jeune visiteur gagne le bureau directorial, lui s'en va vers la sténo et Fernand l'entend qui demande :

— Dites, ma petite Mireille, voulez-vous être bien gentille et téléphoner chez Stien, demander que l'on me retienne un salon particulier pour ce soir ?

Fernand, dans le bureau de Laurent, ne s'est pas encore décidé à s'asseoir que, déjà, le journaliste l'a rejoint.

— Prenez un siège, je vous prie. Je suis navré de vous avoir fait attendre si longtemps. J'ai reçu une visite

inattendue juste à l'heure où je devais vous voir...

André Laurent a un sourire qui n'est pas du tout navré. Fernand pose une fesse sur un coin de chaise, tente de rendre le sourire, bredouille :

— Ça ne me faisait rien d'attendre, je vous assure...

Toujours souriant, André Laurent le regarde comme si, mentalement, il le mesurait et le soupesait. Les yeux bleus de Fernand clignent un peu quand le regard sombre de l'autre y plonge brusquement. Le regard, la voix, l'accent et le choix des mots, tout chez Laurent déroute le jeune Richer. Tout cela est aussi loin de l'être qu'il avait imaginé que la taille élancée, le teint clair et les cheveux abondants. Vulgaire et un peu brutal, Laurent intimidierait moins son visiteur.

— Eh bien, jeune homme, que puis-je pour vous ?

André Laurent a parlé avec cordialité. Mais Fernand lui en veut un peu de ses paroles. N'est-ce pas ainsi que s'exprime celui qui, d'avance, est convaincu qu'on ne vient le voir que pour lui demander quelque chose ? Fernand hésite. Puis, se décidant :

— J'aimerais faire du journalisme...

— Drôle d'idée ! Quel âge avez-vous ?

— Vingt... vingt-trois ans.

Fernand a rougi en mentant. Il n'a que vingt ans. Il jurerait d'ailleurs que Laurent sait qu'il a menti au sujet de son âge. Fernand tire sur sa lèvre sa moustache trop blonde, qui tarde tant à pousser. Une inquiétude lui traverse le ventre.

Mais cette question d'âge ne semble pas intéresser Laurent, qui poursuit :

— Avez-vous quelque expérience du journalisme ?

— J'ai été chef des informations au *Quartier Latin*.

— A quelle date ?

Fernand fournit les précisions demandées. Laurent reprend :

— Très bien. C'est le moment où le *Quartier* a le mieux répondu à l'idéal de toute feuille étudiante. Vous étiez une bonne équipe. Il y avait de la jeunesse, de l'allant.

Puis Laurent pose une nouvelle question :

- Poursuivez-vous vos études ?
- Je suis à la faculté des lettres.
- Ce n'est pas une recommandation.
- Je le sais.

Fernand a prononcé durement ces trois mots. Laurent le regarde, sourit plus largement, semble sur le point de poursuivre sur le même sujet. Mais il a un léger geste de la main, comme pour écarter une pensée, et interroge le jeune homme sur autre chose :

— C'est le besoin d'argent qui vous pousse vers le journalisme ?

— Le désir de gagner de l'argent, oui.

— Le désir, pas le besoin ?

— Ma mère peut subvenir à mes besoins et payer mes cours. Mais j'en ai assez de tout accepter d'elle...

— Alors, c'est le désir d'indépendance et non le besoin d'argent qui vous a fait venir me trouver ?

Involontairement, Fernand hausse les épaules.

— Si vous voulez.

André Laurent sourit.

— J'aime mieux ça !

Il s'est levé et, une minute, marche en silence dans le bureau. Puis il s'arrête devant la chaise de Fernand.

— Je ne puis, comme ça, vous donner immédiatement un emploi régulier. D'abord, c'est complet dans la boîte. Ensuite, je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de talent, mais il faut que je voie ce que vous pouvez donner à un journal comme l'*Epoque*. Voilà ce que nous allons faire : apportez-moi chaque semaine quelques articles. S'ils me conviennent, je les publierai et je vous les paierai à la pièce. Je me permettrai, en même temps, de vous faire quelques observations à l'occasion, de vous donner quelques conseils inspirés par l'expérience que je possède du journalisme. Puis, si vous avez le genre qui convient à l'*Epoque*, et si cela vous tente toujours de vous en venir avec nous, nous verrons, à la première ouverture. Ça vous va ?

— Je ne sais comment vous remercier...

Au fond, Fernand est déçu. Il avait eu beau se dire qu'il n'entrerait pas au journal comme ça, tout de suite,

il avait quand même espéré une autre proposition. Mais Laurent a sûrement voulu se montrer chic envers lui ; il faut le remercier.

André Laurent tend la main à Fernand.

— Au revoir, mon cher Richer. Et si vous voulez être du prochain numéro, apportez-moi vos papiers mardi au plus tard.

— Entendu. Vous les aurez lundi. Mais dans quel genre les voulez-vous ? Sur quels sujets ?

De ce geste de la main qui lui est familier, Laurent balaie avec indifférence genres et sujets. Il semble d'ailleurs penser à autre chose.

— Faites ce qui vous tentera. Je vous laisse toute liberté. Je pourrai ainsi mieux vous juger.

Une telle liberté gêne Fernand plus qu'elle ne l'enchantait. Il eût espéré au moins quelques directives générales. Mais Laurent le renvoie sans rien. Sait-il seulement lui-même ce qu'il veut, Laurent ? Presque tout le temps de l'entrevue, son esprit semblait ailleurs. Il devait penser à cette femme qui sortait de chez lui, à cette femme qu'il va revoir ce soir, bien plus qu'au jeune visiteur venu lui demander du travail !

Fernand serre quand même une seconde fois la main de Laurent qui lui dit, le reconduisant à la porte de son bureau :

— A lundi. Apportez-moi quelque chose de bien tapé, qui me donne une bonne opinion de vous !

Fernand se croit obligé de remercier de nouveau. Mais il aurait maintenant presque envie d'envoyer au diable cet André Laurent qui le traite comme un collégien.

En sortant, il prend sa décision : « Tu peux toujours m'attendre lundi, mon bonhomme ! Toi et ta boîte, je m'en fous ! »

A la fin, c'est énervant. Tout le monde le traite comme un enfant, comme un écolier. Michelle aussi. Michelle surtout, peut-être. Mais Michelle, c'est différent... De la part de Michelle, il peut accepter certaines choses qu'il ne tolérera pas de la part d'un étranger... de la part de ce Laurent, par exemple.

Il semble à Fernand qu'en prenant la résolution de ne pas revoir Laurent, de ne pas collaborer à l'*Epoque*, il s'affirme un homme à ses propres yeux. C'est avec raideur qu'il quitte le bureau du journal.

Sur le trottoir, devant la porte, une jeune fille attendait, fumant une cigarette. Des épaules frêles et des seins menus, des hanches larges et des jambes lourdes ; un profil de gamin et un chignon se tordant sur la nuque.

— Michelle ! Toi, ici...

— T'es-tu fait assez attendre !

— C'est ce... ce Laurent...

— Tu n'as pas l'air enchanté de l'entrevue... Ça n'a pas marché ?

— Non. Si... Enfin, il m'a offert de me prendre des articles.

— Mais c'est épatant ! C'est un excellent commencement. Montre-lui ce dont tu es capable, impose-toi à lui, et tu es dans la place !

— C'est pas tout à fait comme ça... Dis, viens-tu prendre un café ?

— Je veux bien. Il ne faisait pas chaud à t'attendre.

Cette journée d'octobre est sombre, il souffle un vent froid. Fernand y voit un mauvais présage de plus.

— Tu sais, Michelle, ça ne marchera pas, cette affaire.

— Nous en recauserons au restaurant. Pour le moment, je suis trop gelée pour discuter !

A table, la conversation reprend devant deux tasses de café brûlant. C'est Michelle qui demande :

— Comment est-il, ce Laurent ?

— Pas du tout comme je l'avais imaginé. Plus jeune, mais moins fort. Des manières trop recherchées, un langage trop soigné. Le type a oublié ses origines ou cherche à les oublier... ou à les faire oublier. Et avec ça, d'un caractère léger, inconsistant. Tout le temps que j'ai été avec lui, j'avais l'impression très nette qu'il ne pensait qu'à la femme qui venait de quitter son bureau...

Au fond de soi, Fernand doit s'avouer qu'il exagère.

Quand Laurent l'a regardé dans les yeux, sa présence et son intérêt étaient manifestes. Mais Fernand aime mieux se dire, et répéter à Michelle, que Laurent ne s'est pas vraiment occupé de lui.

— Oui, il ne pensait qu'à cette femme pour qui il m'a fait attendre une demi-heure avant de me recevoir...

Michelle l'interrompt.

— Mais je l'ai vue, cette femme, quand elle est sortie ! C'est Raymonde Léry, l'auteur de *Jacques*...

— Ah... bon ! Je me demandais, aussi, où j'avais vu cette gueule-là... Dans les journaux, évidemment ! Ils en ont été pleins pendant assez longtemps...

— Un peu de respect, Fernand Richer ! Raymonde Léry est quelqu'un. Un écrivain de valeur et une femme qui a le courage de ses opinions...

— Bon ! ça va... je m'incline devant les mérites de Raymonde Léry. Mais ce n'est pas elle qui est en cause. Je parlais de Laurent. C'est un assez pauvre type. Incapable de prendre une décision. Pour se débarrasser de moi, il me commande des articles quelconques. Il refuse de préciser un genre, d'indiquer un sujet. N'importe quoi. Et vive la liberté... qu'il dit !

— Mais de quoi te plains-tu, petit crétin ? Voilà un homme qui te donne la chance de faire paraître ce que tu veux exprimer depuis si longtemps... Vas-y, profite-en, dis ce que tu as à dire !

— Si je suis trop franc, si je vais trop loin, il ne passera rien.

— C'est à voir ! Essaie, au moins...

— J'ai décidé de ne pas revoir ce Laurent !

— Ah !... Et quand t'attendait-il avec tes articles ?

— Mardi... Je lui avais dit lundi...

— Tu seras là lundi avec tes articles terminés.

— Je ne veux pas revoir Laurent.

— Tiens-tu à me revoir, moi ?

— Oui... tu le sais...

— Eh bien, si tu veux me revoir, tu vas fournir à André Laurent les articles qu'il attend de toi !

Fernand consent à regret.

— Ça va ! ça va ! Je lui donnerai quelque chose, lundi...

Michelle le regarde, à présent souriante.

— Et pas n'importe quoi ! Tu vas venir chez moi ce soir et nous allons mettre au point, ensemble, les articles que tu vas lui présenter lundi prochain.

Aller chez Michelle, c'est toujours pour Fernand une joie. Joie qu'il paie parfois bien cher. Plaisir souvent douloureux. Mais, toujours, il accepte d'enthousiasme. Le rendez-vous est pris :

— A ce soir...

— A ce soir !

III

Comme Fernand dans son étroit bureau, au journal, allume une troisième cigarette, il y a changement de décor dans ses souvenirs.

Il est maintenant dans le boudoir de Michelle.

Fernand se sent heureux dans cette petite pièce, avec la jeune fille. La nuit les enveloppe de toute part, à peine tenue en respect par la lueur d'une seule lampe.

Michelle s'abandonne un peu. Elle laisse son jeune ami défaire doucement le nœud du chignon, libérer sa chevelure.

Les cheveux de Michelle, extrêmement fins, lui descendent jusqu'à la taille. Fernand y promène des mains ravies. Parfois, il y risque les lèvres. Michelle ne semble s'apercevoir de rien. Cet abandon de sa chevelure aux caresses de Fernand est une des menues faveurs que dispense son amitié.

Plus lourd que jamais, son inutile amour pèse au cœur de Fernand. Après quelques aventures sans durée comme sans profondeur, voici plus d'un an que Michelle en aime un autre et elle n'a rien caché à Fernand de sa passion. Mais, depuis quelque temps, elle s'est faite réticente. Peut-être ce grand amour traverse-

t-il une crise ? Après une période d'exultation, Michelle paraît à présent assez mélancolique. Distraite, elle laisse Fernand caresser ses cheveux dénoués.

Fernand ne parlera jamais plus de son amour à lui. C'est convenu. Mais il tente d'en faire sentir à Michelle la présence, l'intensité.

Michelle demeure insensible. Elle parle journalisme, collaboration, articles.

— Si tu mets dans tes articles tout ce que tu as en toi, Laurent ne pourra faire autrement que de t'apprécier, de songer à toi pour une collaboration suivie, régulière.

— Mais je ne sais sur quoi écrire...

— Pourquoi ne développerais-tu pas ce thème dont tu m'entretenais l'autre jour : le sentiment de la solitude dans l'œuvre de Sartre ?

— Crois-tu que ça puisse intéresser Laurent ? Je parie qu'il n'a pas lu Sartre.

— Que ton article lui en donne le goût, alors !

— Bon. Je veux bien essayer...

IV

Cet article et d'autres, également inspirés par Michelle, devaient lancer Fernand à l'*Epoque*. Un mois ne s'était pas écoulé que Laurent l'attachait en permanence à son journal, lui fixant un salaire supérieur à ce qu'avait d'abord espéré le jeune homme, et lui assignant un bureau particulier.

Cette pièce était bien étroite, plus réduit que bureau, à vrai dire ; mais son attribution confirmait aux yeux de Fernand sa qualité nouvelle de rédacteur attitré à l'*Epoque*. C'était pour lui le seuil d'un monde nouveau où tout l'attirait, le séduisait.

A la petite humanité qui gravitait autour d'André Laurent, Fernand prenait un intérêt qui lui semblait

ne devoir s'épuiser jamais. Tous ces gens dont il avait épié chaque geste avec une attention fascinée, lors de sa première visite aux bureaux de l'*Epoque*, ils étaient devenus ses compagnons de chaque jour, ses camarades de travail.

Le vieillard que Fernand avait vu, transportant avec précaution une minuscule cafetière, c'était Adolphe Knight — « l'Ancêtre », ainsi que l'avait surnommé Laurent. Un type, le père Knight ! Né en France d'un père anglais et d'une mère bourguignonne, il avait fait le tour du monde, mais sans se hâter, séjournant parfois des années là où il se plaisait le mieux. Comment il avait finalement abouti à Montréal, peut-être n'en savait-il rien lui-même, ou du moins ne s'en souvenait-il plus... De toute façon, ce semblait bien être la fin de son long voyage. La soixantaine avancée et une santé qui s'était détériorée lui enlevaient le goût d'un nouveau départ.

Le café et le tabac, telles étaient les deux grandes nécessités de l'existence d'Adolphe Knight. Il se fût passé de manger, mais non de fumer, et le café lui était plus indispensable que le pain. Son bureau, guère plus grand que celui de Fernand, était encombré d'appareils à faire le café, de pipes et de pots à tabac. Pour ajouter au désordre, le bonhomme accumulait sur sa table de travail une paperasse énorme où disparaissait presque la machine à écrire, de modèle antique, sur laquelle il tapait en ne se servant que de deux doigts.

L'Ancêtre avait accueilli avec plaisir l'entrée de Fernand au journal. Ça lui faisait quelqu'un d'autre avec qui causer. Knight adorait causer. Souvent il invitait Fernand dans son « repaire » ou sa « tanière », ainsi qu'il aimait appeler son bureau. Il souriait au jeune homme de toutes ses dents vertes, puis se lançait dans un interminable monologue.

Fernand se montrant un auditeur patient et attentif, le père Knight lui manifestait une grande sympathie et lui promettait un brillant avenir. Quant au jeune homme, il étudiait ce « phénomène » avec un intérêt jamais émoussé, et entretenait ensuite Michelle des bizarreries

de l'Ancêtre. Mais elle refusait de croire Fernand et l'accusait d'exagérer.

Le jeune homme que Fernand avait vu, consultant la collection de *l'Epoque*, c'était Conrad Godbout, le secrétaire de la rédaction. On ne pouvait imaginer deux personnages plus dissemblables que Knight et Godbout. Autant le premier était sec et bilieux, autant le second était gras et sanguin ; autant le vieillard était bohème, autant le jeune homme était rangé. Fernand estimait cette dernière qualité poussée un peu loin chez Godbout, lui découvrant des manies de petit fonctionnaire.

Ces manies, Fernand les retrouvait chez Victor Guérin, qui cumulait les fonctions d'administrateur et de gérant de la publicité, et s'occupait par surcroît de la comptabilité. Mais les traits du rond-de-cuir se tolèrent plus volontiers chez un comptable que chez un journaliste. Fernand pouvait apprécier les qualités de l'honnête Guérin — ainsi que Laurent appelait son administrateur — mais les vertus de Conrad Godbout lui apparaissaient purement négatives.

La jeune fille que Fernand avait vue taper à la machine, lors de sa première visite, c'était Mireille Bastien, la secrétaire particulière d'André Laurent. Une brave gosse, bonne camarade, qui raffolait de son patron, mais ne le lui témoignait que par un dévouement sans bornes.

Il y avait encore Polo, le garçon de bureau, espèce de gavroche dont les saillies irrespectueuses faisaient la colère de Godbout et le désespoir de Guérin, mais à qui l'indulgence constante de Laurent assurait une parfaite immunité contre les représailles de ces graves personnages.

Puis c'étaient les collaborateurs de l'extérieur, dont plusieurs venaient passer des heures à causer et à boire avec André Laurent. Fernand les connut, les trouva pour la plupart intéressants, se lia avec quelques-uns. Mais il en est un à l'égard de qui Laurent montrait une prédilection que Fernand ne pouvait s'expliquer : Alphonse Plessis, un bonhomme rondouillard, à l'esprit facile. Fernand jugeait d'une navrante inculture ce gros garçon, dont le style lui donnait des cauchemars. Pour-

tant, Laurent semblait se plaire avec Plessis, ne lui refusait rien, allant jusqu'à publier de lui des articles qui, de l'avis de Fernand, déparaient les pages de l'*Epoque*. Le jeune homme ayant risqué une observation en ce sens, Laurent lui avait répondu : « Alphonse est un si brave garçon ! Puis nous avons fait nos premières armes ensemble à *Lumière*, l'hebdo de Jean-Pierre Darcy. Il y a des choses qui ne s'oublient pas... » Fernand n'avait pas insisté. Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se rendre compte du culte que vouait Laurent au souvenir de *Lumière*, ce journal disparu depuis plusieurs années déjà. Laurent avait choisi Guérin comme administrateur parce que celui-ci avait tenu ce poste à *Lumière* ; il gardait à son hebdomadaire le père Knight, de plus en plus gâteux, parce que l'Ancêtre avait été de l'équipe de *Lumière* ; il acceptait la collaboration de Plessis parce que ce dernier avait, lui aussi, travaillé à la feuille de Darcy ; il se laissait taper chaque semaine par des bohèmes infects parce que, eux aussi, ils avaient collaboré à *Lumière*... Fernand avait pris son parti de cette manie de son patron — une manie entre bien d'autres.

De toute la faune qui hantait ou visitait les bureaux de l'*Epoque*, André Laurent lui-même demeurait bien le cas le plus intéressant à observer et étudier. Une certaine amitié s'était rapidement développée entre le directeur et son jeune collaborateur, facilitant à ce dernier l'étude de caractère à laquelle il se livrait.

Fernand avait dû plusieurs fois reviser son jugement sur André Laurent. C'était, décidément, un cas extrêmement curieux, ce Laurent. Il apparaissait d'abord très simple, superficiel, sans mystère. On l'étiquetait tout de suite dans telle catégorie. C'était pour constater, quelques jours plus tard, que l'on avait fait fausse route. Dans les circonstances les plus inattendues, il révélait soudain une facette de sa personnalité qui avait jusqu'alors échappé à l'analyse. Il avait des ressources imprévues, une intuition étonnante. Et, à côté de cela, des accès de fatuité qui donnaient envie de lui casser la figure, la manie déroutante de mettre en phrases pom-

peuses des vérités de La Palice, un penchant au bavardage qu'il ne cherchait pas à combattre et qui s'aggravait au contraire d'un goût de la médisance s'exerçant un peu contre tout le monde, indifféremment. Et pourtant... ce même Laurent était généreux, avait le don du mot juste, savait frapper des phrases lapidaires. Il y avait des moments où il semblait tout comprendre, où il paraissait capable de se mettre à la portée de n'importe qui. A d'autres moments, il donnait l'impression d'être enfoncé jusqu'aux oreilles dans des partis pris dont rien ne serait jamais susceptible de le tirer. Et l'instant d'après, il avouait ses erreurs, confessait ses torts, se montrait dégagé de toute idée préconçue.

Mais ce qui frappait surtout Fernand, chez André Laurent, c'était l'évidente absence de cette force qu'il avait entendu vanter, de la combattivité qui avait établi la réputation de ce journaliste. Laurent était paresseux, il ramollissait, engraisait, s'engourdissait dans une routine bourgeoise. Il mangeait et buvait trop, ne prenait pas d'exercice, se répugnait au moindre effort, tant intellectuel que physique.

Au cours d'une élection de remplacement provoquée, le printemps précédent, par la mort du député de la circonscription montréalaise qu'il habitait, Laurent s'était fait élire à l'Assemblée législative. Il n'avait pas eu encore l'occasion de siéger à Québec, la Législature ne s'étant pas réunie depuis qu'il avait été élu.

Son élection avait fait l'objet de diverses rumeurs qui étaient parvenues aux oreilles de Fernand peu après qu'il fut entré à l'*Epoque*.

Laurent s'était présenté comme candidat indépendant et nul ne lui reconnaissait la moindre chance de vaincre les candidats des deux partis traditionnels. Sa candidature avait étonné, d'ailleurs, car, avant de fonder son propre hebdomadaire, Laurent avait pendant plusieurs années — dont une à titre de rédacteur en chef — travaillé pour un quotidien appartenant à l'un des grands partis. Et l'on croyait généralement, dans les milieux politiques, qu'il était demeuré attaché à ce parti. Or, juste quelques jours avant le scrutin, le candidat

de ce parti avait abandonné la lutte, alors qu'il était trop tard pour lui choisir un remplaçant. Beaucoup avaient vu là un désistement en faveur de Laurent qui, effectivement, avait recueilli la majorité des votes qui seraient allés au candidat démissionnaire. Mais cette démission d'un candidat officiel à la dernière minute avait été interprétée de différentes façons. Certains estimaient que le parti avait voulu reprendre Laurent et qu'il y avait eu entente, secrète encore, qui éclaterait à la prochaine session de la Législature. Et il y avait les autres, ceux qui chuchotaient que Laurent avait contraint le candidat de son ancien parti à démissionner, en le menaçant d'étaler au grand jour certains secrets surpris sur son compte, alors que le journaliste dirigeait l'organe officiel du parti.

Fernand, pour sa part, inclinait à accepter cette dernière version, bien qu'il ne possédât aucune preuve l'autorisant à croire que Laurent avait eu recours à un tel chantage.

Ce qui était certain, c'est qu'à titre de directeur de l'*Epoque*, aussi bien que de député, Laurent avait maintenu l'attitude indépendante qu'il avait affichée avant son élection.

D'ailleurs, André parlait bien rarement, au journal, de sa qualité de député. Sauf quand il était relancé par un électeur de sa circonscription, réclamant quelque intervention de sa part, il semblait avoir oublié son entrée dans la politique.

Ce que Fernand ne pouvait que trop constater, en tout cas, c'est que le fait pour son directeur d'avoir été élu député n'avait pas, matériellement, aidé l'*Epoque*.

V

Le journal traversait au contraire un moment très difficile. Cela avait commencé immédiatement après l'entrée de Fernand. Le jeune homme n'était pas au

courant des détails administratifs et tout ce qui était finance restait pour lui lettre morte. Mais il lui fallait bien se rendre compte que le vieux Guérin, l'administrateur, était sans cesse d'une humeur massacrant qui ne pouvait quand même pas lui être naturelle. Fernand devait bien, aussi, entendre les rumeurs qui circulaient au bureau entre Godbout, Knight, Mireille Bastien et même Polo.

Puis cela avait été, tous les jours, d'interminables entretiens entre André Laurent et Victor Guérin. L'administrateur sortait de ces entretiens soit la mine allongée, soit tremblant de colère, allant jusqu'à grommeler des injures à l'endroit de son directeur, à qui il était pourtant entièrement dévoué.

Enfin, un vendredi, en distribuant les salaires, l'honnête Guérin dit à Fernand, à Knight, à Godbout et à la petite Bastien, qui se trouvaient tous quatre réunis dans son bureau :

— Si Laurent ne se grouille pas, je ne sais où je trouverai de quoi vous payer votre prochain salaire !

Knight traduisit le sentiment général en demandant :

— C'est à ce point-là ?

Guérin jura. Puis il lâcha, avec désespoir :

— Il ne reste pas en banque de quoi payer l'impression du prochain journal !

— Merde !

Knight avait lancé le mot d'un air songeur.

Mireille soupira.

— Quel dommage ! Un temps, ça allait si bien...

Conrad Godbout, sanguin et violent, éclata :

— Si Laurent s'était occupé un peu plus de son journal et un peu moins des femmes, aussi !

Fernand, lui, ne dit rien. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'en l'engageant à un salaire quand même assez généreux, alors que l'*Epoque* plongeait en pleine crise, André Laurent avait dans une certaine mesure contribué à aggraver la situation. Mais comment se faisait-il que, malgré les circonstances pénibles dans lesquelles il se débattait, Laurent n'eût pas une seule fois paru soucieux ? C'est, évidemment, que sa pensée demeurerait

bien éloignée des problèmes du journal, de son journal. André voyait Raymonde Léry tous les jours, Fernand le savait.

Une fois que le jeune homme était entré au bar de la Tour Eiffel prendre une consommation avec Pierre Martin, de la *Semaine Illustrée*, il avait aperçu au fond de la salle son directeur en compagnie de la femme de lettres. André avait adressé à Fernand et à son compagnon un salut amical, un peu distrait. C'est Martin qui avait confié à Fernand :

— Je ne sais ce qu'il lui trouve... Il est toujours avec elle.

Ce qui avait fort intéressé Fernand. Après le départ de Laurent et de Raymonde Léry, il avait interrogé Pierre Martin.

Un garçon étonnant, ce Pierre Martin. Intelligent, spirituel, renseigné sur tout, une mine inépuisable d'informations. C'était le rêve de Martin d'entrer à l'*Epoque*, mais il ne pouvait s'entendre avec Conrad Godbout, qu'il considérait comme un pion, indigne du journal de Laurent. Par contre, il avait tout de suite manifesté beaucoup de sympathie à Fernand, qui le lui rendait.

Sur le sujet de la liaison entre André et Raymonde, Martin avait volontiers raconté ce qu'il savait et rapporté ce qu'il entendait dire. Cela avait fourni au jeune Fernand un nouveau prétexte à reviser, avec plus de sévérité encore, le jugement qu'il portait sur son directeur.

Mais à présent que l'administrateur vient de le mettre, avec ses compagnons de travail, au courant de la situation véritable, Fernand se demande si André n'est pas plus à plaindre qu'à blâmer. Après tout, Laurent a dû déployer beaucoup d'efforts pour mettre sur pied un hebdomadaire d'expression libre, auquel il a su garder tant pour le fond que pour la forme une qualité indéniable, et dont l'indépendance ne s'est en aucune occasion démentie. L'*Epoque*, c'est l'œuvre d'André Lau-

rent. Et voilà que le journal menace de s'écrouler. Sa chute ne risque-t-elle pas d'entraîner celle de son fondateur ? Que ferait Laurent, l'*Epoque* disparue ?

Le salaire qu'il vient de retirer, le dernier peut-être qu'il touchera au journal, brûle les doigts de Fernand. Un grand désir lui vient de boire jusqu'à l'ivresse, d'échapper un temps aux questions qu'il est las de se poser sans parvenir à trouver les réponses capables de le satisfaire et, surtout, de l'apaiser.

Le jeune homme quitte les bureaux de l'*Epoque*, se dirige vers le Monaco, le bar le plus près.

En pénétrant dans la salle peu éclairée, où flotte la fumée d'innombrables cigarettes, Fernand est un moment à ne rien distinguer. Puis il voit, sur une des banquettes d'angle, André Laurent en compagnie de Raymonde Léry. André n'a pas l'air d'apercevoir son jeune collaborateur. Il poursuit avec sa compagne une conversation à voix basse, mais animée. Sa figure est tendue, un voile de tristesse brouille son regard. Fernand ne se rappelle pas avoir vu André ainsi.

Mal à l'aise, Fernand se hâte d'avalier la consommation qu'il a commandée et il sort.

A peine est-il dehors, attendant le tramway qui le conduira vers une autre partie de la ville, vers une autre buvette où il ne risquera pas telle rencontre, qu'il aperçoit André sortant avec Raymonde Léry. Tous deux traversent la rue, viennent tout près de l'endroit où il se tient.

Le jeune homme recule instinctivement dans l'encoignure que forme l'entrée d'un magasin.

Laurent hèle un taxi qui passe et y fait monter sa compagne. Puis il salue, referme la portière et s'éloigne, passant devant Fernand sans le voir.

Sur le coin de la rue, les feux de circulation ayant changé, André s'immobilise. Le taxi dans lequel est montée Raymonde Léry passe devant lui. A la vitre de la portière, la femme agite la main. Et Fernand voit André qui se découvre et salue, dressé dans l'une de ces attitudes un peu théâtrales qu'il affectionne et qui, chez

lui, sont au nombre des travers que son jeune collaborateur trouve parfaitement insupportables.

Puis les signaux lumineux changent de nouveau. Et Fernand voit André qui s'en va dans la nuit tombante, les épaules soudain affaissées, la démarche lasse.

Un moment, Fernand songea à rejoindre cet homme dont il devinait la souffrance, à marcher avec lui, à le soulager peut-être un peu de son fardeau par une présence amie... Une pudeur brisa cet élan.

Fernand regagna le Monaco et, ce soir-là, il se saoula comme jamais encore il ne l'avait fait.

VI

Quelle atroce fin de semaine cela avait été !

Dans son étroit bureau où il veille à présent solitaire, Fernand Richer souffre encore au souvenir de ces jours de novembre, de ces jours vécus il y a trois mois et dont l'évocation le blesse avec une acuité que le temps n'a pas émoussée.

Les révélations du vieux Guérin sur la situation critique du journal... La rencontre d'André Laurent et le spectacle de sa douleur... Cette saoulerie dont il s'était éveillé, le samedi matin, pour se trouver plongé dans une détresse physique et morale jusque-là inconnue... Puis le téléphone de Michelle, sa visite à Michelle...

Fernand frissonne à l'évocation de cette scène.

Fernand sonne à la demeure de Michelle. Il a fallu toute l'amitié qu'il voue à la jeune fille pour le décider à sortir et à se rendre à l'appel pressant qu'elle lui a lancé. Fernand ressent dans la tête des élancements qui l'aveuglent. Son estomac semble près de lui remonter aux

lèvres. Il doit s'appuyer contre la porte, tant ses jambes ont peine à le soutenir.

La porte s'ouvre. Michelle est là.

Mais... C'est affreux ! Fernand ressent un coup violent au cœur en apercevant son amie. C'est un véritable cri de douleur qui échappe au jeune homme :

— Tes cheveux !

Les cheveux de Michelle, les longs cheveux bruns et soyeux que Fernand aimait tant dénouer et caresser, sont coupés ridiculement court, en rond, comme ceux d'un jeune clerc du moyen âge.

Devant la porte ouverte, Fernand reste paralysé, stupide, se refusant à croire ce qu'il voit. Michelle a un geste d'impatience.

— Allons, entre !

C'est comme un automate que Fernand pénètre dans la maison, se débarrasse de son pardessus, gagne le boudoir. Là, il retrouve la parole pour s'écrier, avec désespoir :

— Pourquoi as-tu fait cela !

Michelle répond, froidement :

— Ce n'est pas pour te parler de mes cheveux que je t'ai fait venir.

Mais Fernand ne peut penser à autre chose. Sa main va, incrédule, de la frange brève qui barre le front à la nuque dénudée. Il lui vient une envie de pleurer.

— Michelle... Pourquoi ?

Michelle hausse les épaules.

— Une idée...

— Tu es idiot !

Michelle plonge dans les pâles yeux bleus de Fernand le regard de ses yeux brun foncé.

— Si tu veux t'en aller, je ne te retiens pas.

Le jeune homme hoche la tête : il ne partira pas, il ne peut partir et Michelle le sait, ne le sait que trop.

Fernand s'affale sur le divan, creuse les coussins de sa tête et de son dos. Bon Dieu ! qu'il a mal... Et il sent qu'une souffrance plus grande l'attend. A voir les narines pincées de Michelle, sa bouche amère, il a la certi-

tude que ce qu'elle va dire va le blesser. Mais il a d'avance accepté tous les tourments qu'elle pourra lui infliger. Tout, plutôt que de ne plus la voir...

— C'en est fini de l'amour pour moi.

Michelle a dit cela froidement, calmement. Trop calmement, pense Fernand. Il vient au jeune homme un sursaut de révolte. Il aurait envie de crier : « Dis donc simplement que c'en est fini de ton amour avec ce Pierre ! » Un prénom — voilà tout ce par quoi Fernand peut identifier l'homme qui, depuis plus d'un an, était l'amant de Michelle. A part ce prénom, livré un soir de confiance, au temps où cet amour lui donnait du bonheur, Michelle n'a jamais rien dit de son amant, sauf la passion qu'il avait su inspirer et la jouissance qu'il dispensait. De l'homme lui-même, Fernand sait tout juste qu'il s'appelle Pierre — un prénom qu'il a appris à maudire. Il aurait beau jeu, en ce moment, Fernand, de faire expier à Michelle les tourments qu'elle lui a infligés si longtemps en lui parlant de son Pierre... Mais Fernand se tait, se contente de regarder la femme aimée. Michelle reprend :

— Au fond, je suis si peu femme... Ne m'as-tu pas dit toi-même que j'ai un cerveau d'homme ? Et n'est-ce pas le cerveau qui détermine le comportement de l'être ? Je ne puis pas, je ne puis plus aimer comme une femme. Tout ce qu'il y a en moi de féminin ne peut que m'encombrer, nuire à l'accomplissement de ma personnalité vraie. Mais je saurai me débarrasser de tout cela... des sentiments indésirables et des élans ridicules... comme je me suis déjà débarrassée de mes cheveux.

Fernand souffre en silence. Toute cette crise, il le sait trop bien, a été provoquée chez Michelle parce que la femme qu'elle est, et qui aimait un autre homme que lui, a été blessée par cet autre. N'a-t-elle pas voulu abolir, avec sa chevelure, le souvenir des caresses et des baisers qu'y avait mis son amant ? Ne renonce-t-elle pas à l'amour simplement parce qu'elle a eu trop mal d'aimer ?

Il est vrai que l'esprit de Michelle a un tour masculin, des curiosités et des audaces intellectuelles qui ne sont

généralement pas d'une femme. Et Fernand sent bien, dans leurs discussions, que ce n'est pas toujours lui qui a le rôle de l'homme. Mais il a connu, à d'autres moments, une Michelle si exquisement féminine, et parfois même une petite fille tellement désarmée devant ce monde créé par les hommes pour les hommes, qu'il ne peut croire aux résolutions extrêmes qu'elle lui annonce. Michelle peut aller au bout de sa pensée, ne laisser inexploré nul recoin de son esprit ; mais connaît-elle bien sa propre nature ?

Parce qu'elle souffre en ce moment par l'amour et par un homme, Michelle veut cesser d'être femme et prétend rejeter l'amour. Mais, vienne un autre homme qui saura la séduire, et elle redécouvrira l'amour et déploiera toute sa féminité retrouvée !

Et Fernand, comme il l'a fait si souvent depuis deux ans, laisse Michelle verser en lui sa peine à elle, la peine inspirée par un autre.

Mais lui... à qui dira-t-il sa souffrance ?

Sa souffrance, Fernand, toujours, l'a gardée pour lui. Pour lui seul.

D'ailleurs, n'est-il pas toujours seul ?

Aussi seul, lorsqu'il est avec Michelle, qu'il peut l'être ce soir dans ce bureau du journal désert ?

Les autres ne comptent pas, ne sont que des ombres, des simulacres. Il n'y a que Michelle qui ait une existence propre, aux yeux de Fernand. Et il ne parvient pas à la faire pénétrer dans cette zone de solitude que partout il porte avec lui, autour de lui, en lui.

Il lui faut voir Michelle. Il ne saurait se passer longtemps de sa présence. Et pourtant, dès qu'elle est là, près de lui, comme il la sent absente, lointaine plus que durant leurs séparations...

Peut-être Michelle, si elle le voulait, pourrait-elle rejoindre Fernand au fond de sa solitude, l'arracher à cette solitude. Mais elle ne le veut pas.

Michelle est d'un égoïsme féroce. Fernand le sait et se résigne à être la victime de cet égoïsme. Il accepte

Michelle telle qu'elle est, totalement. Il consent à être son confident, son interlocuteur, son partenaire de jeu ou même son jouet, selon ce qu'elle veut qu'il soit.

Si, du moins, elle ne le laissait pas si terriblement seul, lorsqu'elle est avec lui !

VII

Fernand tire la dernière cigarette du paquet qu'il froisse et jette au panier. Lentement, il allume sa cigarette, en aspire une bouffée, s'entoure d'un nuage de fumée.

Le fil des souvenirs se renoue.

Fernand est de retour à ces heures qu'il a vécues, seul toujours, désespérément seul, entre la souffrance de Michelle et la souffrance d'André.

Michelle, souvent secrète, se racontait cette fois avec une complaisance que Fernand ne pouvait plus supporter.

André, habituellement bavard, se taisait. C'est par Pierre Martin que Fernand devait apprendre le brusque départ de Raymonde Léry en dehors de la ville — vers une nouvelle aventure, disait-on.

D'ailleurs, les jours qui suivirent ce vendredi où Fernand avait aperçu son directeur au Monaco en compagnie de Raymonde Léry et assisté à leurs adieux, André Laurent eut fort à faire.

Fernand eut, par l'administrateur Guérin, quelques échos des démarches ultimes que le patron tentait pour sauver le journal. Le jeune homme put deviner que, ces jours-là, André Laurent avait dû mettre de côté son orgueil et son goût de l'indépendance. Mais les efforts d'André portèrent fruit. Ces efforts aboutissaient le mercredi et, le jeudi, *l'Epoque* allait sous presse comme chaque semaine dans le passé. Et, le vendredi, il y avait de l'argent dans la caisse pour verser les salaires.

Mais André semblait avoir payé très cher l'appui ob-

tenu pour maintenir debout son journal. Fernand le trouva vieilli, assombri, silencieux, toute cette semaine où se joua le sort de l'*Epoque*.

Cette semaine-là, deux comptables sortis on ne savait d'où, envoyés par on ne savait qui, vinrent éplucher les livres du journal, au grand scandale de l'honnête Guérin, qui produisit avec une parfaite mauvaise grâce comptabilité, factures, reçus et toute la paperasse administrative que les visiteurs désiraient examiner. Mais Laurent avait dit : « Montrez-leur tout ce qu'ils voudront voir. » Et l'administrateur s'exécuta.

Le lundi suivant, une figure nouvelle faisait son apparition au bureau : un petit homme à la mine taciturne, au regard insolent, qui semblait arriver là comme en pays conquis.

— Monsieur Castonguay, qui exercera désormais chez nous les fonctions de directeur adjoint, avait dit Laurent en présentant le nouveau venu à ses collaborateurs.

Fernand ne se rappelait avoir vu figurer le nom de Castonguay dans aucun des journaux qu'il lisait régulièrement ou parcourait à l'occasion. Encore une fois, c'est Pierre Martin qui l'avait renseigné.

Jules Castonguay, après avoir fait du journalisme dans une petite ville de province, était entré quelques années plus tôt au service d'une organisation de publicité — ou, mieux, de propagande — qui se spécialisait dans la publication de tracts vantant les mérites de l'entreprise privée et dénonçant les périls qui étaient censés la menacer. C'était la tâche de Castonguay de traduire et d'adapter à la mentalité québécoise la matière de ces opuscules, généralement de provenance anglaise ou américaine. Son entrée à l'*Epoque* en qualité de directeur adjoint — poste inutile dans un hebdomadaire comptant aussi peu de collaborateurs — en disait long sur la source où André Laurent avait trouvé les fonds nécessaires pour continuer la publication de son journal.

D'ailleurs, dès l'arrivée de Castonguay, tout changea à l'*Epoque* : le choix des articles, leur ton, l'illustration des pages. Le directeur adjoint écrivait fort peu et les

articles qu'il signait sentaient péniblement la traduction. Mais, par contre, il surveillait de très près tout ce qu'écrivaient les autres.

Pour la première fois, depuis qu'il avait commencé de collaborer à *l'Epoque*, Fernand vit ses articles censurés et Castonguay lui en refusa même un, sur Camus, en lui expliquant longuement qu'il est des écrivains dont il vaut mieux ne pas trop répandre les œuvres.

Quand, indigné, Fernand était allé trouver André, celui-ci s'était contenté de répondre, en souriant :

— Notre ami Castonguay n'a pas lu Camus et ne le lira d'ailleurs jamais. Mais on a dû lui dire que c'était un auteur à proscrire. Que veux-tu, mon petit Fernand, tout le monde ne peut pas avoir ta belle culture !

Mais la plaisanterie sonnait faux, le sourire était amer. A ce moment, Fernand avait pu mesurer toute l'impuissance à laquelle se trouvait réduit André et il avait senti combien ce lutteur devait en souffrir.

André venait de plus en plus rarement au journal, n'écrivait presque plus, s'en tenant le plus souvent à son leader pour toute contribution hebdomadaire. Il ne lisait plus les articles de ses collaborateurs, adressait la plupart des visiteurs à Castonguay. C'était une abdication presque complète.

Des événements se déroulèrent, des circonstances se présentèrent, qui eussent été pour Laurent, quelques semaines plus tôt, l'occasion d'articles acerbes comme il savait les tourner et qui ne manquaient jamais de retentissement. Mais, ces articles, il ne les écrivit point.

Ce silence était commenté, dans les milieux journalistiques, d'une façon qui mettait Fernand mal à l'aise chaque fois que les commentaires lui étaient transmis.

Un jour, dans un mouvement de colère et de dégoût, après que Jules Castonguay lui eut émasculé un article particulièrement soigné, Fernand était allé offrir sa démission à André. Ce dernier n'avait pas voulu l'accepter.

— Patience, mon petit, patience ! Les choses peuvent changer...

— Patience, patience ! Croyez-vous que ce soit facile ?

André avait eu un sourire un peu crispé.

— Crois-tu, mon cher Fernand, que je ne dois pas en montrer, de la patience, moi ?

— Vous...

Fernand se mordit les lèvres. Il avait failli crier : « Vous, vous n'êtes plus jeune ! » Il se reprit :

— Vous, ce n'est pas la même chose...

— Non, ce n'est pas la même chose. Moi, je ne suis que celui qui a fondé ce journal, qui l'a animé de toute son énergie, de toute sa force d'idéal, et qui avait su jusqu'ici le garder libre et fier...

Ç'avait été là un des moments où Fernand s'était senti le plus porté vers André. Il avait eu honte de son emportement, il aurait voulu assurer André de tout son dévouement. Mais — difficulté à trouver les mots ? pudeur à extérioriser ses sentiments ? — il s'était tu.

André avait repris :

— Alors, pas de folies ? Tu restes ?

Tout ce qu'il ne pouvait exprimer autrement, Fernand avait tenté de le mettre dans les deux mots de sa réponse :

— Je reste.

Mais André pouvait-il comprendre, deviner toute la signification dont étaient chargés ces deux mots ?

Fernand avait quitté André, cette fois comme toutes les autres, avec la douloureuse sensation de n'avoir pu se communiquer, de n'avoir pu s'évader de sa desséchante solitude.

Quelques jours après cette entrevue, André avait invité Fernand à une soirée qu'il donnait chez lui.

Le jeune homme n'était, auparavant, jamais allé chez son directeur. Ce n'est que des semaines après son entrée à l'*Epoque* que Fernand avait appris — par Pierre Martin, évidemment, — que Laurent était marié et père d'une fillette de dix ans. Jusque-là, Fernand avait cru son patron célibataire. Tout dans la conduite d'André portait à le supposer. D'autant plus que l'on ne voyait jamais au journal madame Laurent ni sa fille,

et qu'il n'y était jamais question d'elles. La vie familiale de Laurent demeurait un mystère pour son jeune collaborateur. Un jour qu'André semblait particulièrement en veine de confidences, Fernand avait tenté d'amener la conversation sur madame Laurent. Aussitôt, André s'était rembruni et avait dit, sèchement : « Il y a des sujets de conversation que je n'aborde jamais. Celui-là en est un. » Le jeune homme se l'était tenu pour dit et n'y était pas revenu. Mais sa curiosité s'en était trouvée accrue.

Ce fut plus pour satisfaire cette curiosité que pour plaire à André, que Fernand accepta l'invitation de ce dernier.

Le luxe de la demeure des Laurent l'étonna. André ne semblait pas riche et, s'il dépensait volontiers après avoir reçu, comme ses employés, son salaire hebdomadaire des mains de Victor Guérin, les derniers jours précédant la paie le trouvaient apparemment aussi démunis que son jeune collaborateur Fernand lui-même. Or, la maison où celui-ci pénétrait ce soir-là était cosue, décorée et meublée avec une coûteuse élégance. Le jeune homme pensa, avec dépit : « Evidemment, pour se payer un gîte comme ça, on doit être prêt à certains compromis ! »

L'épouse d'André devait, plus encore, être pour Fernand une cause d'étonnement. Jeanne Laurent ne devait pas avoir trente ans et, en tout cas, n'en paraissait pas plus de vingt-cinq. C'était une femme splendide, grande, svelte, au profil racé, à la lourde chevelure blonde la couronnant de tresses énormes. Et, avec cela, beaucoup de grâce, de l'esprit, une cordialité charmante qui faisait d'elle la plus exquise hôtesse.

Fernand méprisa André en raison directe de l'admiration qu'il vouait à madame Laurent. « La brute ! courir les jupons comme il le fait et soupirer après des laiderons, quand il possède une femme aussi belle, aussi charmante, aussi fine ! »

Fernand ne se sentit jamais aussi éloigné d'André qu'après avoir été reçu chez lui. Le luxe insolent de sa demeure expliquait trop le sacrifice de ce qui était

l'âme même du journal. et le charme de son épouse achevait de condamner son inconduite.

VIII

C'est au début de janvier que Fernand est allé chez les Laurent. Le jugement qu'il a alors porté sur André — en toute connaissance de cause, cette fois, il en est sûr — est sans appel, celui-là.

Fernand a voulu trouver à André toute espèce de qualités pour se justifier, à ses propres yeux, de consentir à être l'obligé de cet homme. Mais, peine perdue : André Laurent n'est qu'un pauvre type qui survit à l'homme qu'il a pu être dans sa jeunesse. Un lutteur, André Laurent ? Réputation surfaite ! Un opportuniste, un jouisseur, oui... Mais rien de plus.

Et c'est cet être-là qui tourne à présent autour de Michelle ?

Jusqu'ici, Fernand méprisait André, mais il avait pitié de lui plus encore qu'il ne le blâmait.

A présent, il va se mettre à le haïr, si...

Fernand fouille ses poches pour y trouver des cigarettes. Puis il se rappelle le paquet vide jeté au panier, tantôt.

Le désir de fumer l'arrache enfin à son étroit bureau. Le dernier cube de lumière se fond dans l'obscurité unanime de l'édifice. Fernand sort. Dans la rue, il se dirige vers un restaurant Northeastern ouvert toute la nuit, où il pourra se procurer des cigarettes et, aussi, prendre une tasse de café.

Juste avant d'atteindre le restaurant, Fernand passe devant la librairie Cartier. Cela fait remonter à la surface d'autres souvenirs, tout récents.

Il y a une dizaine de jours, il y avait vernissage à cette librairie où, en plus de vendre des livres, on tient

également des expositions de peinture. Fernand était là à titre de critique d'art, cette fonction étant l'une de celles qu'il cumule à l'*Epoque*. André, invité à titre d'ami du libraire, est arrivé assez tard. Fernand se rappelle son entrée.

En pénétrant dans l'arrière-boutique où s'entassaient une vingtaine de personnes, c'est Raymonde Léry qu'André a cherchée des yeux. Robert Cartier, le libraire, a confié à Fernand qu'il avait invité la femme de lettres à ce vernissage avec une insistance toute particulière. « Un peu, dit-il, à cause du succès récent de son roman, *Jacques*, beaucoup parce que l'ami André aimerait la revoir et a besoin, pour cela, d'une telle occasion. »

Mais Raymonde ne s'est pas rendue à l'invitation et Fernand constate, avec une secrète satisfaction, la déconvenue d'André.

A peine celui-ci a-t-il fait deux pas qu'Alfred Dorion, le critique artistique du *Franc-Parler*, se précipite vers lui en titubant, la main tendue :

— Si c'est pas ce vieux André !

Une voix de femme, une voix jeune, un peu rauque, demande :

— André qui ?

Dorion se retourne, tonitruant :

— Mais, voyons ! le seul, l'unique... André Laurent, André Laurent de l'*Epoque* !

Fernand, à l'autre extrémité de la pièce, tente de repérer la jeune personne qui vient de s'enquérir du nom de son directeur. Mais... il la connaît ! C'est Ginette ! Bizarre, qu'il ne l'ait pas vue entrer. Il était trop pris à sa discussion avec Pierre Martin.

Elle est très belle, Ginette, et Fernand l'aimerait peut-être, s'il n'y avait Michelle. Mais il y a Michelle...

André, lui aussi, regarde Ginette. Fernand peut voir que son directeur n'est pas indifférent aux charmes de la belle.

Ginette a vingt ans. Elle est petite, mais donne une singulière impression de vigueur. Des seins déjà lourds gonflent le corsage de la robe très décolletée qu'elle porte ce soir-là. De longs cheveux roux dévalent sur ses épaules ; ses yeux s'ouvrent très grand, d'un vert intense. Et son profil est d'une pureté extraordinaire.

André semble impressionné. Il s'incline.

— Mademoiselle...

Dorion commence à bafouiller :

— Gi... gi...

Mais, plus prompt, la jeune fille se nomme :

— Ginette Saint-Germain.

Elle sourit et Fernand, qui se rapproche pour saluer son directeur, retrouve le singulier sourire que font à Ginette les incisives supérieures fortement ébréchées. Vue de face, les lèvres entr'ouvertes, elle n'est plus la même que vue de profil, bouche fermée.

Fernand salue André. Puis, disant bonsoir à Ginette, ajoute :

— Imaginez que je ne vous avais pas vue entrer...

Laurent, s'éloignant, glisse à l'oreille de son collaborateur, assez fort pour être entendu de Ginette :

— Tu es impardonnable ! Une aussi jolie fille...

Et André s'en va échanger des poignées de main avec de vieilles connaissances, dire un mot aimable à l'artiste exposant, à qui le libraire le présente.

Fernand connaît les idées de son directeur là-dessus : « Le peintre qui expose, à un vernissage, c'est comme l'auteur au lancement d'un livre : le prétexte d'une réunion où l'on pense à n'importe quoi, sauf à l'artiste et à son œuvre... » Tout à l'heure, André ira dans la librairie, en avant, jeter un coup d'œil distrait sur les toiles suspendues au-dessus des rayons de livres, puis il reviendra faire au peintre un compliment qui ne les compromettra guère l'un et l'autre. Ensuite, il s'estimera quitte envers tout le monde, et libre de boire et de poursuivre son propre plaisir jusqu'au moment du départ général. Fernand pourrait, d'avance, dire quels mots André adressera au peintre, tantôt, après avoir fait

semblant d'examiner ses toiles. Il pourrait même imiter la mine que son directeur prendra devant lesdites toiles, selon que l'exposant sera ou ne sera pas à ses côtés. Et Fernand pense : « A moins que je ne me trompe fort, après cela, il va faire un sérieux brin de cour à Ginette ! »

En attendant, André se dirige vers le bar improvisé dans un coin de l'arrière-magasin. Fernand l'y précède.

— Un verre, patron ?

— Oui, histoire de me réchauffer. Il fait singulièrement froid, ce soir. Et j'ai attendu longtemps mon tram. Ah ! mon petit Fernand, c'est dans ce temps-là que je regrette les belles années où je ne me déplaçais jamais qu'en taxi...

André soupire. Cela agace Fernand qui demande, avec un peu de brusquerie :

— Et qu'est-ce que je vous sers ?

— Voyons un peu... Qu'est-ce qu'il y a ? Ah bon... Du Bols. Très bien. Sers-moi de ça.

Entre deux gorgées de gin, André se met à entretenir Fernand des innombrables verres qu'il a vidés en Hollande, l'année précédente. N'importe quoi lui est prétexte à évoquer son voyage aux Pays-Bas et c'est un autre travers que Fernand ne peut plus souffrir. Comme André en est rendu à présent à parler des crêpes minuscules que l'on mange à bord de vieux bateaux sur les canaux d'Amsterdam, Fernand, pour échapper à ce débailage de souvenirs, entraîne son directeur vers l'avant du magasin, où sont suspendues les toiles.

Ils ont tôt fait le tour de l'exposition. Des paysages sans nouveauté, de vieilles bicoques parées d'une fausse poésie, quelques portraits qui, tous, semblent représenter de parfaits abrutis...

Dégoûté, André regagne l'arrière-boutique avec Fernand. Entre cette pièce et la librairie proprement dite, il y a un étroit couloir. Les deux journalistes y trouvent Cartier tentant de peloter la belle Ginette. La jeune fille provoque et résiste en même temps. Le libraire semble passablement éméché. Fernand ne se souvient pas de l'avoir vu aussi ivre, ni aussi entreprenant, car

Robert Cartier boit peu de coutume et se montre plutôt timide.

— Tant mieux pour lui !... Ou tant pis ! souffle André à Fernand.

Tous deux passent rapidement, ayant l'air de ne rien voir. Dans la salle de l'arrière, ils retrouvent les petits groupes poursuivant leurs conversations fragmentées. André y retrouve aussi l'amitié excédante d'Alfred Dorian, et l'empressement obséquieux de l'exposant qui demande, la bouche en cœur :

— Et comment trouvez-vous mes choses, monsieur Laurent ?

André en est quitte pour quelques banalités polies. Celles-là même que Fernand s'attendait à l'entendre énoncer.

Et, comme Fernand aurait pu en jurer, André va ensuite se verser un verre de gin. Non qu'il aime particulièrement cette boisson. Mais elle lui déplaît vraisemblablement moins que les autres alcools dont les bouteilles s'alignent sur le bar.

— Et moi, monsieur Laurent, vous ne me servez rien ?

Ginette Saint-Germain a rejoint André au bar et lui sourit de ce sourire étrange que lui font ses incisives ébréchées. Une large mèche de cheveux roux lui retombe sur l'œil. Comme elle l'écarte, Fernand, qui se tient non loin de son directeur, observe la main nerveuse de Ginette, étonnamment forte pour une femme de sa taille et de son âge.

André demande :

— Qu'est-ce que vous buvez ?

— Rye pour moi.

André remplit de whisky la moitié d'un verre.

— Vous prenez de l'eau, avec ça ?

— Un peu... Bon, assez ! Ça va comme ça.

André a à peine eu le temps de verser quelques gouttes d'eau. Ginette avale un grand trait de whisky presque pur. Puis elle sourit de nouveau, de son sourire indéfinissable, et ses yeux verts plongent, avec insistance,

dans ceux d'André. Ce dernier sourit aussi et ses yeux sombres acceptent le défi des yeux verts.

Combien de temps seraient-ils restés ainsi à se regarder dans les yeux, d'une façon que Fernand commence à trouver niaise, lui qui les observe ? Ni Ginette, ni André, ne semblaient près de se dérober à cet agaçant duel... Mais Dorion se charge d'apporter une diversion. Il s'est approché d'un pas chancelant et soudain il entoure de ses deux bras la taille de Ginette et colle sa figure contre celle de la jeune fille.

— Embrasse-moi, la même !

Ginette éclate de rire au nez de Dorion. Lui saisissant les poignets, elle rompt l'étreinte, sans effort apparent. Fernand peut mesurer à ce geste la vigueur de la jeune fille, car Dorion a la poigne solide, même quand il est ivre à ne plus se tenir debout. Ginette lance, en s'écartant de son admirateur trop ardent :

— Moi, j'embrasse les hommes quand ça me le dit et non quand ça leur plaît !

Dorion veut la rejoindre. André l'arrête.

— Alfred, un peu de tenue.

— Mais je me tiens.

— Nous ne sommes pas seuls ici.

— Les autres, je m'en sacre !

— Fais pas l'idiot.

André a pris le bras de son ami. Alfred tente vainement de se dégager.

— Lâche-moi.

André enfonce ses doigts dans le bras de Dorion.

— Retourne t'asseoir.

— Lâche-moi !

Ginette, à quelques pas des deux hommes, les regarde avec un sourire amusé, un peu cruel. André a-t-il saisi ce sourire ? Il rougit, comme si une bouffée de colère lui montait à la tête, colère contre Ginette, contre Dorion, contre lui-même. Fernand n'a aucune peine à deviner les sentiments de son directeur. Il l'entend dire à voix basse, s'efforçant au calme :

— Tu bois trop, Alfred. Tu fais un fou de toi.

Dorion prend une mine offensée et douloureuse en même temps. Il bredouille :

— André, t'as pas besoin de chercher à me diminuer ! T'as l'âge pour toi...

Fernand compare les deux hommes, oppose à la jeunesse persistante de Laurent la quarantaine avancée de Dorion, ses cheveux blanchissants, les rides qui mordent sa peau. André semble avoir mis du temps à saisir les paroles de son ami. Soudain, il lui jette à la figure :

— Imbécile, va !

Et il le lâche, lui tourne le dos, s'en va se mêler à un groupe, au fond de la pièce.

Dorion regagne le divan, dans le coin opposé, et s'y laisse choir.

Ginette, demeurée près du bar, continue de regarder André avec son sourire étrange, irritant. Mais André ne la voit pas. Fernand va le trouver, le fait se retourner. Et André aperçoit alors Ginette qui le regarde toujours, saisit son sourire. Il dit, moins pour Fernand que pour lui-même :

— Est-ce qu'elle croit, comme cet idiot de Dorion... ?

André ne complète pas sa question. Il grommelle :

— Que m'importe cette fille ? Il faut être saoul comme ce pauvre Alfred pour aller imaginer... Oui, elle est belle. Et après ? Je me suis senti irrésistiblement attiré vers une femme qui ne l'était pas, et qui était plus vieille que moi...

Fernand devine que son directeur veut parler de Raymond Léry. André poursuit son monologue :

— Tandis que cette petite Saint-Germain, avec toute sa jeunesse et sa beauté, me laisse froid, froid... Mais qu'est-ce qu'elle a à me fixer ainsi ? Elle ne pourrait pas regarder ailleurs, non ?

Quittant brusquement Fernand, André va retrouver Dorion sur le divan et, bien que ce soit superflu, lui demande :

— Qu'est-ce que tu voulais me dire, tout à l'heure, avec ton histoire d'âge ?

— J'ai parlé d'âge, moi ?

— Tu as dit que j'avais l'âge pour moi. Je ne sais ce que tu veux dire par là...

Dorion regarde son ami d'un air malin.

— Voyons, sacré vieux frère, tu le sais bien !

— Je ne comprends pas...

— La petite, t'as pas besoin de me démolir pour te faire valoir à ses yeux !

— Tu es complètement cinglé ! Cette fille, je...

— Bah ! bah ! bah ! Penses-tu que je vous ai pas vus vous regarder ? Ça faisait un joli tableau, je te le dis !

— Va au diable !

— Un plus joli tableau que ceux du peintre que notre ami Cartier nous présente ! T'es jeune, t'es beau garçon... T'as pas besoin de chercher à nuire à un vieux copain comme moi...

André hausse les épaules, quitte Dorion.

— Tu es complètement paf !

Dorion ricane.

— Je suis peut-être saoul, mais je suis pas aveugle !

— Allons, pourquoi vous querellez-vous, là, les deux amis ?

Ginette, souriante, s'approche d'eux, tenant à la main un verre qu'elle vient de remplir presque jusqu'au bord de whisky pur.

André riposte :

— Nous ne nous querellons pas !

Continuant de ricaner, Alfred Dorion dit :

— On se chicane pas, la même. On parle de toi...

Ginette a un petit rire de gorge et s'installe sur le divan, près de Dorion. André, qui s'éloignait, revient et s'assoit de l'autre côté de la jeune fille. Fernand se rapproche.

Voyant Ginette avaler à grands traits le whisky pur, il aurait envie de lui dire : « Vous buvez trop. » Mais cela ne le regarde pas. Cette fille peut s'intoxiquer à son aise avec ce tord-boyaux, ce n'est pas son affaire à lui.

Fernand remarque, en prenant un siège près du divan, que Ginette porte, à la ceinture de cuir qui serre sa robe à la taille, un petit poignard. André l'a découvert

en même temps. Il tire l'arme du fourreau. Le poignard est mignon, mais peut infliger une blessure assez grave, mortelle peut-être.

— Drôle de joujou, que vous portez là ! dit André.

— Ce n'est pas un joujou ! Avec ça, je suis toujours sûre qu'on ne me fera jamais faire ce que je ne veux pas faire !

— Savez-vous vous en servir, seulement ?

Ginette arrache le poignard des mains d'André, lui en place la pointe effilée contre la gorge.

— Tentez un geste déplacé, voir ?

André, qui avait souri, cesse de sourire. Il lance, froidement :

— Je n'en ai aucune envie... Avec ou sans poignard !

La pointe de l'arme pique la peau. Fernand voit une goutte de sang perler à la gorge d'André. Ce dernier, d'un mouvement brusque, enlève le poignard à Ginette, le remet dans sa gaine.

— Serrez ça ! Vous n'en aurez jamais besoin avec moi.

Elle lui sourit, du sourire bizarre que lui font ses dents ébréchées.

— On ne sait jamais !

Il riposte, catégorique :

— Moi, je sais !

Dorion se presse contre Ginette.

— Hé ! la même... Laisse faire ce maudit fou-là, s'il est en bois, et occupe-toi un peu de moi !

La jeune fille rit et, de la main, ébouriffe les cheveux poivre et sel du critique. Dorion prend la main qui l'a décoiffé et y pose un baiser visqueux, insistant.

André se lève du divan et se dirige vers la table sur laquelle il a jeté ses vêtements en entrant dans l'arrière-boutique. Comme il s'entoure le cou de son écharpe, Robert Cartier, surgi on ne sait d'où, lui demande :

— Tu ne pars pas déjà ?

— Si. Il se fait tard...

— Allons, allons ! L'heure n'a pas coutume de te déranger. Je comptais que tu resterais pour jouer quelques parties d'échecs, quand les autres se seront retirés.

André hésite un moment. Puis il se décide.

— Bon, ça va. Je vais rester.

Il rejette son écharpe sur le tas de vêtements encombrant la table et s'en va se verser un autre gin, puis se mêle à la conversation d'un groupe.

Cartier va rejoindre Ginette sur le divan où elle déjoue, en riant, les entreprises amoureuses d'Alfred Dorion. Fernand a pris la place laissée libre par André et tente d'attirer l'attention de la jeune fille.

Le libraire demande à Ginette :

— Jouez-vous aux échecs ?

— Oui.

— Bravo ! Tout à l'heure, quand tout le monde sera parti, je vais jouer avec Laurent. C'est un fort joueur. Restez pour nous voir jouer. Pour nous voir jouer, ou pour jouer si le cœur vous en dit.

— Je veux bien. J'aime les échecs, mais il y a longtemps que je n'ai pas joué. Ça me fera plaisir de vous regarder faire.

— Magnifique !

Le libraire s'en va trouver André et Fernand les voit discuter un moment. Cartier a sûrement annoncé à son ami que Ginette restait pour les voir jouer. Cela n'a pas l'air d'enchanter André. Finalement, il hausse les épaules et esquisse des bras un geste résigné. Il a l'air de dire à Robert Cartier : « Si ça te fait plaisir qu'elle reste... »

Les invités commencent à partir, par groupes. Au bout d'un moment, il n'y a plus à la librairie que Cartier lui-même, Ginette, André, Dorion et Fernand. Ce dernier s'apprête à son tour au départ. Son directeur lui désigne, du regard, Alfred Dorion. La mimique est expressive : « Emmène-le avec toi, celui-là. » Fernand se tourne vers le critique :

— Vous venez avec moi, Dorion ?

L'autre répond :

— Dans une minute. Avant de partir, je veux prendre un coup avec la même.

Ginette rit. Elle remplit de whisky son verre et celui de Dorion.

— On fait « bottoms-up » ?

Dorion consent.

— On fait cul-sec !

D'un trait, la jeune fille a vidé son verre. Le critique s'arrête à moins de la moitié du sien, puis continue de boire à petites gorgées. Ginette lui dit, fâchée :

— Vous avez triché !

Dorion rigole, doucement.

— J'ai le temps, la même.

Cartier intervient :

— Prends pas la nuit pour boire ce verre-là. On veut jouer aux échecs...

— Je vous dérange ?

— Le party est fini...

Fernand prend le critique par le bras.

— Je m'en vais. Vous venez Dorion ?

A regret, Alfred Dorion achève son verre et part avec le jeune homme. Il lance à André, en sortant :

— Fais rien avec la même que je ferais pas... Et fais pas tout ce que je ferais !

André grogne entre ses dents :

— Crétin !

Comme Fernand part dans la neige et la nuit en traînant Dorion à son bras, il entend, avant que Robert Cartier n'ait refermé la porte, le rire de gorge de Ginette, son rire agaçant, provoquant, dont l'écho le poursuit un moment dans la rue.

IX

Ce rire, Fernand n'a cessé de l'entendre, depuis. Tous les jours, Ginette était rendue aux bureaux de l'*Epoque*. Dès le lendemain du vernissage, elle avait apporté à André des vers qu'il avait accepté de publier, à la grande indignation de Fernand qui les estimait absolument infects. Puis elle était revenue pour voir ses poèmes sur épreuves, ensuite pour assister à leur mise en

page, enfin pour prendre des copies du journal où ils avaient paru. Après cela, elle n'avait plus eu besoin de prétexte. Il était entendu qu'elle déjeunait ou dînait avec André tous les jours.

Depuis le départ de Raymonde, André avait amené ou reçu plusieurs femmes au bureau. Mais on n'avait jamais revu la même deux fois.

Fernand avait appris à connaître son directeur sur ce point. Il aimait se montrer avec une jolie fille. Chaque fois qu'il assistait à une réception, allait à une fête, il s'arrangeait pour ramener au journal une visiteuse à qui il faisait faire le tour du propriétaire. Mais il se contentait de parader, de faire la roue. Ces rencontres et ces visites n'avaient pas de lendemain.

La belle Ginette, au sourire troublant et au rire provocant, devenait la première exception. Pour la première fois depuis sa rupture avec Raymonde Léry, André semblait s'intéresser pour de bon à une femme. Il disait à Fernand :

— Elle est drôle, cette petite. Quand je l'ai rencontrée, chez Cartier, je l'ai trouvée poison. Je n'avais franchement pas la moindre envie de la revoir. Mais elle a insisté, elle, pour me revoir... Et, ma foi, je commence à m'y faire !

Hier encore, André avait dit à Fernand quelque chose de ce genre. Et il donnait l'impression d'un monsieur assez pris, ou bien près de l'être...

« Pourquoi, se demande Fernand, pourquoi a-t-il fallu que Ginette ne puisse accompagner aujourd'hui André Laurent au vernissage de Dussault ? »

Si Ginette Saint-Germain avait été là, avec André, ce dernier ne serait pas en ce moment avec Michelle...

Mais Ginette, pour la première journée depuis leur rencontre à la librairie Cartier, n'avait pas vu André aujourd'hui. Elle avait été retenue par Fernand ne savait quelle visite ou quelle occupation. Et André avait dû se rendre sans elle au vernissage de Dussault.

Sa présence à cette manifestation artistique était

d'ailleurs le résultat d'un concours de circonstances que Fernand estimait à présent assez malencontreuses.

En recevant l'invitation à ce vernissage, André avait dit :

— Tiens ! encore un autre !

Puis il avait ajouté :

— Mercredi... le soir de notre mise en page. Impossible pour moi de me rendre à cette invitation.

Mais il s'était ensuite ravisé. L'*Epoque* passait pour hostile au groupe dont Paul-Émile Dussault faisait partie ; et Laurent aimait bien affirmer la parfaite impartialité de son journal à l'égard des différentes chapelles artistiques. Ensuite, Dussault exposait à la librairie de Rodolphe Soulière, et ce dernier était en froid avec son concurrent Robert Cartier ; ami personnel de Cartier, André Laurent tenait à montrer que ses propres sentiments n'influençaient pas sa conduite en tant que directeur de l'*Epoque*. C'est donc pour ces deux raisons négatives qu'André avait en définitive décidé de se rendre au vernissage de Dussault, à la librairie Soulière, ce mercredi.

Buvant au Northeastern une deuxième tasse de café, Fernand songe, avec mélancolie, que le hasard fait parfois singulièrement les choses — exprès, dirait-on, pour nous empoisonner l'existence.

Il se reporte au début de la soirée, à l'arrivée de son directeur à l'exposition Dussault.

La librairie Soulière était minuscule et bien curieusement divisée. A l'avant, la boutique était d'une hauteur inusitée ; à l'arrière, cette hauteur se trouvait coupée par une mezzanine. C'est là qu'étaient exposés les dessins et les sculptures de Paul-Émile Dussault.

L'espace y était restreint et Fernand, quand il était arrivé à l'exposition, avait eu peine, pour voir les œuvres, à se frayer un chemin à travers tous les gens qui encombraient la mezzanine.

Là se groupaient les zélateurs de l'art vivant ; des amis de Dussault, artistes eux-mêmes, comme le sculp-

teur Roger Marcil et le peintre Charles Perron ; quelques intellectuels communistes, dont Gérard Pasquier et Ernest Labry ; enfin, plusieurs petites filles aux longs cheveux mal peignés, aux invraisemblables vêtements, qui presque toutes faisaient sale.

Un moment après Fernand, c'est André qui montait à la mezzanine. A peine apparaissait-il que Pasquier lui décochait un trait féroce. André répondit en riant, écartant la discussion offerte. Il dit à son jeune collaborateur :

— Mon petit Fernand, si tu veux que ton article paraisse, il faut aller le taper sans retard. Puis tu commenceras la mise en page. Je te rejoindrai bientôt.

Les œuvres exposées étaient assez intéressantes, mais peu nombreuses. Fernand en eut tôt fait une seconde fois le tour, complétant ses notes.

Mais si peu de temps que cela lui eût pris, la discussion avait déjà éclaté entre André, d'une part, et Pasquier et Labry d'autre part, lorsque Fernand quitta l'exposition.

Le jeune homme n'était pas fâché de s'en aller. Les positions de l'*Epoque* étaient à présent telles qu'il ne se souciait guère de les défendre contre les adversaires du journal. A André de se débrouiller, puisque c'était lui qui avait permis une volte-face que Fernand réprouvait de plus en plus. A André de répondre aux accusations et aux sarcasmes de l'« intelligentsia » communiste !

Comme Fernand sortait de la librairie, il se trouva face à face avec Michelle, qui venait pour entrer. Elle demanda :

— Tu pars déjà ?

— Il le faut bien ! Mon papier à faire sur l'exposition, et en vitesse... Nous fermons les pages ce soir.

C'est avec un regret qui se nuancait d'une étrange inquiétude, que Fernand vit entrer Michelle alors qu'il devait s'éloigner. Un moment, il resta immobile près de la porte qui venait de se refermer sur elle. Et c'est avec effort, avec déchirement, qu'il s'arracha de cet endroit pour aller vers un travail qui ne lui disait plus rien.

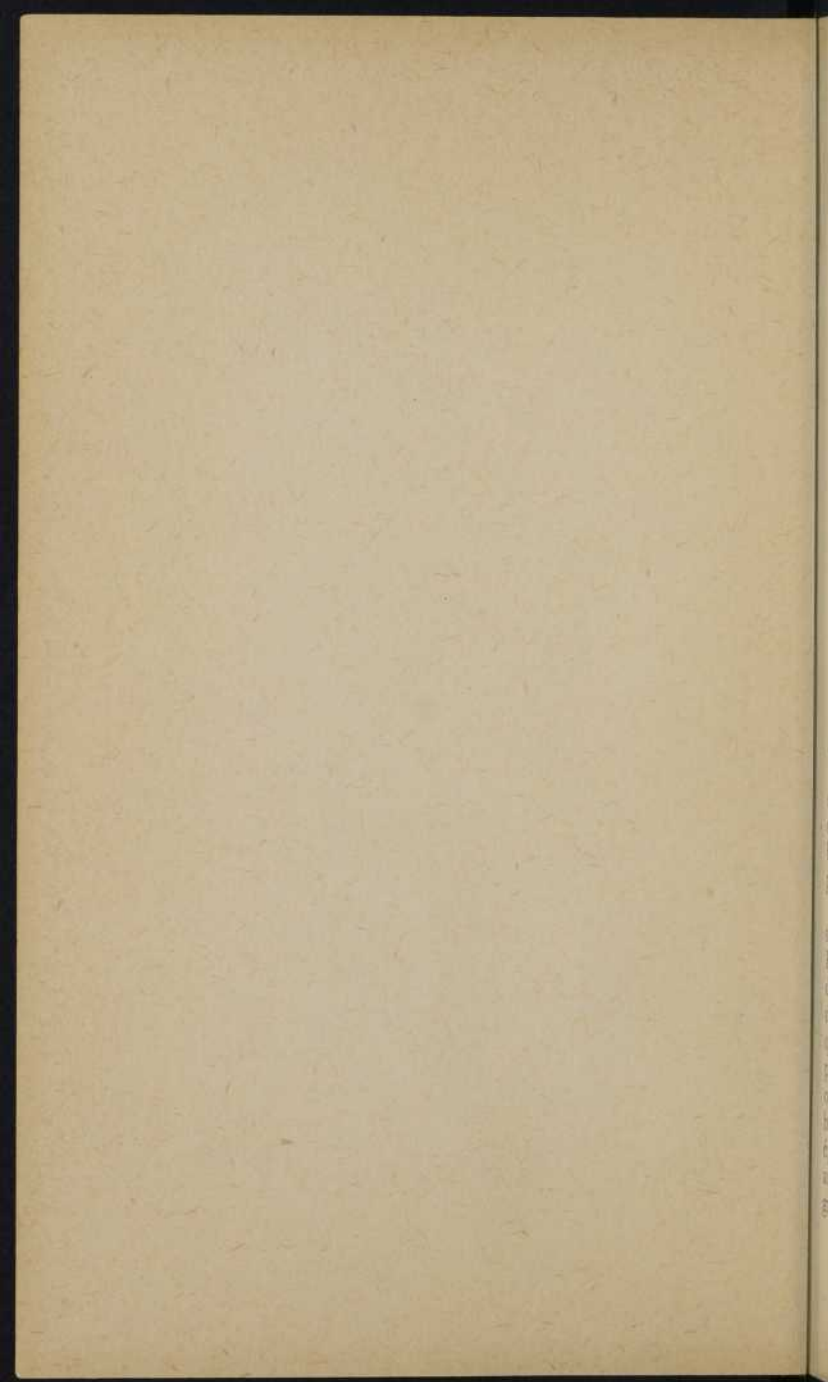
Avoir pu demeurer avec Michelle...

A présent, devant sa deuxième tasse de café qui refroidit sans qu'il achève de la boire, Fernand évoque cette porte de la librairie se refermant sur Michelle... se refermant sur une époque de la vie de Michelle...

Car il sait, à présent, pourquoi il a eu si mal en voyant entrer Michelle au journal en compagnie d'André : quelque chose en lui a compris que cette Michelle qu'il retrouvait n'était plus tout à fait celle qu'il avait quittée deux heures plus tôt, compris qu'elle venait de s'engager dans une nouvelle période d'existence.

Combien elle était justifiée, cette inquiétude qu'il a éprouvée en la quittant à la porte de la librairie !

Et l'image s'incrute douloureusement, en sa mémoire, de cette porte se refermant sur Michelle...



DEUXIEME PARTIE

M I C H E L L E

I

Michelle traversa la librairie, monta l'escalier menant à la mezzanine.

Plus de douze personnes se trouvaient là, dans un espace où guère plus de six pouvaient à l'aise regarder dessins et sculptures. Mais les gens qui étaient là ne semblaient pas y demeurer pour examiner les œuvres exposées.

Une vive discussion était en cours. Michelle connaissait à peu près tout le monde — Roger Marcil, Charles Perron et quelques artistes plus jeunes gravitant autour d'eux ; Ernest Labry, Gérard Pasquier et un ou deux de leurs disciples ; et pour faire bonne mesure, trois ou quatre petites filles niaises et malpropres, prêtes à se pâmer pour tout ce qui était « avancé », en politique ou en art. Presque tout ce monde s'acharnait contre un homme jeune, grand, qui adossait au mur ses larges épaules et faisait face à la meute, un sourire moqueur aux lèvres. Celui-là était un nouveau venu dans ce groupe.

Comme Michelle débouchait de l'escalier, l'homme regardait dans sa direction et ses yeux sombres rencontrèrent ceux de la jeune fille. Ils s'y attachèrent un moment avec insistance. Puis l'inconnu reporta son regard sur un de ses adversaires, qui venait de lui décocher un trait violent.

Michelle ne voulut pas avoir l'air de se ranger contre celui que tous attaquaient. Apercevant une jeune fille qui, à l'écart, examinait les sculptures, elle alla de ce côté.

Elle était splendide, cette jeune fille, que Michelle ne se souvenait pas d'avoir rencontrée, elle non plus. Grande, sculpturale. (Ce mot, venant à l'esprit de Michelle, imposait la comparaison entre ce corps parfait et les « abstractions » sculptées par Dussault. Michelle sourit. Ce que les mots peuvent changer de sens...) Une figure aux traits réguliers, d'une grande beauté. Des cheveux très courts la coiffant d'un casque de dures bouclettes noires. Cette inconnue portait un pantalon et un pull-over noir qui la moulait.

Michelle se sentait invinciblement attirée par la grande beauté chez une femme. Elle se rapprocha de celle-ci et se mit à regarder les sculptures avec elle.

Mais la belle fille ne paraissait pas liante. Elle regarda froidement Michelle, venue près d'elle, puis détourna la tête et s'écarta, pour passer des sculptures aux dessins. Michelle se le tint pour dit et ne tenta pas un nouveau rapprochement. Elle ne pouvait, cependant, s'empêcher d'admirer cette grande femme si exquisement faite.

Portant les yeux sur l'homme qui servait de cible à tous, Michelle vit qu'il fixait sans cesse la grande belle fille. Et dans les yeux de l'homme, Michelle put lire une admiration égale à la sienne pour la belle inconnue. Mais celle-ci ne semblait pas se soucier de lui plus que de Michelle. Il n'obtenait que le même regard froid, le même mouvement d'épaules indifférent.

Il n'était pas mal, pourtant, ce type. Une tête un peu balzacienne, qui ne manquait pas de caractère, avec

des yeux ardents, extrêmement expressifs, et une bouche sensuelle et ironique à la fois.

L'homme sourit et, soudain, son regard, sa bouche, rappelèrent invinciblement à Michelle d'autres yeux, d'autres lèvres. Comment n'avait-elle pas constaté tout de suite la ressemblance ? Cette ressemblance qui, brusquement, superposait aux traits inconnus une image chère — trop chère... Dans le cœur de la jeune fille, un souvenir vibra, douloureux. Un nom — nom tant de fois répété ! — se forma sur ses lèvres : « Pierre... »

Cela ne dura qu'une seconde. L'illusion se dissipait. Un effort de volonté repoussa le souvenir d'un amour qui ne pouvait, qui ne devait pas revivre.

Pour mieux échapper à ce souvenir, Michelle porta toute son attention à la discussion qui se poursuivait tout près d'elle.

Coupant une tirade de Pasquier, l'inconnu disait, la voix haute, mordante :

— Et quand bien même je serais réactionnaire, ce serait assez mon droit, je pense ! Au nom de quel principe me refuseriez-vous la liberté d'être ce qu'il me plairait d'être, tout en réclamant pour vous celle d'être communiste ?

Labry intervint :

— Il ne s'agit pas de toi, mais de ton journal...

— Que mon journal soit tout ce qu'il voudra, c'est *mon* journal. Si je ne l'avais pas fondé, il n'existerait pas. Et, la plupart d'entre vous, vous avez été plutôt heureux, parfois, qu'il existe, ce journal ! Enfin, s'il ne vous plaît pas, personne ne vous force à le lire...

Gérard Pasquier intervint avec emportement :

— Mais votre journal n'est plus ce qu'il était, et c'est bien ce qu'on vous reproche, Laurent !

Michelle eut un tressaillement de surprise. Alors, c'était André Laurent, cet homme contre qui Pasquier et sa bande en avaient ? Mais il n'était pas du tout tel qu'elle l'avait imaginé d'après ce que Fernand avait dit de lui... Il avait beaucoup plus de jeunesse et de fougue qu'elle n'aurait cru. Dans celui qui tenait tête à tous, ce soir, échangeant les réparties comme des coups

d'épée, elle retrouvait bien le lutteur dont jadis elle s'était fait une image, à le lire et à entendre ce que rapportaient sur son compte certains des amis enthousiastes de l'*Epoque*. Et Pierre était de ces amis-là, précisément... Comme Laurent paraissait sûr de lui, capable de se suffire à lui-même, de ne compter que sur lui-même !

« Comme Pierre ! » pensa Michelle. Et aussitôt elle se mordit les lèvres, comme si elle venait de laisser échapper ces paroles, involontairement. Une fois encore, le souvenir avait surgi, évoqué par la ressemblance. Etrange, cette ressemblance chez ces hommes qui étaient journalistes tous deux — car Pierre, lui aussi...

Michelle fut arrachée à ses pensées par un éclat de voix de Pasquier, qui criait :

— Vous n'êtes qu'un arriviste, Laurent !

L'autre haussa les épaules.

— Si, par là, mon cher Pasquier, vous voulez dire que je suis parti de bien bas pour arriver où je suis, je vous donne raison. Je n'avais pas quatorze ans lorsque j'ai quitté l'école et j'ai dû faire de drôles de métiers parfois, dans le faubourg où j'ai poussé, pour gagner ma chienne de vie...

— Mais vous le trahissez, aujourd'hui, ce faubourg où vous avez grandi. Vous vous êtes fait élire député de l'un des comtés les plus huppés de l'île de Montréal...

— Je n'ai jamais trahi rien, ni personne. Les gens parmi lesquels j'ai vécu, au faubourg, je pourrai faire davantage pour eux en n'étant pas obligé de compter sur leur vote comme ce serait le cas si je m'étais fait élire par eux. N'ayant pas à les cajoler et à ménager leurs partis pris, je pourrai en tout désintéressement juger ce qu'il est bon de faire pour eux, et l'accomplir en toute honnêteté, quand bien même, à l'occasion, il s'agirait de choses qui ne leur plairaient pas au début.

Pasquier ricana.

— Je vois ça d'ici ! Je parie que si les avantages que l'on vous offre sont assez séduisants, vous trouverez comme par hasard que toutes les mesures proposées par le grand capital servent à merveille les intérêts des ou-

vriers, même si ces derniers sont trop bêtes pour être d'accord... au début ! Certains traîtres ont une étonnante faculté de se convaincre eux-mêmes de la sainteté de leurs intentions !

Le sourire d'André Laurent se fit plus aigu.

— S'il y a un traître ici, Pasquier, c'est vous, fils de bourgeois, traître à sa classe. Vous pouvez, par dilettantisme, faire du communisme comme un autre ferait de la peinture ou de la musique. Mais à moi, qui ne suis pas rendu bien haut, mais qui ai dû m'y élever à force de poignet en partant du ruisseau, vous n'en imposez pas. Si vous avez le droit, bourgeois renégat, de vous dire communiste, je ne vois pas pourquoi moi, ouvrier parvenu à quelque chose par mon travail, je n'aurais pas le droit de me déclarer en faveur de la liberté d'initiative et de me dire ce que je voudrai, progressiste, libéral, conservateur ou réactionnaire...

André Laurent ne s'était pas rendu au bout de cette tirade sans soulever, chez la meute, des protestations, des cris, quelques injures de la part des petites malpeignées. Mais il avait ignoré les tentatives d'interruption, haussant la voix pour dominer les interpellations.

Ernest Labry lança :

— Tu te crois déjà à l'Assemblée législative, André !

Michelle trouva cette observation assez juste. Elle pensa que, si Laurent se comportait de la même façon à la Chambre, il s'y mettrait sûrement en vedette.

Le trait de Labry amusa André Laurent, dont le ton se fit plus simple, presque familial. Mais Pasquier se portait de nouveau à l'attaque et les répliques reprurent toute leur âpreté. Michelle se demandait si cette discussion, à laquelle elle ne voulait prendre part, allait s'éterniser. Mais Rodolphe Soulière, le libraire, vint prévenir Pasquier qu'il était demandé au téléphone, en bas.

Gérard Pasquier parti, la discussion tomba. Labry était maintenant passablement gris et commençait à divaguer gentiment. Les petites malpeignées étaient descendues une à une. Il ne resta bientôt plus à la mezzanine que Perron et Marcil, outre Laurent et Labry, Mi-

chelle elle-même et la grande belle fille qui s'était tenue à l'écart.

Charles Perron alla à cette dernière, s'entretint avec elle un moment à voix basse. Puis il vint à Michelle. Elle ne détestait pas ce bon gros, plein de talent, trop paresseux et trop mou pour donner toute sa mesure, mais bien sympathique quand même. Pendant la discussion, tout à l'heure, il n'avait soufflé mot, bien qu'apparemment rangé dans le camp de Pasquier. A présent que tout cela était fini, il en paraissait aussi heureux que Michelle. Il demanda à celle-ci :

— Mademoiselle, un de mes amis désirerait vous être présenté... Me diriez-vous comment vous vous appelez ? C'est bête, je vous connais pourtant, et je ne parviens pas à me rappeler votre nom...

— Michelle Laporte.

— Ah oui ! Michelle Laporte... Je suis impardonnable !

Il pivota sur ses talons et, l'instant d'après, amenait André Laurent vers Michelle et la belle inconnue, qui s'était rapprochée.

Perron présenta d'abord Laurent à cette dernière.

— André Laurent, mademoiselle Gisèle Derome.

La belle fille salua froidement, tandis que Laurent s'inclinait, courtois et réservé.

Puis Perron présenta le journaliste à Michelle. Celle-ci tendit spontanément une main que Laurent saisit dans la sienne et serra avec une franche cordialité.

Un instant, leurs doigts s'étreignirent... Et soudain Michelle se sentit portée vers André Laurent par un sentiment dont elle n'aurait su dire si elle l'éprouvait en dépit de la ressemblance de cet homme avec Pierre, ou à cause de cette ressemblance...

Un instant leurs doigts s'étreignirent, et pour Michelle il n'y eut plus qu'elle et André Laurent en ce lieu.

Puis la main de l'homme abandonna celle de la jeune fille et leurs compagnons furent de nouveau présents, retrouvèrent leur substance.

Marcil et Labry, très éméchés l'un et l'autre, se racontaient des histoires dont ils riaient très haut.

Charles Perron s'efforçait de maintenir générale la conversation entre lui, André Laurent et les deux jeunes filles. Sans guère de succès, d'ailleurs, Gisèle Derome ne manifestant aucun désir de causer.

Michelle ayant dit : « C'est gentil, ici, pour une exposition » et André ayant répondu : « C'est minuscule, mais on a su tirer tout le parti possible de l'espace et de la disposition des lieux », la grande belle fille lâcha, dédaigneuse :

— Comme vous savez trouver le mot juste !

Le ton sur lequel les paroles étaient prononcées marquait à la fois l'ennui, la moquerie et une pointe d'hostilité.

André répondit :

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle.

Et il tourna le dos à la jeune fille au pull-over noir et engagea conversation avec Michelle seule.

Alors que Gisèle Derome, l'air vaguement ennuyé, écoutait Charles Perron l'entretenir d'un projet assez nébuleux d'exposition de ses propres œuvres, Michelle et André causèrent, eux, avec de plus en plus de vivacité et d'abandon. Ils abordèrent en quelques minutes les sujets les plus divers. Michelle prenait plaisir à la conversation d'André, nerveuse, aux rebondissements imprévus. Et le plaisir devait être partagé, puisque le journaliste, s'interrompant soudain dans une envolée mi-poétique, mi-ironique, prit doucement le bras de Michelle et, la regardant dans les yeux et souriant, lui dit :

— Michelle, vous m'êtes extrêmement sympathique !

Michelle mit un peu de mélancolie dans son sourire avant de répondre :

— Oui, c'est comme ça... on me trouve toujours extrêmement sympathique.

Elle avait dit cela de façon à faire entendre : « Hélas ! on ne me trouve que cela, sympathique, sans plus. » Cette petite tactique provoquait presque toujours une protestation de la part de l'interlocuteur ; souvent, elle entraînait la déclaration de sentiments plus ardents que

la sympathie d'abord exprimée... Comment réagirait Laurent ? En se posant cette question, Michelle songeait qu'il lui serait bien désagréable que Laurent ne la trouvât que cela, sympathique. Car, si elle ne savait pas encore exactement ce qu'elle éprouvait à l'égard de cet homme, elle savait bien ce qu'elle désirait lui inspirer...

André Laurent la regarda un moment, d'un air amusé. Puis :

— Je n'ai pas dit que je vous trouvais *seulement* sympathique ! Mais, des impressions que j'ai de vous, celle-là est la plus facile à exprimer...

— Et la moins compromettante !

— Oh ! vous savez... la crainte de me compromettre ne m'a jamais arrêté !

— Ah !...

Beaucoup plus petite que lui, Michelle filtrait vers André un regard en dessous où elle mettait une espèce de complicité malicieuse et, en même temps, une question et une promesse.

Elle s'avouait à elle-même qu'il ne lui déplairait pas de voir cet homme se compromettre à cause d'elle, pour elle. Mais est-ce qu'on va se compromettre pour une petite fille ? Et c'est bien ainsi qu'il semblait la considérer, comme une petite fille toute simple, pas du tout dangereuse. Il la regardait avec amitié, certes, mais en vain eût-elle cherché dans son regard un peu de cette admiration avec laquelle, tout à l'heure, elle l'avait vu contempler Gisèle Derome.

Michelle détesta à ce moment ses cheveux trop courts, qui lui faisaient une tête dépouillée d'adolescent, et elle regretta de s'être vêtue ce jour-là de façon exagérément simple, masculine presque. Gisèle Derome pouvait, elle, porter pantalon et se faire une coiffure à la garçonne. Faite comme elle l'était, et avec sa riche chevelure bouclée, elle demeurait l'incarnation de la femme, de la séductrice. Mais Michelle ne se dissimulait pas qu'elle-même, pour affirmer sa féminité, avait besoin de plus d'artifices. Et il n'y avait rien à faire en ce moment. Elle voulut, par dépit, exagérer dans le sens contraire. Elle tira de son sac à main et mit ses lunettes

à grosse monture de corne, trop lourdes pour son nez délicat et sa figure mince. A travers ces lunettes qui l'enlaidissaient, elle le savait, elle regarda fixement André Laurent, épiant sa réaction. Il continua de la regarder avec son sourire amusé — et avec aussi, peut-être, une lueur de tendresse dans ses yeux sombres.

Paul-Emile Dussault monta à ce moment prévenir ceux qui se trouvaient encore à la mezzanine :

— Tout le monde se transporte chez madame Pontbriand. Elle transmet son invitation à tous, sans exception.

Michelle connaissait vaguement cette dame Pontbriand, qui prétendait maintenir à Montréal le dernier des salons littéraires, à une époque qu'elle disait envahie par le matérialisme bourgeois. Aller ou ne pas aller chez madame Pontbriand était indifférent à Michelle. Avant de répondre à Dussault, elle attendit la réponse d'André Laurent.

Celui-ci remercia et s'excusa : il lui fallait retourner au journal, mettre la dernière main à la mise en page.

Quand Dussault fut redescendu, sans attendre la réponse des autres, Perron et Marcil pressèrent le journaliste de les accompagner chez madame Pontbriand ; mais il persista dans son refus.

André descendit en même temps que Michelle. Ensemble ils se dirigèrent vers le vestiaire improvisé. Ayant repris ses vêtements, André quitta la jeune fille pour aller serrer quelques mains, s'excuser auprès de madame Pontbriand de ne pouvoir se rendre à son invitation. Michelle, ayant retrouvé son manteau, s'attarda à causer avec quelques personnes de sa connaissance et s'arrangea pour sortir au même moment qu'André. Elle lui tendit la main.

— Eh bien, bonsoir, monsieur Laurent.

La laisserait-il s'éloigner de son côté en s'en allant, lui, du sien ? Michelle se répugnait à la séparation, mais elle estimait qu'il appartenait à l'homme de la retenir près de lui, s'il en avait envie.

André prit la petite main de la jeune fille dans la sienne, l'y garda avec une douce insistance.

— Michelle, allez-vous avec les autres chez madame Pontbriand ?

— Non.

— Etes-vous prise ailleurs ?

— Non.

— Etes-vous pressée de rentrer chez vous ?

— Non... Mais pourquoi cet interrogatoire ?

Elle le savait bien, pourquoi ! Mais elle voulait le lui entendre dire. Cependant, il ne prononça pas les paroles qu'elle avait espérées.

— Michelle, dit-il, j'aimerais que nous allions prendre un verre ensemble et causer un peu. Mais il faudrait d'abord que je passe une heure au journal. M'y accompagneriez-vous ?

Prendre un verre, causer... Il eût été tellement simple de dire : « Je désire demeurer avec vous » ou « Je veux vous garder près de moi »... Enfin... cela revenait sans doute au même. Michelle répondit :

— Pourquoi pas ?

André pressa la main qu'il avait retenue dans la sienne.

— Vous êtes gentille.

Puis il demanda :

— Nous marchons un peu ? Les bureaux de l'*Epoque* ne sont qu'à quelques minutes d'ici...

— Bien volontiers. Ça ne fera pas de mal de prendre un peu l'air.

Elle glissa la main dans la poche de son manteau, tira un paquet de cigarettes.

— Ça ne vous fait rien que je fume dans la rue ?

— Pas du tout. A Paris, on se permet bien autre chose dans la rue, entre amoureux !

— Oui, entre amoureux...

Elle laissa traîner un peu la voix sur ce dernier mot. Puis, changeant de ton :

— Je puis vous offrir une cigarette ? J'ai fumé des vôtres tout le temps. Les miennes étaient restées dans la poche de mon manteau.

Elle tendit le paquet. Prenant une cigarette, André fit observer :

— Tiens, des Philip Morris. Nous fumons les mêmes cigarettes.

— C'est ce que j'avais tout de suite remarqué.

André tira son briquet, alluma les deux cigarettes.

— Moi, ce que j'ai tout de suite remarqué, ce sont vos cheveux.

— Ah...

— Je n'ai jamais vu une jeune fille portant ses cheveux coupés ainsi...

Michelle se raidit un peu. Elle lança pourtant d'un ton léger :

— Oui... comme un moine !

André rit.

— Un bien charmant moinillon !

Et il ajouta :

— Depuis que je vous ai vue, chez Soulière, que j'ai envie de glisser les doigts dans ces cheveux...

Il joignit le geste à la parole, caressant du bout des doigts les petits cheveux si courts, près des tempes. Il rit de nouveau.

— Mes cheveux vous amusent ?

— Je me dis qu'on peut vous dépeigner un peu sans crainte de ruiner votre coiffure, comme avec ces femmes aux boucles élaborées.

Michelle enleva ses lunettes et les jeta dans son sac, d'un petit geste brusque.

La main d'André glissa vers l'oreille, puis vers la nuque, s'y attarda un instant.

— Vous êtes une exquisite petite fille !

— Petite fille !...

Michelle fit la moue. André répliqua, en riant :

— Oui, petite fille... Mais exquisite !

Puis la conversation sauta à un autre sujet, André revenant sur sa discussion avec Pasquier. Il s'interrompit soudain pour demander, regardant Michelle dans les yeux :

— Et vous, Michelle, êtes-vous communiste ?

Elle rit à son tour.

— Non. J'aime trop la liberté pour cela !

Et elle ajouta, presque grave maintenant :

— Et j'ai trop le souci de ma propre liberté, à moi.
André lui pressa tendrement le bras.

— Vous êtes bien telle que je vous avais jugée.

Ils arrivaient devant l'immeuble où l'*Epoque* avait ses bureaux. Le rez-de-chaussée et le sous-sol étaient occupés par une importante imprimerie qui, entre bien d'autres travaux, faisait l'impression du journal de Laurent. En ce moment, il y avait de la lumière partout, les typographes travaillant à la mise en page du numéro de la semaine, qui irait sous presse à la première heure, le lendemain matin.

En entrant dans l'immeuble, Michelle dit à André :

— Vous savez, il y a longtemps que je voulais venir ici...

— Ah... Et pourquoi en particulier ?

— Quelqu'un... que je connais bien... m'avait beaucoup parlé de votre journal... Et j'ai un ami qui travaille à l'*Epoque* depuis novembre dernier...

— Alors, vous êtes une amie de Fernand Richer ?

— Oui.

— Et ce petit nigaud ne vous avait jamais encore amenée nous rendre visite ? Je ne lui pardonnerai jamais ça !

Michelle se demanda, comme elle se l'était demandé plusieurs fois déjà, depuis qu'elle avait rencontré André Laurent, pourquoi Fernand ne l'avait jamais amenée au journal, n'avait jamais parlé de lui présenter son directeur. Elle ne s'expliquait pas, non plus, la façon dont Fernand s'exprimait ordinairement sur le compte d'André Laurent.

Elle comprit mieux lorsque Fernand, les voyant entrer ensemble, s'en fut s'enfermer dans son bureau et lorsque, après qu'elle fut allée l'y rejoindre, il la mit en quelque sorte à la porte, refusant d'aller prendre un verre avec elle et André.

Elle accompagna celui-ci à l'atelier typographique et put constater l'ascendant qu'il exerçait sur ceux qui travaillaient avec lui, la rapidité de ses décisions, la confiance avec laquelle les typographes, à commencer par le prote, acceptaient et suivaient ses instructions.

Comme la besogne, rapidement menée, achevait, André confia à Michelle :

— Ce que j'aime le mieux dans mon métier de journaliste, c'est la partie de mon travail qui m'amène à l'atelier, me met en rapport avec ces hommes. A ce moment-là, le journal prend pour moi tout son sens ; il cesse d'être une opération abstraite, un peu nébuleuse. J'aime travailler avec mes typos. Eux, ils sont honnêtes et n'ont pas peur de se salir les mains !

Il montra ses propres mains, longues et fines, blanches et soignées.

— Ces mains-là, je n'ai jamais eu peur de les salir. Et j'ai accompli des tâches bien moins intéressantes que celle de typographe, de bien moins nobles. Vous seriez étonnée, ma petite Michelle, de ce qu'elles ont pu faire dans le passé, ces mains-là !

Michelle avait entendu dire qu'André Laurent avait été mécanicien dans un garage, mouleur dans une fonderie, et avait même quelque temps fait le dur métier de débardeur dans le port. Elle avait peine à le croire, à présent, en regardant ses mains étonnamment délicates pour celles d'un homme de sa taille. Mais tout à l'heure, quand il lui serrait la main ou lui pressait le bras, elle avait deviné une force qui se retenait de s'exercer, une force qui aurait pu la broyer. Et c'est vers cette force qu'elle se sentait attirée chez lui, vers cette force qui pouvait se manifester dans la pression de sa main, comme dans la vigueur de sa parole, lorsqu'il était plongé en pleine discussion. Elle soupçonnait en lui une sorte de brutalité qu'il ne devait toujours retenir qu'à grand'peine, à force de discipline personnelle. Et elle lui en voulait un peu de trop bien se contenir. Il devenait pareil à tous ces intellectuels-hommes-du-monde, attachés aux formes et aux conventions, sans caractère et sans personnalité. Oh ! pas tout à fait, quand même... Il gardait bien quelque chose qui le distinguait des autres. Mais pas autant qu'elle l'eût souhaité. « Pas autant que Pierre... » ne put-elle s'empêcher de penser.

La mise en page était terminée. André alla dire bon-

soir à Fernand. Michelle s'en abstint, froissée de la bouderie de son jeune ami, et estimant qu'il méritait une leçon. Elle le connaissait assez pour se douter que, durant des heures, il agiterait les plus tristes pensées, les souvenirs les plus pénibles...

André et Michelle partirent ensemble, son bras à lui passé sous celui de la jeune fille. Déjà, les lumières s'éteignaient partout dans l'immeuble, les typographes s'en allaient. Ceux près de qui ils passaient saluèrent André avec amitié. Il échangea avec certains une plaisanterie, un mot cordial.

Puis, quand ils furent seuls dans la rue, André se pencha vers Michelle et lui dit :

— Vous savez, vous m'êtes déjà beaucoup plus que sympathique !

— Ah ?...

Il y avait dans l'exclamation de Michelle une note de satisfaction.

Ils s'éloignèrent tous deux dans la nuit.

II

Michelle est assise en face d'André, dans un bar où il l'a conduite, près du journal.

Depuis deux heures qu'ils sont là, ils ont abordé cent sujets, la conversation gardant un ton assez grave. André Laurent manifeste de plus en plus d'admiration pour l'intelligence et la culture de la jeune fille. Celle-ci n'est pas fâchée d'éblouir un peu son compagnon, mais elle aimerait bien tirer de lui autre chose que des compliments sur son esprit. Renonçant à tenir l'entretien en des sphères où elle sent Laurent beaucoup moins à l'aise qu'elle-même, elle s'abandonne au fil des paroles du journaliste. La conversation prend un tour plus superficiel.

Sans l'avoir voulu, Michelle se laisse entraîner à une

comparaison entre André Laurent et Pierre, le premier faisant sans cesse revivre chez la jeune fille le souvenir du second. De quelques années plus âgé, Laurent est plus grand, mieux découpé. Il a plus de distinction ; sans doute, aussi, plus de solidité, plus d'envergure : n'a-t-il pas, lui, réalisé ce qui chez Pierre n'est demeuré qu'un rêve : posséder son propre journal ? Mais Pierre montrait plus de fantaisie, plus d'esprit. Et, aussi, plus d'ardeur... Voici des heures que Michelle est avec Laurent et il n'a risqué que des gestes insignifiants, des paroles banales. Pierre n'eût pas tant attendu, lui !...

Au souvenir, la chair de Michelle s'émeut, contre sa volonté. Une rancune lui vient à l'égard de ce Laurent si long à agir, si lent à se déclarer. Pourquoi, au lieu d'apporter l'oubli tant désiré, au lieu de déclencher un sentiment neuf qui balaierait tout le passé, pourquoi s'applique-t-il ainsi, par ses hésitations et sa réserve, à faire renaître des souvenirs aujourd'hui pénibles, à imposer une comparaison qui n'est pas à son avantage ?

Un instant, Michelle se demande : « Est-ce que je lui serais indifférente ? Est-ce qu'il ne verrait en moi qu'une petite fille amusante, avec qui l'on ne songe à rien d'autre qu'à causer ? » Aussitôt, elle repousse cette pensée qui la blesse. Non, quand même !...

Mais alors ? Ce fameux lutteur serait-il un grand timide avec les femmes ? Pourtant, Fernand lui a parlé de Laurent comme d'un coureur, d'un homme à bonnes fortunes... Cela ne correspond guère à la conduite de ce monsieur ce soir !

Michelle ne sait que penser. Une contrariété grandissante lui agace les nerfs. Elle aurait envie de gifler — histoire de le réveiller un peu — ce grand type qui la couve des yeux en lui débitant des niaiseries.

Le voilà qui demande, indiquant les boucles savantes de certaines femmes, dans la salle :

— Vous n'enviez pas ces chevelures magnifiques, ces coiffures élaborées ?

Michelle secoue la tête.

— Non.

C'est peut-être un peu faux en ce moment... Peut-

être, si elle avait plus de féminité, plus de séduction, Laurent se comporterait-il autrement ? Elle ajoute, sans bien savoir ce qui la porte à le faire :

— Vous savez, il n'y a pas si longtemps encore, j'avais les cheveux très longs.

— Ah oui ? Quand les avez-vous coupés ?

— Il y a trois mois.

Laurent regarde sa compagne comme s'il cherchait à l'imaginer, coiffée autrement. Puis, comme s'il lui communiquait le résultat de cet examen, il lui dit :

— Vous n'êtes pas jolie, Michelle. Non. Pas du tout !

Michelle pense : « L'imbécile ! Pourquoi me le dire ? »

Cependant, il ajoute :

— Mais vous êtes mieux que ça ! Infiniment mieux que ça...

A présent il lui parle des femmes très belles qu'il a pu désirer, mais n'a jamais véritablement aimées. Par contre, d'une autre qui — précise-t-il — n'était plus jeune et n'était pas jolie, il dit :

— Pourtant, j'ai adoré Raymonde...

Il s'arrête, semble un peu embarrassé d'avoir laissé échapper le prénom, esquisse de la main un geste d'impuissance, puis enchaîne :

— Enfin... je l'ai aimée, cette femme, comme jamais peut-être je n'en avais aimé une autre, jusque-là.

« Tiens, tiens ! songe Michelle. S'il est aussi tiède avec moi, c'est peut-être à cause d'une flamme mal éteinte pour cette autre ? »

Elle demande :

— Qu'est-ce qui vous séduisait chez Raymonde...

A son tour, elle s'arrête et parodie, moqueuse, le geste embarrassé qu'André a eu l'instant d'avant, puis achève :

— Enfin... chez cette femme... qu'est-ce qui vous attirait ?

— Son esprit. Raymonde a infiniment d'esprit.

Il a, cette fois, prononcé délibérément le prénom. Il continue :

— C'est la femme la plus intelligente que j'aie ren-

contrée... avant de vous connaître.

— Ah ? vous me trouvez si intelligente que ça ?

— Terriblement intelligente, petite fille !

« Le voilà encore qui me traite de petite fille ! » pense Michelle, agacée. Elle dit :

— Tentez-vous de me faire croire que ce n'est que l'intelligence qui vous attire chez une femme ?

— Non. Je suis comme un autre : la beauté m'attire. Mais l'intelligence me retient. Une belle fille me trouble, m'emballe. Ainsi, cette Gisèle Derome qui était au vernissage...

« Bon ! celle-là à présent ! se dit Michelle. Il pense donc à toutes les femmes sauf à moi ? »

Elle lance :

— Oui, parlons-en ! Vous n'aviez d'yeux que pour elle !

— C'est avec vous que je me suis tenu et que j'ai causé...

— Parce qu'elle n'a pas voulu s'occuper de vous !

— C'est avec vous que je suis parti. C'est avec vous que je suis ici...

— Je parie que si Gisèle Derome vous appelait près d'elle, vous me plaqueriez aussitôt pour courir vers cette beauté !

— C'est faux ! Je ne tiens pas à la revoir. Elle n'existe pas pour moi...

Michelle éclate de rire au nez d'André.

— Allez donc ! Vous êtes comme tous les hommes !

Il se défend avec une vigueur inutile, jure que la femme la plus belle, si elle est dépourvue d'intelligence, ne tarde pas à l'ennuyer cruellement.

— Et moi ? demande Michelle, je ne vous ennue pas trop ?

— Vous ? Je vous adore !

— Des mots ! des mots !

— Qui expriment ce que je ressens...

— De la littérature, à présent !

— Michelle, vous êtes odieuse !

— Comment pourriez-vous m'adorer comme vous le

prétendez, puisque vous me trouvez odieuse ?... Et, avec ça, pas jolie du tout...

— Mais je vous ai dit que je vous trouvais mieux que jolie... Et puis, en disant que vous n'étiez pas jolie du tout, j'ai affreusement exagéré ! Depuis tout à l'heure que je vous regarde, je vous avouerai que je commence à vous trouver assez jolie... très jolie, même !

Michelle rit. « Eh bien, il y vient, il y vient ! » Elle lance, ironique :

— Ce doit être mon âme que vous voyez à présent sous mes traits, à me scruter comme vous le faites depuis des heures !

André ne rit pas. Il fixe sur sa compagne un regard grave où il cherche, visiblement, à mettre tout ce qu'il peut de conviction, de séduction. Un moment, il demeure silencieux. Puis, d'une voix étouffée, comme si ces mots lui coûtaient un effort très grand, il murmure :

— Michelle... je vous aime. Je t'aime !

Elle feint l'étonnement.

— Que dites-vous là !

— Michelle, je t'aime.

André n'a pas mal dit ça, cette fois. Il respire un peu plus à l'aise, à présent, semble détendu.

Michelle laisse fuser un petit rire.

— Vous vous moquez de moi ? demande-t-elle.

Dans le regard qu'elle pose sur Laurent, elle mêle à doses égales l'ironie et l'émotion.

André proteste.

— Chérie, je n'ai pas envie de plaisanter, je vous jure ! Je vous aime. Je t'aime.

Le regard en dessous, Michelle étudie André. Il paraît sincère. Il doit l'être...

« Il m'aime ! » Michelle savoure un léger triomphe. Elle reprend, moqueuse encore, mais d'un ton qui pourra donner à penser à André qu'elle commence peut-être à se laisser persuader par les protestations d'amour qu'il multiplie à présent :

— Comment voulez-vous que je vous croie ? Comment pourriez-vous m'aimer ? Vous ne me connaissez pas du tout...

— Il n'est pas nécessaire de connaître longtemps une femme comme vous pour subir son charme, pour...

— Mais je ne suis pas jolie du tout. Vous me l'avez dit avec une franchise dont je vous sais gré...

— Michelle ! Vous savez bien que je n'en pensais rien ! D'ailleurs, qu'importe que vous soyez ou non jolie... Tu me plais !

— Je n'aime pas ce mot. Il fait vulgaire !

— Tu me plais infiniment...

— C'est mieux. L'adverbe est noble, il...

— Michelle, je vous en prie !

Il la regarde avec de grands yeux tristes, suppliants.

« Ça ne lui va pas du tout, les airs de chien battu, » pense Michelle. Elle veut le fouetter, le secouer.

— Mais, quand bien même ce serait vrai, que vous m'aimez... je ne vous aime pas, moi. Je ne puis vous aimer, comme ça...

La tactique réussit. André retrouve un regard assuré pour la défier, un ton catégorique pour lui dire :

— Si je vous déplaisais, Michelle, vous ne seriez pas avec moi en ce moment, depuis déjà plus de six heures.

— Evidemment, il y a ça !

Michelle a un petit rire en disant ces mots.

André semble prendre confiance en lui-même. Il déclare, une note d'enthousiasme dans la voix :

— Non, Michelle, je ne vous déplais pas, je le sens, j'en suis sûr ! Et je saurai bien me faire aimer de vous.

— Ça, je ne puis vous empêcher d'essayer...

— Je ne vous demanderai pas de partager mon sentiment tout de suite, comme ça... C'est à moi de savoir vous l'inspirer, ce sentiment... A moi de me faire aimer de vous. Et je saurai bien !

— Vous en semblez tellement certain... Je n'ose rien dire !

Tous deux se regardent. Puis, en même temps, ils rient.

— Michelle, vous êtes chanceuse que cette table nous sépare, sans quoi je vous serrerais dans mes bras, je vous couvrirais de baisers...

« Le voilà reparti, se dit Michelle. Des mots, encore des mots... Il ne sait donc pas agir, cet homme ? »

— Michelle, je vais vous poser une question très indiscreète...

— Ah... ?

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans... Ou plutôt vingt-trois. J'aurai vingt-trois ans à la fin du mois.

— Un âge merveilleux ! Mais... vous devez me trouver bien vieux pour vous ?

— Oh ! vous savez, passé vingt et un ans, les différences d'âge ne comptent plus... Pour moi, de vingt et un ans à soixante ans, c'est la même chose !

André sourit.

— Il y a quand même des nuances !

— Oh ! si peu...

— Ainsi, moi, je ne puis vous aimer comme j'aimerais une femme de mon âge. Nous avons presque quinze ans de différence...

— Vous allez me dire que vous vous sentez paternel à mon égard ? Attention, c'est un dangereux complexe !

— Mais non, je ne me sens pas paternel ! Cependant, vous êtes si jeune auprès de moi...

— Voilà, vous recommencez !

— Bon Dieu ! Est-ce que je sais, moi ? Vos histoires de complexes, je m'en fous ! Tout ce que je sais, c'est que je vous aime, que vous me plaisez infiniment, que je désirerais que vous partagiez ma vie...

— Vous le désirez... paternellement ?

— Puisque je vous dis que je ne suis pas paternel !

— Vous avez des enfants ?

— Une fille de dix ans...

La figure d'André s'assombrit un peu. Il ajoute :

— Et je puis vous dire que mon sentiment paternel et son sentiment filial ne nous étouffent ni l'un, ni l'autre...

— Justement, vous voudriez peut-être vous reprendre avec moi...

— Michelle, je te voudrais pour ma compagne, pour...

Michelle regarde André, attend la suite. Elle est déçue lorsqu'il reprend sur un ton humble, qui cherche à se faire insinuant :

— Michelle, je veux être tel que vous me désirez. Si vous me voulez ardent et passionné, il me sera facile de l'être. Mais si vous me préférez soumis, respectueux...

Il continue dans cette veine.

Michelle se tait. Elle est écœurée de cette explosion sentimentale. André lui avait plu par la force qu'il manifestait, par la brutalité qu'on devinait en lui, par cette faculté de reléguer loin de lui tous les autres êtres sans se trouver amoindri, sans en souffrir. Et voici qu'il se comporte comme un collégien amoureux. Comme tant des jeunes gens qui gravitent autour d'elle... « Comme Fernand, » pense-t-elle, sans indulgence pour aucun des deux hommes qu'elle compare l'un à l'autre. Dire qu'un moment ce triste André a pu lui rappeler Pierre !...

— Qu'avez-vous, Michelle ? demande André, de l'inquiétude dans la voix.

Michelle rit. Il est presque attendrissant, cet André Laurent qui l'avait attirée par sa force, par sa brutalité.

— J'ai faim, dit-elle.

André soupire, soulagé.

— Et je croyais vous avoir froissée, vous avoir déplu... J'ai faim, moi aussi. Je l'oubliais, à vous regarder, comme ça... Mais à présent que vous m'y faites penser, je constate que je meurs de faim !

Il ne mentait pas, comme Michelle put le constater. Elle n'avait commandé que du poisson, dont elle eut bientôt terminé, alors que lui dévorait un énorme bifteck, véritable pavé de viande rouge et saignante qu'il n'achevait plus de manger.

Il y avait quelque chose d'animal au spectacle de cet homme se repaissant de viande. Mais ce spectacle ne répugnait pas à Michelle. Dans les solides mouvements des mâchoires, dans cet appétit lent à se satisfaire, elle voyait une manifestation de cette bestialité qui, elle en était sûre, sommeillait sous le raffinement acquis d'André. Il est vrai qu'il mangeait de façon impeccable, ma-

niant couteau et fourchette selon toutes les règles de l'étiquette. Mais quelque chose, dans le plaisir évident avec lequel il broyait la viande saignante, trahissait le carnassier. A ce moment-là, Michelle trouva la belle brute qu'elle cherchait en lui.

Quand il eut fini de manger, il lui restait quelque chose de cela. Une digestion heureuse lui animait le teint, le remplissait de la joie de vivre. Il ne retomba pas dans le sentimentalisme détestable de tout à l'heure. Un appétit satisfait, un autre appétit semblait s'être éveillé en lui, impérieux.

— Ma petite Michelle, je vous posséderai tout entière. De la tête aux pieds, je parcourrai votre corps de caresses et de baisers. Je vous posséderai avec douceur et je vous posséderai avec violence. Je vous révélerai des sensations inédites...

Dans le regard et la bouche d'André, il y a une sensualité si manifeste, si communicative, que Michelle en est troublée. Elle imagine les caresses, les baisers qu'il évoque, et sa chair en éprouve un frisson.

Tant pour se secouer elle-même que pour le défier, elle lance :

— Mon corps, vous ne le connaissez pas !

Il la regarde avec une assurance tranquille.

— C'est vrai. Je ne vous ai pas du tout détaillée. J'ignore absolument comment vous êtes faite. Mais à présent que je vous aime, je ne puis que vous trouver très belle..

— Evidemment !

Michelle a un rire un peu nerveux. André a une façon à lui de tout dire et de tout arranger.

Il prend entre les siennes les mains de Michelle, contemple les doigts fins, les ongles courts, sans vernis.

— J'adore chez vous votre absence de coquetterie. Vos petites mains si naturelles. Vos cheveux ainsi taillés. Et surtout votre franchise, votre... oui, votre simplicité...

Michelle pense : « L'imbécile, l'imbécile ! Ma simplicité ! L'aveugle imbécile ! »

Elle se tait, sourit d'un sourire dont l'homme ne pourra deviner le sens.

André se met à présent à l'interroger sur sa vie, ses occupations.

Michelle apprend à son compagnon qu'elle est étudiante à McGill. Puis elle lui confie qu'elle espère obtenir une bourse qui lui permettrait, à l'automne, d'aller poursuivre ses études en France.

Voilà André plongé en plein rêve, qu'il communique à Michelle :

— Epatant ! Nous partirons ensemble, ou j'irai vous rejoindre à Paris. Vous verrez comme la vie là-bas peut être douce et agréable. Et pas besoin d'être millionnaire pour en jouir. Les théâtres, les concerts ne sont pas ruineux. Et si l'on n'a pas les moyens d'y aller, il reste encore la terrasse des cafés ou, s'il fait trop froid, les bistros, où l'on a pour le prix d'une consommation, en plus du rafraîchissement, le spectacle d'une vie colorée, fascinante, telle qu'on ne la connaît pas ici.

Il s'arrête pour vider son verre, puis reprend, lancé :

— Mais il faudra, de temps en temps, aller en Hollande. Un pays exquis. J'y ai passé quelques semaines le printemps dernier et j'ai été absolument séduit. Comme j'aimerais occuper avec vous une chambre avec balcon sur le Heerengracht, le grand canal d'Amsterdam ! Le point de vue est merveilleux. Mais il y a aussi la Suisse. Et...

Toute l'Europe y passe. Michelle se laisse emporter dans ce rêve, se prêtant presque à ces projets qu'André formule au futur, comme s'il avait l'absolue certitude qu'ils vont se réaliser.

Un instant, Michelle a été prise au jeu. A présent, elle se ressaisit. Cet André est un dangereux rêveur. Dangereux à cause de ce don qu'il a de vous entraîner dans son rêve, de presque vous y faire croire avec lui. Jamais lui et elle ne seront à Paris ensemble, ne voyageront ensemble en Europe. Jamais, d'ailleurs, elle et lui ne vivront ensemble, nulle part.

Profitant de ce qu'André interrompt un instant son

voyage sentimental pour remplir leurs verres, Michelle dit :

— Pour le moment, il va falloir que je songe à rentrer chez moi, avant de me diriger vers ces lointains pays dont vous parlez.

André regarde l'horloge contre le mur.

— Presque quatre heures ! Nous vidons nos verres et nous partons.

Il ne reprend pas le voyage interrompu, mais interroge la jeune fille sur ses goûts, ses projets d'avenir.

Michelle esquisse le geste d'écrire.

André dit en riant :

— Voilà un sujet de discorde entre nous ! Nous allons être des rivaux... Mais je vous aime tant que je suis prêt à oublier cette rivalité et à vous aider, à vous conseiller si vous le voulez bien.

La réponse de Michelle est réticente. Ce qu'elle aurait envie de lui crier, c'est :

« Vaniteux petit crétin, va ! M'aider, me conseiller, moi ! Quand je pourrais t'en remontrer sur n'importe quel sujet ! »

Elle se contente de dire :

— Vous pourrez revoir mes textes pour y corriger les fautes d'orthographe.

André sourit.

— Ce n'est pas mon fort, l'orthographe ! Je suis plus calé en grammaire.

— J'ai ma propre grammaire !

André ouvre les bras, feignant l'accablement.

— Je dois donc renoncer à vous être de quelque utilité que ce soit.

Puis, changeant de ton, il ajoute :

— Mais je n'en désire pas moins vous revoir...

— Ah oui ? Vous désirez me revoir ?

— Michelle, quand vous reverrai-je ?

— Je ne sais pas, moi...

— Il faut que ce soit avant mercredi. Mercredi, je dois être à Québec pour l'ouverture de la session.

— Ah oui, monsieur est député...

— Si peu ! Je n'ai pas encore siégé. Alors, vous comprenez, le 15... C'est un devoir d'état !

— Alors, je vous reverrai mardi.

— Pas avant ?

— Ce serait difficile, avec mes études, et certains engagements que j'ai déjà pris...

André soupire.

— Cela fera six jours entiers sans vous voir... Enfin, va pour mardi. Seriez-vous libre dans l'après-midi ? Le soir, je désire avancer mon journal avant mon départ. Mes collaborateurs termineront la mise en page sans moi, mercredi prochain, mais j'aimerais voir personnellement à certains détails...

— Ça tombe bien : je n'ai pas de cours le mardi après midi. Je vous verrai donc. A deux heures, ça vous convient ?

— Parfaitement. Où nous rencontrerons-nous ?

— Où vous voudrez.

— Dans le hall de l'hôtel Mont-Royal ?

— Ça va.

Ils ont terminé leur consommation. Ils se lèvent. André, aidant Michelle à passer son manteau, en profite pour lui caresser la nuque.

— Que j'ai envie d'y mettre un baiser, sur cette nuque !

Puis il remarque, comme s'il ne s'en était pas encore aperçu :

— Ce que vous êtes petite !

Il la dépasse de presque la tête et, ayant endossé son lourd pardessus fourré, il paraît immense à côté d'elle.

« Si seulement il savait se servir de cette masse de muscles ! » pense Michelle. Au lieu de cela, il cherche à briller par sa pauvre petite intelligence...

Dehors, André hèle un taxi.

— Je vous reconduis chez vous. Où habitez-vous ?

Michelle donne son adresse.

— Mais c'est tout près de chez moi ! s'exclame André. Comment se fait-il que jamais je ne vous aie vue jusqu'ici ?

— Bah ! vous m'avez peut-être vue cent fois sans me

remarquer. Une petite fille pas jolie du tout, ça ne se remarque guère...

— Méchante !

Dans la voiture, Michelle s'est enfermée en un silence hostile, se refusant à répondre aux phrases tendres, pressantes de son compagnon. N'y a-t-il pas mieux à faire que de parler, dans l'obscurité complice, derrière le dos anonyme d'un chauffeur qui n'est qu'une pièce de sa mécanique ?

André s'est tu. Michelle éprouve un tressaillement d'impatience. Le nigaud se décidera-t-il avant que le taxi n'arrive à destination ? Ou bien sa présence ne servira-t-elle qu'à faire plus cruellement sentir l'absence de l'autre — de Pierre, dont le souvenir s'impose avec de plus en plus de force à Michelle ?

Soudain, c'est l'instant attendu. André étreint Michelle et rapproche du sien son visage. Ses lèvres à lui cherchent sa bouche à elle. Un peu par rancune, un peu par jeu, la jeune fille détourne la figure. La bouche d'André va mordre la nuque frêle et dénudée.

« Enfin ! » Le mot chante dans la tête de Michelle. C'est comme une brûlure, intolérable et exquise à la fois, que met cette bouche contre la peau nue.

Puis la bouche, à petits baisers, chemine vers l'oreille, descend le long de la joue, gagne les lèvres.

« Enfin ! Enfin !!! »

La bouche d'André se plaque, avec violence, contre la bouche de Michelle. La langue de l'homme s'insinue entre les lèvres entr'ouvertes de la jeune fille, va trouver sa langue à elle. Un temps interminable et atrocement court à la fois, le baiser dure. André serre Michelle contre lui, à la broyer. Puis, en même temps, il relâche son étreinte et libère la bouche meurtrie de la jeune fille.

André prend alors entre ses mains, avec une délicatesse extrême, la figure de Michelle et, doucement, doucement, dépose de légers baisers sur son front, sur ses paupières, sur ses tempes. Les lèvres de l'homme revien-

nent vers sa bouche, à elle, mais l'effleurent à peine, doucement, légèrement.

Puis les mains de l'homme, doucement, légèrement, caressent la mince figure, frôlent les cheveux ras.

André avait un gant. Il l'arrache.

— Je privais ma main gauche de son plaisir !

Avec une espèce de frénésie, maintenant, il embroussaille la courte chevelure, y pose mille baisers fous.

Puis, de nouveau, il étreint Michelle, dont le corps se laisse aller contre lui, souple entre les bras enveloppants.

De nouveau, la bouche d'André cueille celle de la jeune fille en un autre baiser violent et profond, exquisement long et douloureusement bref en même temps.

Ce baiser, que Michelle voudrait interminable, prend fin comme l'automobile vient s'arrêter devant la demeure dont elle a donné l'adresse.

— Descendez-vous ? demande Michelle.

A cette heure, ses parents dorment profondément. Dans le petit boudoir, ils seraient si bien, elle et André, sur le divan bas, à la douce lumière de l'unique lampe...

Mais, André aveugle, André imbécile, qui ne comprend rien, ne devine rien. Il répond :

— Non, chérie. Il est vraiment trop tard...

Trop tard ! Comme s'il y avait une heure qui pût ne pas être celle de l'amour !

— A mardi ! murmure ardemment André, comme Michelle descend de voiture.

Du bout des lèvres, la jeune fille répond :

— A mardi.

Mais combien elle aurait envie de lui crier :

« Imbécile ! Aveugle imbécile ! »

III

Le jeudi, lendemain du jour où elle avait rencontré André Laurent, Michelle se sentit lasse, nerveuse, mécontente.

Elle avait peu et mal dormi, ne succombant qu'au matin à un sommeil dont elle avait dû trop tôt se tirer pour se rendre à l'université.

Aux cours, elle fut distraite, sa pensée la ramenant sans cesse à la soirée et à la nuit précédentes.

Elle était mécontente de Fernand, d'André, d'elle-même. Elle regrettait d'avoir consenti à revoir André. Elle se reprochait d'avoir, la veille, accepté de l'accompagner au journal. Elle s'en voulait d'avoir ensuite passé une partie de la nuit à boire et à causer avec lui. Comme si la conversation d'un homme tel qu'André pouvait lui apporter quelque chose, à elle ! André était encore plus vide que Fernand, moins cultivé que ce garçon dont il était l'aîné de quinze ans, et probablement moins intelligent, aussi. Et où était-elle, cette force qu'elle avait cru un instant deviner chez André et qui l'avait attirée vers lui ? Seul avec elle, il n'avait pas agi autrement que Fernand l'eût fait, ou n'importe quel des étudiants qui tournaient autour d'elle. Et, encore, aucun de ceux-ci ne se fût dérobé à l'invitation d'entrer chez elle, peu importe à quelle heure l'invitation était faite ! Elle en voulait surtout à André de lui avoir rappelé Pierre et de s'être ensuite montré tellement inférieur au souvenir qu'il avait fait surgir.

A Fernand, Michelle en voulait de son refus de les accompagner au bar, elle et André. Celui-ci s'était montré jusque-là simplement amusant et de bonne compagnie. Son jeune collaborateur présent, il eût tout probablement continué de se montrer ainsi, ne tombant pas dans le radotage sentimental auquel il s'était abandonné et qu'elle ne lui pardonnait pas.

Les heures passèrent, ennuyeuses, interminables.

En rentrant de l'université, à la fin de l'après-midi, Michelle trouva chez elle une gerbe de roses rouges avec la carte d'André, portant ces mots : « A mardi ».

La mère de Michelle, qui avait mis dans un vase les fleurs livrées l'après-midi, et avait vu la carte les accompagnant, demanda :

— Qui est cet André Laurent ?

Un peu ennuyée, Michelle répondit :

— Un journaliste que j'ai rencontré. Le patron de Fernand Richer.

— Tu dois le revoir ?

— Oui, mardi après midi. Une réception littéraire quelque part.

Madame Laporte n'insista pas. Mais Michelle en voulut à André de sa maladresse, de son manque de discrétion, bien plus qu'elle ne lui fut reconnaissante de l'envoi des fleurs.

Fernand téléphona peu après le retour de Michelle. Il s'excusait de sa brusquerie de la veille, se montrait soumis et repentant, demandait à la voir. Elle le remit au lendemain, invoquant le besoin de sommeil, ce qui n'était d'ailleurs que la vérité.

Mais, si lasse qu'elle fût, Michelle mit encore bien du temps à s'endormir, ce soir-là. Mille pensées, dont aucune ne lui était agréable, l'agitaient, écartaient d'elle le sommeil.

Le lendemain matin, au moment où elle allait partir pour l'université, le courrier lui apporta une lettre d'André. Un véritable billet doux de collégien amoureux qu'elle lut dans le tramway avec une moue de plus en plus accentuée, puis déchira et jeta dans la rue quand elle descendit.

Cet homme était vraiment impossible ! A quoi lui avait-il servi de vivre plus longtemps que Fernand et les étudiants, s'il n'avait pas acquis plus de maturité qu'eux tous ? Il devait pourtant posséder quelque expérience de l'amour... Et cependant il se comportait en adolescent épris pour la première fois. Croyait-il ainsi la toucher ? L'imbécile !

Cette journée du vendredi s'écoula comme celle de la veille. Michelle fut aussi distraite aux cours. Elle se sentit aussi mécontente, aussi nerveuse, et à peine moins lasse.

En quittant McGill, elle alla rencontrer Fernand, à qui elle avait donné rendez-vous dans un petit restaurant où ils allaient souvent ensemble, près de l'université.

Le jeune homme était redevenu l'ami docile et atten-

tif qu'il s'était toujours montré avant ce mercredi soir, au journal. Il semblait un peu plus triste que de coutume, peut-être, mais se montra heureux de la revoir.

Moins par curiosité véritable que pour tourmenter un peu Fernand, dont elle croyait deviner assez bien les sentiments, Michelle demanda :

— Comment va monsieur Laurent ?

Son ami prit une mine sombre.

— Il semble avoir perdu la tête. Il est distrait, étourdi...

Et Fernand rapporta divers faits survenus au bureau, à l'appui de ce qu'il venait de dire. Il conclut, rageur :

— Et tout ça quand ça va si mal à l'*Epoque*, quand il aurait tellement besoin d'accomplir un effort sans précédent, s'il veut sauver son journal de la faillite ou, ce qui est pire encore, de cette mainmise qui s'accomplit actuellement...

Ecoutant Fernand lui raconter les distractions de Laurent, ses bévues, Michelle ne put s'empêcher de sourire. A force d'être bête, André finissait par lui redevenir un peu sympathique. Cet emballement participait en quelque sorte de sa nature de bonne brute. L'air innocent, Michelle demanda à Fernand :

— L'as-tu déjà vu dans cet état, depuis que tu travailles avec lui ?

— Jamais. Même dans le plus fort de sa flamme pour Raymonde Léry. Après ça, je l'ai vu assez agité quand il amenait une belle fille au journal. Il tournait autour, faisait le beau, cherchait à se donner de l'importance. Mais, aussitôt la fille partie, ou le lendemain s'il s'en allait avec elle, il était redevenu lui-même, l'esprit clair, le geste posé, tout à son affaire. Il y a bien une petite qu'il a vue plus souvent... Mais, même ça, c'était différent... C'est la première fois que je le vois aussi idiot !

— D'après toi, qu'est-ce qui le rend tel... ?

Fernand se fâcha presque.

— Ne joue pas à l'ignorante ! Tu sais bien que c'est toi... Tu l'as complètement affolé. Il est toujours rendu dans mon bureau pour me parler de toi, me dire com-

bien il te trouve intelligente, et spirituelle, et charmante, et... simple ! Oui, imagine-toi qu'il te trouve simple, dépourvue de toute coquetterie ! Il dit que ça le repose de toutes les complications des autres femmes. Comme tu vois, c'est un maître psychologue !

Et le jeune homme eut un petit rire qui ne sonnait pas très gai.

Michelle ne répondit pas. Elle ne savait pas quel but Fernand avait visé, exactement, en lui parlant d'André comme il l'avait fait. Mais ce dont elle était certaine, c'est qu'elle allait donner à André matière à reviser ses conceptions de la simplicité et de la coquetterie !

Puis Michelle demanda à son compagnon :

— Connais-tu madame Laurent ?

— Je l'ai vue une seule fois, un soir que Laurent m'avait invité à un party qu'il donnait chez lui. Elle ne vient jamais au journal.

— Comment est-elle ?

— C'est une femme magnifique. Toute jeune encore, et très belle, d'une beauté fine, racée. Une immense chevelure blonde qui doit lui faire un manteau d'or quand elle la dénoue... Et des manières exquises... Une véritable aristocrate !

— Oh la ! la ! Quel enthousiasme ! Tu serais amoureux de la femme de ton patron que tu ne parlerais pas d'elle autrement !

Fernand rougit.

— Je ne suis pas amoureux... Mais ça prend un sa-laud comme Laurent pour négliger une femme pareille !

— Tu la trouves mieux que moi ?

— Ce n'est pas la même chose...

Ce que ressentait Michelle en ce moment était complexe. Elle eût difficilement pu se l'expliquer à elle-même. Il y avait une pointe d'orgueil du fait qu'André semblait la préférer à cette femme si belle qui était son épouse. Elle se sentait par ailleurs piquée au jeu, à présent, désireuse d'établir sa supériorité sur celle dont Fernand lui parlait comme d'une « véritable aristocrate » et qui, déjà, lui déplaisait sans qu'elle la connût autrement.

Elle posa une nouvelle question à Fernand :

— André Laurent n'a qu'une petite fille ?

— Oui. Elle a déjà dix ans. Pierre Martin prétend que, depuis la naissance de cette petite, Laurent et sa femme sont des étrangers l'un pour l'autre et qu'ils ne continuent d'habiter ensemble que pour respecter les convenances, en bons bourgeois qu'ils sont...

Michelle demeura silencieuse. Bientôt, elle quittait Fernand, désolé d'une séparation aussi hâtive. Elle rentra chez elle et se plongea dans un ouvrage de Freud auquel elle revenait sans cesse.

Un de ces jours, il faudrait psychanalyser un peu André Laurent. Cela permettrait de lui dire ensuite un certain nombre de choses qui troubleraient sa belle quiétude, ébranleraient sa grosse confiance en lui-même...

Le lendemain, Michelle recevait une minuscule boîte de bonbons hollandais, avec ce mot d'André : « Evoxation d'un pays où il faudra aller ensemble ».

La jeune fille ne sut si elle devait rire ou s'impatienter. Puis elle prit le parti de croquer les bonbons. Ils étaient délicieux, d'une saveur toute particulière, et, tout en les mangeant, Michelle se prit à rêver de ce séjour en Hollande dont André lui avait parlé, de cette chambre dont le balcon donnerait sur ce grand canal, le... Au fait, comment André l'avait-il appelé ?

Elle fut tirée de son rêve par un coup de téléphone de Fernand. Le jeune homme avait des billets pour le ballet, ce soir-là, au His Majesty's, et la priait de l'accompagner. Après une brève hésitation, elle consentit. Elle continuait d'en vouloir un peu à Fernand. Mais, après tout, elle adorait le ballet, et une distraction de cet ordre serait la bienvenue.

Le soir, Fernand venait la prendre chez elle pour l'amener au théâtre.

Fernand avait d'excellents billets, qu'il avait reçus à titre de critique, ainsi qu'il l'expliqua à sa compagne. Les jeunes gens se trouvèrent placés dans l'orchestre, aux premières rangées.

En attendant que le spectacle commençât, Michelle faisait des yeux le tour de la salle, cherchant des figures connues. C'est ainsi qu'elle vit un couple qui s'installait dans une avant-scène. La femme était en robe du soir, avec une courte cape de fourrure jetée négligemment sur ses épaules ; des bijoux, qui semblaient fort beaux, brillaient à sa gorge, à ses bras et dans les tresses de la longue chevelure blonde, coiffée en couronne. L'homme était en habit, le plastron mettant dans l'ensemble une note de blancheur éclatante.

Soudain, Michelle reconnut cet homme, dont la tenue avait un moment dérouté son regard et sa mémoire.

— Mais... c'est André Laurent ! s'écria-t-elle en touchant le bras de Fernand.

Le jeune homme jeta un coup d'œil vers la loge qu'elle lui désignait d'un mouvement de la tête.

— Oui. Et il est avec sa femme.

Michelle l'avait déjà deviné. Avec une admiration à laquelle se mêlait un sentiment indéfinissable, elle murmura :

— Qu'elle est belle !

— N'est-ce pas ? répondit Fernand, une nuance d'extase dans la voix.

Les lumières s'éteignaient dans la salle. Les musiciens préludaient. Le rideau, bientôt, se leva.

Mais Michelle eut peine à suivre le spectacle : plus que vers la scène, son attention était attirée vers cette loge où André se trouvait, en compagnie de cette femme si belle, de cette femme que la jeune fille — en s'en étonnant elle-même — commençait de considérer comme une rivale...

A l'entracte, Fernand proposa d'aller saluer les Laurent. Michelle s'y refusa.

Elle quitta le théâtre avec son compagnon, aussitôt le spectacle terminé, sans qu'André eût semblé l'apercevoir.

Le dimanche soir, André Laurent téléphonait à Mi-

chelle pour lui demander si elle était occupée ce soir-là. Quand elle eut répondu affirmativement, il dit :

— J'aurais souhaité vous voir, mais je me doutais bien que ce serait impossible. Ce que je voulais, surtout, c'était entendre votre voix. C'est fait. Bonsoir !

Le lundi matin, le facteur apportait ce mot d'André :

« Jamais je n'aurais cru qu'il s'écoulait une telle éternité, du mercredi au mardi ! Enfin, il approche, ce jour bienheureux où je vous reverrai... Je ne vis plus. Je n'ai plus ma tête... Je n'ai surtout plus mon cœur. Michelle, je t'aime ! »

Le mardi — on était au 14 février — c'était un énorme valentin, un cœur entouré de dentelle, d'un rococo accompli, que Michelle recevait d'André.

A deux heures ce jour-là, Michelle était près de l'hôtel Mont-Royal, où elle avait rendez-vous avec André. Mais elle ne se décida pas à entrer tout de suite.

La journée était belle, bien qu'assez froide. Michelle s'attarda un moment à regarder les étalages des élégants petits magasins situés en face du Mont-Royal.

Puis, comme elle venait pour traverser la rue afin d'aller retrouver André, qui devait l'attendre, un taxi s'arrêta tout près d'elle. Un homme en jaillit et traversa la chaussée en toute hâte pour gagner l'hôtel.

C'était André.

Michelle consulta une horloge dans l'un des magasins. Il était deux heures et cinq. André était en retard. Elle allait le faire attendre !

Elle s'en alla au petit restaurant, près de l'université McGill, où elle avait rencontré Fernand le vendredi précédent, et, là, tua le temps en fumant cigarette sur cigarette devant une tasse de café qu'elle ne but pas.

IV

Quand Michelle entra au Mont-Royal, il était trois heures moins quart. Tout de suite en franchissant la porte, elle aperçut André qui faisait nerveusement les cent pas. Elle s'amusa à le regarder avant qu'il ne l'aperçût à son tour. Il avait un air tendu, une mine inquiète. Elle se réjouit de l'avoir laissé attendre.

André l'avait vue enfin. Il se précipita vers elle en se découvrant. Elle lui dit, en tendant la main :

— Je m'excuse de mon retard. Mille choses imprévues...

Il l'interrompit, serrant cette main qu'elle lui présentait :

— Maintenant que vous êtes là, rien ne compte plus. Je suis heureux, complètement. Mais vous ne pouvez savoir quelles inquiétudes m'ont torturé, à la pensée que vous pourriez ne pas venir !

Ils sortirent immédiatement de l'hôtel. Avec un geste de la tête vers le magasin de la Commission des Liqueurs, de l'autre côté de la rue, André dit :

— J'étais à la veille de traverser là. Je me demandais, au moment où vous êtes entrée, à quoi j'allais me saouler, si vous ne veniez pas.

Michelle lui reprocha une telle faiblesse, une telle lâcheté. André lui répondit, en riant :

— En principe, je suis entièrement d'accord avec vous. Mais, c'est égal, il m'aurait fallu ça pour échapper à mon chagrin, sortir un peu d'un moi devenu trop douloureux...

Puis, changeant de ton :

— Où voulez-vous aller ?

— Où cela vous plaira de m'emmener.

— Allons à la Tour Eiffel, en ce cas...

Pendant qu'ils se dirigeaient vers le bar, André dit à Michelle :

— C'est à vos cheveux que je vous ai reconnue, tout à l'heure. J'avais une peur folle que vous ne portiez un turban ou quelque autre coiffure les cachant entière-

ment, ces cheveux. Je me demande si, alors, je vous aurais reconnue !

Cela fit sourire Michelle.

— Ce serait un peu fort, passer sans la reconnaître à côté de la femme que vous prétendez aimer !

Elle ajouta :

— Et pourtant, ça peut arriver comme ça, parfois...

André lui dit :

— Depuis trois quarts d'heure, je scrutais avec une insistance qui m'a valu bien des regards furieux toutes les jeunes filles ayant à peu près votre taille. Je me demandais, devant chacune, si ce n'était vous, que je n'aurais pas reconnue !

— Comment ferez-vous pour me reconnaître, si je laisse allonger mes cheveux ?

— Je vais me graver vos traits dans la mémoire. Et votre démarche, et vos attitudes, et tout ce qui vous fait telle que vous êtes...

Michelle et André sont à présent installés au bar.

André semble au mieux avec le barman, dont la figure s'épanouit quand le journaliste fait l'éloge de ses cocktails.

André a conduit Michelle vers une table à l'écart, dans un coin discret. Le garçon s'étant retiré, les consommations servies, André parle tout de suite de son amour, du bouleversement que cet amour apporte dans sa vie.

— Michelle, vous êtes pour moi la femme idéale, la femme complète, celle qui résume toutes les autres. Ce que j'aimais chez telle femme, ce que je préférerais chez une autre, ce qui me séduisait chez une troisième, tout cela, je le trouve réuni chez vous. Tous mes plus chers souvenirs, je les retrouve présents en vous, merveilleusement ressuscités et incarnés en une même femme. Et je sens bien, je ne sens que trop, que vous ayant enfin découverte, je ne saurais plus désormais vivre sans vous !

Michelle secoue la tête.

— Vous parlez comme un collégien emballé...

— Et après ? Je suis sincère. Je m'abandonne entièrement à mon amour. Pour la première fois, peut-être... Jusqu'ici, je conservais toujours une détestable lucidité qui paralysait mes élans. Cette fois, j'ai tout jeté par-dessus bord. Tout ce qui n'est pas mon amour pour vous...

Il avale un long trait de son cocktail. Puis, faisant avec son verre des ronds sur la table, il raconte, le regard fixé sur les cercles humides qu'il trace :

— J'étais à une table comme celle-ci, avec Raymonde. Mais à côté d'elle et non en face, comme avec vous en ce moment... Je l'aimais alors. Oui, je l'aimais, profondément, sincèrement. A un mot désagréable qu'elle venait de me dire, j'eus un geste de violence. Et Raymonde me fit observer, à ce moment-là : « Vous vous emportez, André. Mais, même en vous emportant, vous avez soin, avant de vous planter le coude sur la table, de vous assurer qu'il n'y a pas de cendre qui risquerait de tacher la manche de votre veston ! » C'était vrai. J'avais agi inconsciemment, sans doute ; mais j'avais fait comme elle disait... Et Raymonde me dit encore : « Si vous étiez vraiment amoureux, si vous m'aimiez comme on aime quand on aime, non seulement vous vous mettriez les coudes dans la cendre, mais vous vous mettriez les pieds dans les plats ! » Je me souviens de ma réponse : « Le jour où je me mettrais les pieds dans les plats, ce ne serait plus André Laurent qui agirait. » Et Raymonde de répliquer : « Un jour, vous aimerez, André. Vous aimerez comme on aime quand on aime... Et, ce jour-là, vous vous mettrez les pieds dans les plats et vous les y agiterez ! »

Michelle demande :

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

André prend un temps avant de répondre :

— Simplement pour vous dire que ce jour-là est venu...

Il lève les yeux de la table, laisse son verre et regarde Michelle, longuement, avec des yeux où elle peut lire

une profonde tendresse, une ardente supplication. Il dit, humblement :

— Michelle, je n'ai le droit de rien exiger de vous. Mais je vous serai reconnaissant, infiniment, de tout ce que vous voudrez bien m'accorder.

Michelle l'interrompt pour lui déclarer, froidement :

— Je ne pourrai jamais vous aimer comme vous le voudriez.

Il tressaille sous le coup, mais parvient à sourire et dit, s'efforçant à la gaieté :

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne me connaissez pas encore. Et, moi, j'y gagne à être connu !

Le regard qu'il pose sur elle est humide, voilé d'une douloureuse inquiétude. Ce même regard de chien battu qu'elle lui a vu la semaine précédente.

Elle a envie de le fouetter, de le fouailler. Il est vraiment trop bête, avec sa fausse humilité, sa façon de plier devant elle comme un enfant en faute. Il mérite d'être malheureux.

Il dit doucement, très bas :

— Michelle, je t'aime... Si vous vouliez essayer un peu de m'aimer...

Elle bondit.

— Mais, justement, je n'ai pas envie d'essayer ! C'est à vous de vous faire aimer. Pourquoi, moi, essayer de vous aimer ? Pourquoi essayer de vous aimer, vous, plutôt qu'un autre ? Puisque je ne vous aime pas, je ne vois vraiment...

André l'interrompt, doucement, humblement :

— Vous avez raison. Ce que j'ai dit était stupide. Ce n'est pas à vous d'essayer de m'aimer. C'est à moi de vous y contraindre.

— Je ne crois pas que vous y réussissiez. Sincèrement, je ne crois pas pouvoir vous aimer. Et cela vaut mieux pour vous, croyez-moi... Autrement, je vous aurais fait souffrir.

— Qu'est-ce que vous croyez faire en ce moment ? Me rendre fou de bonheur, peut-être ?

Il a son intolérable regard douloureux de chien battu. Il poursuit :

— J'accepterais de vous toutes les souffrances. Je sais souffrir. Tant que la souffrance est loin, je la redoute. Une fois qu'elle est là, présente, je sais l'accepter avec courage.

Elle raille :

— C'est une forme de masochisme.

André réplique, calmement :

— Non. Je ne recherche pas la douleur. Je ne m'y complais pas non plus. Je ferai tout pour l'éviter. Mais s'il devient inévitable que je souffre, je tâche de souffrir sans avoir la faiblesse ou la bassesse de me plaindre. Appelez ça du masochisme si vous voulez. Moi, je continuerai d'appeler ça du courage. Et il y a une chose qui ne m'a jamais fait défaut, quelles qu'aient été par ailleurs mes lacunes et mes insuffisances. C'est le courage. Le courage physique et le courage moral.

A ce moment, il y a dans la figure et dans la voix d'André une certaine noblesse qui touche Michelle. Elle le croit. Cet homme ne doit pas être capable d'une lâcheté. C'est opposé à sa nature. Elle retrouve en ce moment cet André Laurent qui, au vernissage, tenait tête à Pasquier et à sa meute. S'il demeurerait ainsi, peut-être pourrait-elle...

Mais le voilà qui retombe dans ses lamentations de collégien :

— Michelle, j'ai besoin de vous. Il ne faut pas me priver de votre présence, de votre affection...

Michelle se raidit. Elle lance, durement :

— Vous imaginez-vous que je verrais quelqu'un parce que ce quelqu'un a besoin de me voir ? Je vous verrais si j'avais besoin, *moi*, de *vous* voir. Je ne vous verrai certainement pas parce que, vous, vous avez besoin de moi !

Il courbe la tête sous ce nouveau coup.

— Vous avez raison encore une fois. Si vous ne m'aimez pas, je ne puis rien vous demander par égard pour moi...

Puis, une supplication dans la voix :

— Mais comment faudrait-il donc que je sois pour

que vous m'aimiez ? Dites-moi comment vous me voudriez. Je saurai l'être.

— Vous dire comment je vous voudrais ? Mais je ne vous veux ni comme ceci, ni comme cela ! Peut-être, si vous aviez su être vous-même, j'aurais pu vous aimer. Mais vous cherchez à être quelqu'un d'autre, un être sans caractère propre, qui répondrait aux désirs d'une personne étrangère à vous-même...

— Cette personne, c'est vous !

— Peu importe. Ça n'enlève rien à votre manque de personnalité.

— Mais je me méfie de moi-même. J'ai tellement peur de vous choquer par ma vulgarité, de vous blesser par ma brusquerie...

— Vous m'avez déplu autrement. L'autre soir, vous m'avez déçu quand vous êtes tombé dans le sentimentalisme le plus bête. Jusque-là, je vous croyais fort, sûr de vous. Au vernissage, vous m'aviez impressionnée, je l'avoue, par votre façon de répondre aux attaques de Pasquier, de Labry et des autres. Mais quand, seul avec moi, vous avez commencé à vous montrer sentimental, j'ai été sûre que je ne pourrais pas vous aimer...

André se frappe le front de la paume de sa main. Il rit, sans gaieté.

— Et moi qui cherchais à me faire doux, gentil, en croyant ainsi me faire mieux agréer de vous !

— Eh bien, la méthode ne vous a pas réussi.

— Michelle, donnez-moi encore une chance. A ces premières entrevues, on est rarement soi-même. Avec le désir d'impressionner favorablement, on se montre différent de ce qu'on est véritablement. Il faut un certain temps pour retrouver son naturel et se révéler sous son vrai jour. Consentez à me revoir jusqu'à ce que ce soit le véritable André Laurent que je puisse vous montrer. Alors, vous me jugerez tel que je suis réellement. Et alors — et alors seulement — vous pourrez décider en toute justice s'il vous est possible ou impossible de m'aimer.

Michelle se fait moins hostile, consent à sourire.

— Alors, c'est accordé ? demande André, de l'anxiété dans la voix.

— C'est accordé ! répond Michelle en riant.

André lui tend la main, en travers de la table.

— Vous me rendez très heureux, car maintenant vous ne pourrez faire autrement que de m'aimer...

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que vous me jugerez selon ce que je suis véritablement. Et, véritablement, je suis un type épataant, formidable.

Il rit, pour enlever à sa déclaration un peu de la vanité qu'exprimaient les paroles. Michelle rit avec lui.

Il demande :

— Je ne vous déplaît pas, physiquement ?

— Hum... non.

— C'est toujours ça ! Vous n'en aimez pas un autre ?

— Non. Je n'aime personne pour le moment. J'ai aimé un homme, assez longtemps. Puis, il y a trois mois, il... Nous nous sommes quittés.

Avec un serrement de cœur, elle se rappelle la rupture avec Pierre.

André demande :

— Il y a trois mois... C'est alors que vous avez coupé vos cheveux ?

Michelle tressaille. Comment André a-t-il deviné ? Mais non. Il a dit ça comme il eût dit autre chose. Elle répond, sèchement :

— Ça n'a rien à voir.

— Êtes-vous sûre de ne plus l'aimer, cet homme ?

— Tout à fait sûre.

Elle a répondu très vite, sans se donner le temps de peser la question en son esprit, en son cœur...

— Alors, si votre cœur est libre, je saurai bien le prendre !

— Je veux bien, moi, si vous savez...

— Chérie !

L'enthousiasme d'André touche un peu Michelle, malgré la froideur volontaire derrière laquelle elle se retranche. En ce moment, oui, elle veut bien l'aimer... s'il sait la conquérir, faire vibrer son cœur et sa chair...

s'il sait lui faire oublier l'autre... lui faire oublier Pierre...

André a commandé de nouveaux cocktails. Michelle commence à se sentir légèrement grise. Elle s'abandonne un peu, se détend.

André dit :

— Votre fête tombe d'ici la fin du mois, m'avez-vous dit ? Il faudra nous voir ce jour-là.

— Il se peut que je sois prise...

— Dans la journée ou dans la soirée, il faudra trouver un moment à m'accorder.

— On essaiera.

Michelle se sent plus gaie qu'elle ne l'a été depuis longtemps. André ne lui déplaît pas, décidément. C'est une bonne bête, André. Elle n'est pas mal en sa compagnie. Elle éprouve un peu ce sentiment de sécurité qu'elle aurait auprès d'un bon gros chien dévoué.

André lui parle à présent de la façon dont elle est faite.

— C'est peut-être stupide de vous aimer comme je vous aime, sans même savoir comment vous êtes faite. Mais je ne le sais vraiment pas. Je ne vous ai pas encore bien regardée...

— Il est temps que vous le fassiez ! Cela a son importance, vous savez, le corps de la femme qu'on aime...

André la regarde, la détaille.

— Peu de gorge, hein ?

Michelle rit, sans répondre.

André lui examine à présent les jambes, sous la table.

— Hum ! plutôt forte, la jambe, hein ! Et une cheville sans finesse...

— J'ai de grosses pattes... Il y a en moi deux femmes. De la tête à la ceinture, je suis frêle, intellectuelle. Mais tout le bas du corps est lourd, animal. J'ai de grosses jambes, de grosses cuisses, de grosses... oui, vous savez !

Elle éclate de rire.

André rit aussi.

— Michelle, ces deux femmes qui sont en vous, je suis prêt à les adorer toutes deux.

— Il faudra !... Si je viens à vous aimer...

— Vous y viendrez !

— On verra...

Puis, changeant de ton :

— Non, décidément, je ne vous aimerai pas.

— Et pourquoi, cette condamnation ?

— Si j'allais vous aimer, sans doute auriez-vous cessé de m'aimer au moment où, moi, je commencerais.

— Rien ne vous permet une supposition pareille !

— Si. Sans remonter très loin dans votre vie, prenons le cas de cette Raymonde que vous dites avoir aimée...

André l'interrompt, la figure soudain assombrie :

— Ce n'est pas la même chose. Vous ne pouvez savoir...

— Comment pourrais-je croire que vous aimeriez plus longtemps une petite fille pas du tout jolie, avec de tout petits seins et de grosses pattes, une femme dont les deux bouts se joignent mal et jurent d'être réunis ensemble ?

— Michelle !

— C'est vrai, j'oubliais... Vous aimez mon âme, vous êtes épris de mon intelligence !

— Michelle, je vous désire...

— Comme ces belles filles dont vous me parliez l'autre jour ? Mais, ça non plus, ça ne dure pas, avec vous. Vous me l'avez dit vous-même.

André hausse les épaules et boit en silence. Michelle l'interroge :

— Dites, en avez-vous désiré et possédé beaucoup, de ces belles filles, depuis... Raymonde ?

— Non. J'ai fait un brin de cour à quelques-unes, plus par habitude que pour autre chose. Mais je n'ai pas éprouvé de véritable désir avant de vous connaître.

— C'est peut-être que vous n'en avez pas rencontré, au cours de cette période, de véritablement désirables...

— Si ! Une au moins...

— Ah ! racontez !

— Une dizaine de jours avant que je vous rencontre à l'exposition Dussaut, chez Soulière, il y avait un autre vernissage, chez un autre libraire. Chez mon ami Robert

Cartier. Il y avait là une fille splendide. Vingt ans. De grands cheveux roux, de magnifiques yeux verts. Je l'ai trouvée belle, mais je ne m'en suis pas occupé plus que ça. Je croyais deviner qu'elle cherchait à m'aguicher, et ça me mettait en défense... Cartier m'a demandé de rester pour jouer aux échecs avec lui, quand les invités seraient partis. La belle rousse est demeurée, pour nous regarder jouer. Puis, quand elle nous a quittés, pour aller retrouver des gens qu'elle avait promis de rejoindre, dans une boîte de nuit, elle a semblé s'étonner de ce que je ne l'accompagnais pas. J'aimais mieux rester avec mon ami Cartier et continuer de jouer aux échecs ou causer...

— Mais pourquoi, puisque vous la trouviez si belle, ne vous êtes-vous pas empressé davantage auprès d'elle ?

— Quelque chose me déplaisait, chez cette fille. Un cabotinage insupportable. Imaginez qu'elle porte toujours à sa ceinture un petit poignard...

— Mais... je la connais ! C'est Ginette Saint-Germain !

— Ah... vous la connaissez aussi ?

— Depuis des années... Mais continuez. L'avez-vous revue, depuis ce vernissage chez Cartier ?

— Elle est venue me porter des vers, au journal.

— Est-ce qu'ils étaient bien ?

— Hum... pas trop...

— Ce qui ne vous a pas empêché de les publier !

— Ah... vous les avez lus ?

— Oui... Je parcours l'*Epoque* chaque semaine, vous savez... Mais revenons à Ginette. L'avez-vous revue, depuis que vous avez publié ses vers de mirliton ?

— Oui.

— Souvent ?

— Assez...

— N'ayez pas honte de l'avouer ! Je vous avouerai, moi, que Ginette a bien failli me faire dévier, quand j'avais dix-neuf ans !

André la regarde, amusé. Michelle poursuit :

— Elle avait entre seize et dix-sept ans, et elle était idéalement belle. J'en ai été amoureuse. Je lui deman-

dais rendez-vous sur rendez-vous. J'ai fait des folies pour elle. Toutes mes petites économies de collégienne y passaient !

Cela fait rire André. Michelle rit aussi.

— Elle était si belle !

André dit :

— Elle est toujours très belle. Dommage qu'elle ait ces dents ébréchées, juste en avant. Cela gâte son sourire...

— Vous trouvez ? Moi, je trouve, au contraire, que cela lui donne, quand elle sourit, quelque chose d'indéfinissable... quelque chose qui me trouble...

Elle ajoute, très vite :

— Vous savez, j'adore les femmes !

André rit.

— Comme cela se trouve ! Moi aussi, j'adore les femmes. Vous voyez, nous sommes faits pour nous entendre : nous avons les mêmes goûts — pour les cigarettes, pour la boisson, pour l'amour.

Il y a un silence. André le rompt le premier.

— Gine... Michelle...

— Comment alliez-vous m'appeler ?

— Ginette...

— Mais vous êtes odieux !

— Excusez-moi, Michelle. C'est que nous avons tellement parlé de Ginette...

— Oui, oui, je sais ! Et que, surtout, vous pensez tellement à elle !

— Je vous jure...

— Ne jurez pas !

Passant brusquement à un autre sujet, Michelle demande :

— Savez-vous ce qui me tenterait maintenant ?

— Non. Dites ?

— Aller au cinéma.

Elle sait qu'André doit travailler au journal ce soir pour prendre de l'avance, en prévision de son départ le lendemain matin. Il est déjà près de six heures. André se mettra-t-il en retard pour lui faire plaisir ?

Il dit, simplement :

— Parfait, rien de plus facile. Nous allons au cinéma. Finissez votre drink et nous partons.

V

Quelques minutes plus tard, comme ils sortaient du bar et gagnaient la rue Sainte-Catherine, André demanda :

— A quel cinéma voulez-vous aller ?

— Au Saint-Denis. Il y a un film de Marlène Dietrich. Je l'adore, cette femme !

— Ah... Elle aussi ?

De bonne humeur à présent, Michelle rit avec André.

Ils sautèrent dans un tramway qui les emporta vers l'est de la ville. C'était l'heure de la grande cohue. Pas de sièges libres, et plus beaucoup d'espace debout. André casa Michelle près de la fenêtre, en arrière, où finissait la longue banquette latérale, et il se plaça devant elle, face à face, lui faisant de ses épaules carrées et de son large dos un bouclier contre les poussées et les bousculades.

Et dans cette voiture encombrée, parmi cette foule qui venait se briser sur lui en vagues toujours recommencées, toujours renouvelées, André parla encore à Michelle de son amour, de son désir, du goût qu'il aurait de l'embrasser et de la caresser.

Elle le laissait dire, souriante.

Poussé par les gens qui se pressaient dans son dos, il se plaqua contre elle de tout son corps. Il s'excusa.

L'imbécile ! Le sympathique imbécile...

Enfin descendus du tram, comme ils marchaient de la rue Sainte-Catherine au cinéma, André répéta à Michelle combien il aimerait en ce moment prendre sa bouche.

Elle répliqua, dédaigneuse :

— Des mots, des mots, rien que des mots !

Il dit, entre ses dents :

— Attention, ma petite, ne me pousse pas à bout !

Elle lui lança, le défiant :

— Encore des mots !

Ils passaient devant Polytechnique. André pencha brusquement sa figure sur celle de Michelle et l'embrassa. Elle avait rejeté la tête en arrière. Elle se moqua :

— Vous n'avez eu qu'une lèvre !

André saisit les petits cheveux de la nuque de Michelle et les tordit violemment, lui renversant la tête en arrière. Et, pendant que la douleur la paralysait, il plaqua sa bouche contre la bouche de la jeune fille avec tant de brutalité que les lèvres écrasèrent les lèvres, les dents heurtèrent les dents.

Quand il la libéra, au bout d'un long moment, il demanda :

— Et, cette fois, est-ce que j'ai eu les deux lèvres ?

— Vous avez même eu les dents !

Michelle voulait encore crâner, mais il venait de se montrer le plus fort. Une vieille dame qui avait assisté au baiser leur sourit lorsqu'ils la croisèrent. Michelle pensa : « Elle nous prend pour des amoureux ! » Et elle ne sut pas si cela lui plaisait ou lui déplaisait, qu'on les prît pour des amoureux, elle et André.

En entrant au cinéma, Michelle s'excusa et fila vers le salon réservé aux dames. Devant le miroir, elle travailla longtemps ses lèvres, avec le bâton de rouge et le pinceau. Le miroir était tout contre la porte. En se retournant, elle vit André qui, nonchalamment adossé au mur, à peu de distance, souriait, ayant assisté à son manège. Elle dit :

— Je me suis joué après la bouche. Sans grands résultats.

Il continua de sourire, sans répondre.

La salle était remplie. Il ne restait plus de sièges que dans les dernières rangées. Ils y prirent place.

Le film que Michelle désirait voir, *Martin Roumagnac*, prenait fin. André jura.

— Dire que pour rattraper le début, il va falloir subir l'autre film, *Scandale*. Je l'ai déjà vu, au Cinéma de Paris, et une fois me suffit. Vous m'excuserez, tout à l'heure, et j'irai fumer une cigarette ou deux...

— Bien sûr.

Michelle avait tiré de son sac à main ses lunettes à

lourde monture de corne. Quand elle les eut mises, André lui dit :

— Vos lunettes vous font une farouche tête d'intellectuelle anglo-saxonne !

Michelle sourit, se contenta de répondre :

— N'est-ce pas ?

Un moment après, André lui dit :

— Vos lèvres me tentent.

Elle se tourna vers lui, très simplement, et lui tendit les lèvres. Il y mit un baiser très doux, à peine insistant. Puis c'est la main gauche, qu'il tenait dans la sienne, qu'il se mit à embrasser légèrement. Sans cesse, Michelle sentait les yeux d'André fixés sur elle. C'est elle qui constituait pour lui tout le spectacle. L'écran n'existait pas.

Michelle sentit soudain la main d'André qui la frôlait en une caresse légère, douce, guère plus qu'un effleurement. Cette main, en ce moment, semblait n'avoir ni volume, ni poids. Elle n'était qu'une caresse faite chair.

Puis cette main se fit soudain violente, avec une force retrouvée.

Au bout d'un instant, énervée, Michelle saisit dans la sienne cette main devenue trop audacieuse et l'emprisonna, la ramena vers le bras du fauteuil.

Michelle et André restèrent ensuite un long moment ainsi, la main dans la main, immobiles et sages.

Puis, comme Paul Meurisse apparaissait sur l'écran, André annonça :

— Ah ! bien, je file fumer à présent ! Revoir Odette Joyeux, passe encore... Mais Meurisse, depuis qu'il a cessé de jouer les copains idiots de François Périer, il ne me dit plus rien.

Il s'excusa et quitta son siège.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées quand il revint prendre sa place à la gauche de Michelle. Celle-ci remarqua :

— Elle n'a pas été longue, votre cigarette.

— J'ai fumé vite.

— Dites plutôt que vous êtes allé téléphoner pour prendre rendez-vous avec une autre femme !

— Vous êtes folle !

— Ce n'est pas une réponse.

— Il faut être folle pour imaginer une chose pareille !

Michelle rit. Elle ne croyait pas, vraiment, qu'il eût téléphoné à une autre. Et pourtant... ce n'était pas absolument impossible...

Ils s'étaient repris la main. A la dérobée, Michelle regardait André. Elle aimait ses cheveux. Il les portait en ce moment plus longs que les siens à elle, et ils avaient un joli mouvement, près de la tempe. Michelle rapprocha sa tête de celle de son compagnon et frôla ses cheveux courts et droits contre les cheveux de l'homme.

Scandale achevait. André grogna :

— Enfin, nous allons voir *Martin Roumagnac* et votre chère Marlène.

Les lumières se rallumèrent dans la salle. André abandonna la main de Michelle.

Des jeunes filles distribuaient des programmes. Contrariété : avant la reprise de *Martin Roumagnac*, il y avait défilé de modes.

André consulta l'horloge, à côté de la scène.

— Presque huit heures. Mon petit, je ne puis rester plus longtemps. Il faut que je vous quitte. Mes typos doivent m'attendre...

Michelle fit la moue, mais ne dit rien. Evidemment, il devait partir. Mais ne pouvait-il voir que ce n'était pas le moment de la quitter ? C'était de l'emmener avec lui, puisqu'il devait s'en aller. Mais il n'y pensait pas. Leur soirée était terminée, quant à lui. Il demandait hâtivement un autre rendez-vous.

Ils convinrent de se voir le samedi, André rentrant de Québec le vendredi soir. Comme pour cet après-midi-là, il fut entendu qu'ils se retrouveraient dans le hall du Mont-Royal.

André griffonna un numéro de téléphone sur une carte de visite qu'il remit à Michelle.

— En attendant, appelez-moi à Québec, à ce numéro, en faisant renverser les frais de l'appel. Chaque soir, à

sept heures, j'attendrai votre coup de téléphone.

Il partit, après avoir serré la petite main de Michelle, qui ne rendit pas la pression de la sienne.

VI

Demeurée seule, Michelle ne peut s'intéresser à rien. Le défilé des modes lui paraît interminable. Puis le film qu'elle avait voulu voir la déçoit. Sans en attendre la fin, elle sort du cinéma.

Elle voudrait voir André. Ce soir. Tout de suite. Elle a besoin de sa présence.

Elle entre au plus proche restaurant où il y a une cabine téléphonique. Elle compose au cadran le numéro de l'*Epoque*. Une voix au fort accent répond au bout du fil. Michelle demande :

— Monsieur Laurent, s'il vous plaît ?

— Désolé, madame, il n'est pas là.

— L'attendez-vous bientôt ?

— Il ne devrait guère tarder à rentrer. Voulez-vous laisser votre numéro ?

— Merci. Je rappellerai.

Michelle est désappointée. Elle se sent mécontente, triste, inquiète. Elle va s'asseoir à une table du restaurant, commande une tasse de café, fume plusieurs cigarettes. *

Au bout d'une trentaine de minutes, elle appelle de nouveau à l'*Epoque*. C'est la même voix, qui lui répond que monsieur Laurent n'est pas de retour.

Michelle raccroche brusquement le téléphone, sort du restaurant. Dehors, il neige. Elle n'est qu'en souliers, mais elle marche quand même longtemps dans cette neige qui lui glace les pieds.

André doit être avec une autre femme. Quand, au cinéma, il a regagné sa place après s'être absenté, c'est par manière de plaisanterie que Michelle a parlé de téléphone. Mais, elle en est sûre à présent, elle était dans

le vrai. André, en ce moment, doit être avec... cette Ginette... Il a vu souvent Ginette ces temps derniers. Il pense à elle : n'est-il pas venu, cet après-midi, pour dire « Ginette » au lieu de « Michelle » ?

Michelle déteste celle qu'elle a tant aimée. Plus encore, elle déteste André.

Se sentant misérable, Michelle se décide enfin à monter dans un tramway, à regagner la demeure de ses parents.

Comme il lui est pénible d'y rentrer !

Mais elle n'a pas d'argent, n'a nulle part ailleurs où aller...

VII

Cette nuit-là encore, Michelle devait dormir peu et mal.

Et l'intolérable journée que celle du mercredi !

Michelle est furieuse de ce que ses pensées ne lui appartiennent plus, de ce qu'elle n'est plus seule avec ses pensées.

Michelle a le culte de la solitude. Toujours, elle s'est voulue seule et, même lorsque son corps a cédé à quelque désir passager, elle a su conserver la solitude de l'esprit, qui est la véritable solitude, jusqu'au moment où Pierre est devenu toute sa vie. Alors, tout a changé... Mais, depuis leur rupture, comme elle a bien su se replonger dans sa chère solitude !

Avec Fernand, elle est seule. Elle songe à cet ami comme à un prolongement d'elle-même, un miroir où se reflète sa pensée. Les autres, tous ces étudiants, ces camarades de rencontre qui gravitent autour d'elle, ils ne la touchent pas, ne peuvent entamer sa solitude.

Mais voici que, pour la première fois depuis que Michelle a rompu avec Pierre, André a réussi, lui, à envahir cette solitude, à troubler cette pensée dont la jeune fille voudrait garder l'entier commandement.

Il faut à Michelle un effort de volonté pour écarter l'image d'André, son souvenir, le désir de ses caresses, la douleur d'être séparée de lui... Et cette image et ce

souvenir, ce désir et cette douleur, ils la pénètrent de nouveau aussitôt que fléchit une seconde la volonté tendue qui prétend les rejeter loin de l'esprit et du cœur de Michelle.

A la fin de l'après-midi, la grande décision est prise : Michelle ne reverra pas André.

A sept heures, elle lui téléphone à ce numéro qu'il lui a laissé, le numéro de son hôtel à Québec.

Quand, au bout du fil, elle entend la voix d'André, cette voix est vibrante d'enthousiasme.

— Chérie ! que c'est gentil de m'avoir appelé !

— Je crains d'avoir quelque chose d'assez désagréable à vous dire.

— Ah...

— Je ne vous reverrai pas samedi comme c'était convenu.

— Ah... c'est désagréable, en effet.

Michelle attend quelques secondes. André n'ajoute rien, attend de son côté. C'est d'une voix plus froide, plus dure, que Michelle reprend :

— Et ce n'est pas tout. Je ne vous reverrai plus jamais !

Il y a un silence. Puis la voix d'André vient, lointaine, mécanique :

— C'est malheureux...

C'est tout ce qu'il a trouvé à dire ! L'imbécile ! Michelle se serait attendue à autre chose. A un cri de douleur. A une protestation passionnée... Et tout ce qu'André a su dire, c'est cela : « C'est malheureux... » Et il l'a dit d'une voix indifférente, sèche, comme s'il s'était agi du temps qu'il fait !

Au bout de quelques secondes, la voix d'André demande, calme, froide :

— Puis-je savoir la raison d'une telle décision ?

Michelle réplique, agacée :

— Je suis dans un lieu public. Je ne puis fournir de longues explications.

— Alors, je ne saurai pas pourquoi je ne vous reverrai plus ?

« Pourquoi je ne vous reverrai plus... » Il accepte le

fait sans discuter. Sans se défendre. Sans tenter de la faire revenir sur sa décision. Et il avait prétendu l'aimer... Et elle était allée, elle, croire à cet amour !

Michelle prend sa voix la plus ennuyée, la plus blasée, pour répondre :

— Oh... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Mettons que c'est un désir de solitude... Cela ne donnerait rien de nous revoir. J'aime autant ne pas vous faire perdre votre temps et ne pas perdre le mien.

Il s'écoule quelques secondes, et la voix d'André parvient de nouveau à l'oreille de Michelle, une voix indifférente qui dit :

— Je vous remercie de votre franchise. J'aurais une dernière faveur à vous demander. Vous recevrez demain matin une lettre de moi. Vous reconnaîtrez sans doute mon écriture sur l'enveloppe. Déchirez sans ouvrir. Merci. Bonsoir.

Puis le bruit du téléphone que l'on raccroche, doucement, sans même ce « clic » qui eût déchiré l'oreille de Michelle, mais lui eût en même temps révélé, à l'autre bout du fil, un mouvement d'impatience, de colère, de révolte... De douleur, peut-être...

Michelle raccroche, regarde un moment le téléphone avec une espèce d'hostilité douloureuse. Cet appareil a été l'instrument de la rupture. Combien d'autres amours ont ainsi pris fin, en quelques phrases rageuses, ou perfides, ou simplement ennuyées, prononcées dans ce transmetteur d'ébonite ?

Au bout d'un moment, Michelle décroche de nouveau le téléphone, forme le numéro de Fernand.

Le jeune homme est chez lui et paraît ravi d'entendre Michelle.

— Fernand, as-tu un peu d'argent ?

— Oui... Pourquoi ?

— Me paierais-tu à boire ?

— Mais... naturellement, avec plaisir !

Il ne devait pas y avoir de plaisir. Ce fut une triste soirée pour Michelle. Et, lorsqu'elle s'arrêta à y penser,

la jeune fille se dit qu'il en était sans doute de même pour Fernand.

Mais lui, selon son habitude, ne laissa entendre ni une protestation, ni une plainte, se montra le compagnon attentif et effacé qu'elle souhaitait. Il ne posa pas une question, ne mentionna même pas le nom d'André. Il lui paya à boire tant qu'elle voulut. Et quand elle en eut assez, il la reconduisit chez elle.

Enfin, Michelle put dormir.

VIII

Comme, le lendemain matin, Michelle, lasse, la tête douloureuse, partait pour l'université, le facteur lui remit une lettre.

Dans le tramway, sans se rappeler sa promesse, elle décacheta l'enveloppe. Puis elle vint pour déchirer la lettre sans la lire. Mais elle se ravisa de nouveau, haussa les épaules et lut. Après tout, André n'en saurait rien...

En deux feuillets couverts d'une écriture rapide, André parlait de son amour avec un lyrisme niais et, elle le savait à présent, parfaitement artificiel. A la fin, il mentionnait le prochain vernissage chez Robert Cartier, disant qu'il la ferait inviter, et terminait ainsi :

« La belle Ginette y sera sans doute. Elle est toujours agréable à regarder, quels que soient les sentiments — ou l'absence de sentiment — qu'elle nous inspire. »

La belle Ginette ! C'était sûrement avec elle qu'André était mardi soir, alors que Michelle lui avait téléphoné à deux reprises, sans parvenir à l'atteindre. Et si Michelle avait consenti à le revoir, il se serait arrangé pour voir Ginette en même temps qu'elle, à part de la voir sans elle !

Michelle déchira la lettre d'André en menus frag-

ments qu'elle éparpilla dans la boue de l'allée courant entre les bancs du tramway.

Au soir de cette journée, dont chaque heure lui parut plus pénible que la précédente, Michelle reçut un coup de téléphone de Fernand. Le jeune homme désirait la voir.

Elle consentit à aller prendre une bouteille de bière avec lui. La présence de cet ami lui ferait peut-être du bien ; la bière, sûrement.

La première chose que Fernand dit à Michelle, quand ils furent ensemble, ce fut :

— Laurent est rentré de Québec cet après-midi.

— Ah... Mais la Chambre ne siège-t-elle pas aujourd'hui ?

— Oui. Il serait censé être là et son absence ne peut que lui faire tort... Au moment où son journal lui glisse entre les mains, il avait peut-être une chance de se rattraper avec la politique... Mais il laisse tout filer, gâche tout...

Fernand rabattit sur la table, d'un geste rageur, la bouteille dont il venait de verser la bière dans son verre.

Michelle l'interrogea, au bout d'un moment.

— Qu'est-ce qu'il est venu faire à Montréal ?

— Se saouler la gueule.

Fernand dit cela avec dégoût, avec colère. Après un silence, il reprit :

— Il est entré dans son bureau avec une bouteille de cognac. Il n'a voulu voir personne, parler à personne. Quand la bouteille a été vide, il est parti, sans doute pour aller boire ailleurs...

— Quel air avait-il ?

Fernand hésita avant de répondre :

— L'air malheureux. L'air de quelqu'un qui souffre.

Dans la poitrine de Michelle, son cœur battait soudain plus vite, avec plus de force. André souffrait, il était malheureux. Et cela, à cause d'elle ! Ce ne pouvait être qu'à cause d'elle... Mais alors, pourquoi cette froideur, cette indifférence, la veille, au téléphone ? Pourquoi n'avait-il pas réaffirmé son amour, tenté de la fléchir ? Le lâche ! Il s'inclinait sans protester devant

une décision qui les séparait Puis, ensuite, il compromettait son avenir, laissait tout en plan, pour ne songer qu'à noyer son chagrin dans une beuverie solitaire. Le lâche ! le lâche !

Michelle quitta bientôt Fernand pour rentrer chez elle, gagner sa chambre et tenter, dans le silence et la nuit, de remettre un peu d'ordre dans les pensées qu'agitait, en sa tête, un tourbillon douloureux.

IX

Michelle ne revit Fernand que le dimanche soir. Il ne parla pas d'André de toute la soirée, et elle se garda de toute question à son sujet. En allant la reconduire, cependant, Fernand lâcha, comme par hasard :

— Laurent est reparti pour Québec.

Michelle prit un ton soigneusement indifférent pour dire :

— Ah oui ? Et comment était-il ? Toujours saoul et découragé ?

— Non. Il a cessé de boire vendredi. Il a semblé tout d'un coup débordant de confiance et d'enthousiasme. Il m'a déclaré qu'il allait « leur montrer », à Québec, ce qu'il a dans le ventre. Il m'a dit aussi qu'il allait reprendre son journal en main plus tôt qu'on ne le croit et « bouter dehors l'ennemi ». Je ne l'avais jamais vu dans un tel état d'exaltation. Il parlait de se battre contre n'importe qui et n'importe quoi...

— Il ne t'a parlé que de Québec et du journal ?

Fernand se mordit les lèvres. Après un silence prolongé, il dit :

— Non.

Michelle l'interrogea du regard.

— Il m'a parlé... de toi...

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit de moi ?

Fernand demeura silencieux un moment. Puis, comme s'il se décidait à tout lâcher :

— Il m'a dit que, jusqu'ici, quand l'amour aurait risqué de le faire souffrir, il renonçait à l'amour. Que, lorsqu'une femme voulait s'éloigner de lui, il la laissait aller sans rien tenter pour la retenir. Il tuait en lui l'amour, s'amputait d'un sentiment devenu gênant. Mais, cette fois, m'a-t-il dit, il aime assez une femme pour tout faire afin d'obtenir son amour. Il accepte l'amour avec tout ce que cela entraîne, souffrance et combat. Il est prêt à lutter pour son amour. Et cela, dit-il, a réveillé en lui la flamme de combattivité qu'il avait laissée s'endormir. « Je lutterai pour mon amour, et je lutterai pour mon journal et pour mes idées, » m'a-t-il dit encore. Il semblait transformé, rajeuni, plus fort. Il est comme ceux qui se sont libérés et qui ont évolué il y a une vingtaine d'années. Dès qu'ils n'ont pas à combattre, ils ramollissent, ils engraisent, s'embourgeoisent. Il leur faut la nécessité de lutter pour qu'ils retrouvent leurs moyens...

— Et Laurent a retrouvé ses moyens ?

— Il semble.

Fernand n'ajouta plus un mot sur le compte de son directeur. Mais il paraissait plus impressionné par celui-ci qu'il ne l'avait été jusque-là.

Continuant de cheminer en silence à côté de Fernand, Michelle se demandait, le cœur battant :

« Est-ce que j'aurais ressuscité le lutteur, réveillé les énergies qui sommeillaient chez André Laurent ? »

Bien qu'elle s'en défendît, elle en éprouvait une fierté.

Le lundi matin apporta à Michelle une lettre d'André. Il lui écrivait :

« Je ne saurais dater mes vœux, ignorant le jour précis de votre anniversaire. Mais je ne veux vous laisser vivre ce jour sans vous souhaiter tout le bonheur que vous m'interdisez de vous offrir.

« Vous pouvez me priver de votre présence :

il ne vous appartient plus de reprendre ce que vous m'avez inspiré.

« Si je ne devais jamais vous revoir, encore me resterait-il de vous un souvenir douloureusement tendre et précieux, infiniment, que vous ne pourriez m'enlever ni me gâcher.

« Mais j'ai trop de jeunesse pour me résigner si tôt aux souvenirs, et trop de foi dans la vie pour renoncer à la femme que j'aime.

« Je ne sais quand, mais je vous reverrai. Je le veux avec assez d'intensité pour que ce soit inévitable. Vous, vous me reverrez dès que vous en éprouverez le désir.

« Et que vous l'éprouviez, ce désir, voilà un second souhait que je formule à l'occasion de votre anniversaire. Car sa réalisation assurera l'accomplissement de mon premier vœu. »

Cette assurance tranquille, cette manière de disposer de ses sentiments et de son avenir à elle, cette façon de faire dépendre son bonheur de la reprise de leurs relations, tout cela agaçait Michelle et, en même temps, la séduisait. Elle sentait soudain chez André une grande force calme auprès de laquelle elle pourrait trouver l'apaisement de toutes les inquiétudes qui la tourmentaient, une protection sûre contre tous les périls qui pouvaient la menacer... Et, aussi, un amour capable de répondre à tous les désirs de son jeune cœur douloureux...

La semaine passa, Michelle attendant vaguement elle ne savait quoi, quelque manifestation qui viendrait l'assurer de l'amour d'André, de la constance de sa pensée.

La semaine passa, sans un mot, sans un signe.

Puis, le vendredi soir, comme Michelle se disait qu'elle avait été sotte d'espérer, bien naïve de croire qu'André pensait ce qu'il avait écrit, elle reçut un appel téléphonique de Québec :

— Michelle chérie ! Ici André. Je serai à Montréal demain après midi. Il faut que je vous voie.

Michelle se rendit sans discussion, accepta le rendez-vous fixé. Elle sourit en entendant au bout du fil André qui lui disait, avant de raccrocher :

— A demain, chérie ! D'ici là, je vous embrasse toute, de la tête aux pieds !

Comme sa voix était jeune, joyeuse, assurée !

Avant de raccrocher, Michelle adressa, du bout des doigts, un baiser au transmetteur du téléphone. Elle trouva aussitôt idiot ce geste qui lui était échappé. Mais elle ne s'en voulut pas trop. Après tout, sans jamais un mouvement spontané, que deviendrait la vie ?

X

Ce samedi après midi, c'est avec un plaisir qu'elle ne tentait pas de se dissimuler à elle-même, que Michelle revit André.

Qu'il semblait fort, calme, solide ! Sa seule présence faisait du bien, avait quelque chose de rassurant. Comme il avait su déjà, dans le tram du circuit Sainte-Catherine, la protéger contre les bousculades des gens brutaux et trop pressés, il saurait bien la défendre contre les bousculades de la vie.

André disait, étreignant entre les siennes la main que Michelle lui avait tendue :

— Je vous aime. Et que vous êtes belle ! Et comme vous avez réussi une jolie coiffure !

Il ajoutait, souriant :

— J'étais sûr que je vous verrais, aujourd'hui, coiffée différemment.

Cette assurance amusa Michelle. Il avait bien failli la revoir les cheveux plats, comme à leurs rencontres précédentes, à peine plus longs des quelques lignes dont ils avaient allongé depuis. Avait-elle assez peiné pour réussir, avec une chevelure si désespérément courte, la coif-

fure qu'il venait de vanter ! Il avait fallu à Michelle des heures pour donner à ses cheveux le mouvement qu'ils avaient à présent. Ils étaient trop courts pour se laisser boucler, se hérissaient quand elle tentait de les friser. Et il y avait la nuque, dont la nudité la désolait... Enfin, avec des efforts infinis, et une patience dont elle s'étonnait elle-même, elle avait réussi quelque chose d'un peu plus féminin, de plus flatteur pour ses traits. L'attention d'André, son compliment, la récompensaient de tout ce mal qu'elle s'était donné afin de lui plaire.

La première heure qu'ils passèrent ensemble fut parfaite, plus douce encore que Michelle n'eût imaginé.

Hélas ! cela ne pouvait durer...

Comment cela commença-t-il ? Michelle n'aurait su le dire exactement... Mais, soudain, elle avait envie de gifler André.

Alors que tout allait si bien, que l'instant présent était plein de douceur, pourquoi aller évoquer les souvenirs désagréables, ramener les sentiments troubles ?

C'était ce qu'André venait de faire en parlant de leur dernière rencontre, de ce qui avait suivi :

— Au journal, Knight m'a dit qu'une jeune femme m'avait demandé deux fois au téléphone, ce soir-là. J'étais sorti pour aller à un rendez-vous d'affaires. Les entretiens se sont prolongés plus que je n'aurais cru. Quand je suis rentré à l'*Époque* et que le père Knight m'a mis au courant, j'ai supposé que c'était vous qui m'aviez téléphoné. Mais il était trop tard pour risquer un appel chez vous. C'était bien vous qui m'aviez appelé ?

— Oui.

Michelle dit ce mot d'une voix étouffée. « Un rendez-vous d'affaires... » Pourquoi mentir ainsi ? Elle avait consenti à oublier que, ce soir où elle avait tant désiré le voir, il était avec Ginette. Pourquoi, lui, n'avait-il pas su au moins garder le silence ? « Un rendez-vous d'affaires... » A cette heure-là ? Le pitoyable mensonge !

— Oui... c'était moi.

André la regarde avec ces yeux inquiets et douloureux qu'elle déteste lui voir.

— C'était pour... me dire... ce que vous m'avez dit le lendemain ?

Michelle ne peut quand même pas lui révéler qu'elle l'a désiré, ce soir-là, avec une ardeur qui allait jusqu'au tourment... Ce soir-là où il était avec une autre !

Elle trouve plus simple de répondre :

— Oui... c'était pour vous dire... cela.

Il fixe sur elle son regard de chien battu.

— Michelle... Il ne faudra plus jamais me causer un tel chagrin, me faire mal ainsi...

— Mais... vous m'avez semblé accepter les choses assez facilement, quand je vous ai téléphoné ?

— C'est que, devant cette stupide mécanique qu'est le téléphone, je ne sais plus exprimer mes sentiments. Puis... le coup m'avait assommé.

Un silence et André ajoute, pressant :

— Michelle, il faut me promettre de ne plus jamais me dire que vous ne voulez pas me revoir...

Cette insistance agace Michelle, la pousse à déclarer, hostile :

— Si, je vous le dirai encore. Et tout de suite, tiens. Je ne veux plus vous revoir !

Les mots lui sont presque échappés. André la regarde, l'air idiot. Ah ! le souffleter, celui-là, pour le punir de lui avoir fait dire, à elle, quelque chose qu'elle n'avait pas envie de dire ! Car, malgré tout, elle désire le revoir...

André demande, la voix suppliante :

— Ce n'est pas sérieux, Michelle ? Dites que ce n'est pas vrai !

Cette maladresse achève de la pousser à bout.

— Si, c'est tout ce qu'il y a de sérieux. Nous ne nous reverrons pas.

André a l'air abattu un moment. Puis il dit, avec un triste sourire :

— Nous nous reverrons au moins une fois. Le 8 mars. A présent, c'est juré. Vous ne pouvez revenir sur votre parole !

Tout à l'heure, quand tout allait si bien, quand il

était si doux d'être ensemble, André a dit : « Nous nous reverrons d'ici là, mais il faut tout de suite prendre des dispositions pour célébrer notre premier anniversaire. » Michelle, interdite, a demandé : « Notre premier anniversaire ? » Et André a répondu, souriant : « Le 8 mars. Il y aura un mois tout juste que nous nous connaissons. Et, à cause des vingt-huit jours de février, cela tombe le même jour de la semaine, un mercredi. Il faudra aller dîner ensemble, ce 8 mars. » Et Michelle a consenti, a juré.

A présent, elle n'est pas du tout fâchée de s'être ainsi déjà engagée. Cela lui fournit une occasion d'être une fois encore avec André sans avoir l'air de céder, de revenir sur la décision qu'elle vient de formuler : ne plus le revoir. Elle dit, avec une résignation feinte :

— Puisque c'est juré... Je n'ai plus qu'à tenir parole. C'est entendu pour le 8 mars.

L'avenir dépendra de ce que sera cette dernière rencontre. Si André sait la conquérir, alors, tant mieux pour lui... et peut-être aussi pour elle ! Sinon... tant pis. Pour tous les deux...

En attendant, le présent entretien menace de se terminer très mal, décidément. André retombe dans tous les travers qui peuvent agacer Michelle. Chose intolérable à celle-ci, il recommence à s'humilier devant elle.

— Ce que vous avez dû avoir envie de me pouffer au nez quand, le soir de notre première rencontre, je parlais de vous aider dans votre œuvre littéraire ! Quel monstre de vanité j'ai dû vous paraître... et quel crétin !

— Mais non...

Michelle tente d'écarter un sujet qui l'ennuie. Mais André, avec une stupide obstination, y revient sans cesse.

— Dire que j'ai pu aller jusqu'à penser, déjà, que j'étais l'être le plus intelligent de ma connaissance ! Mais à présent, vous pouvez en être certaine, c'est bien fini ! Allez ! J'ai tout juste assez d'intelligence pour me rendre compte de votre supériorité. Et je m'incline bien bas devant vous...

Michelle frémit d'impatience. « Le crétin ! Il ne pourrait pas se taire, non ? »

Il semble que non. Il continue de s'acharner contre lui-même avec une lamentable complaisance qui devient de plus en plus pénible à Michelle.

A la fin, pour le faire cesser, elle se montre dure, blessante. Il faut redoubler de coups avant qu'il ne change de sujet. Mais, alors, il n'est pas plus réjouissant. Le voilà parti dans le sens contraire :

— Tenez, Michelle, puisque vous m'y poussez, je vous dirai ce que j'aurais dû vous dire tout de suite, dès que je vous ai un peu connue : prenez votre belle intelligence, mettez-la dans votre sac à main et déposez votre sac au vestiaire ! C'est physiquement que je vous aime et je n'ai que faire de votre intelligence...

Michelle se rebiffe.

— Celui qui veut m'aimer doit me prendre comme je suis, avec mon intelligence comme avec... le reste !

La discussion se poursuit, ne leur épargnant les blessures ni à elle, ni à lui.

André finit par s'écrier, exaspéré :

— Ce que vous êtes compliquée !

Michelle s'indigne.

— Vous me trouvez compliquée parce que je suis complète, que je veux me réaliser totalement...

Elle continue ainsi jusqu'à ce qu'André, battant en retraite, s'excuse de lui avoir dit qu'elle était compliquée.

Et c'est Michelle qui, au bout d'un moment et après de nouveaux chocs, crie à André :

— Oui, je suis compliquée... là... je suis compliquée !

André s'énerve lui aussi et, à la suite d'une nouvelle sortie de la jeune fille, il lui dit, rageusement :

— Michelle, vous n'êtes qu'une déséquilibrée !

Pour ce mot aussi, elle sut obtenir des excuses. A la fin, André renonça à discuter et se contenta d'opposer à tout ce que Michelle lui assénait sur le crâne — après raisonnements, citations profondes, menace de le psychanalyser — ces seuls mots :

— Vous êtes très belle... Et je vous aime !

Michelle s'indigna d'abord.

— Lâche ! Vous fuyez la discussion. Défendez-vous !

— Vous êtes très belle... Et je vous aime !

Quand il le lui eut répété vingt fois, elle se mit à rire, son emportement tombé.

Après tout, n'était-ce pas là les seuls mots qu'elle désirait entendre de lui ? S'il s'en était toujours tenu à ce mot-là, tout aurait tellement mieux marché, entre elle et lui !

Cette entrevue se termina moins mal que Michelle n'avait pu le croire un moment. Les détails du rendez-vous du 8 mars furent fixés avec la minutie qu'André apportait à ces sortes de choses. Il fut convenu que Michelle irait le retrouver au restaurant, à neuf heures, ce mercredi soir dont ils étaient encore éloignés de onze jours. André crut bon de préciser, au sujet du restaurant où il donnait rendez-vous à la jeune fille :

— C'est là que je voulais vous amener, le samedi où je devais vous voir et où vous vous êtes dérobée. Si notre rencontre du 8 doit être la dernière, je veux au moins vous avoir amenée là une fois.

Il était doucement idiot, ce pauvre André. Enfin, elle le rencontrerait encore une fois. Ensuite... Eh bien ! ce serait à voir...

XI

Michelle sut, par Fernand, qu'André était retourné dès le lundi à Québec, où il passa la semaine tout entière, mais sans pour cela se signaler par un de ces coups d'éclat tels qu'il en avait annoncé à son jeune collaborateur, quand il lui faisait part de son désir de mener la lutte sur tous les fronts. Son ardeur combattive semblait être vite tombée.

Cela achevait de dégoûter Fernand, ainsi qu'il le déclara à Michelle, en lui apprenant que son directeur

était revenu à Montréal pour la fin de semaine du 4 mars.

— Et son journal ? s'informa la jeune fille. Est-ce qu'il tente quelque chose ?

— Rien, que je sache. Il a passé la journée de samedi avec Alphonse Plessis, un des collaborateurs de l'*Epoque*, un gros bonhomme insignifiant. Ils ont parlé de je ne sais quoi... Ah oui ! de terrains dans le nord de l'île de Montréal. Laurent est même parti en taxi avec Plessis pour aller visiter ces terrains, actuellement recouverts de glace et de neige. Je me demande si le patron n'est pas en train de devenir maboul. Perdre son temps avec cette andouille de Plessis, et s'en aller voir des lots vacants, lorsque son journal lui échappe des mains. Idiot, complètement !

L'inaction d'André dans la crise qui étranglait l'*Epoque*, son défaut à livrer le combat dont il avait parlé à Fernand, cette carence de volonté, tout cela éloignait Michelle de cet homme plus encore que l'incompréhension, les malentendus qui se glissaient dans chacun de leurs entretiens, à chacune de leurs rencontres. C'était un dangereux rêveur qu'André. Il rêvait sa vie plutôt que de la vivre, et rêvait sa lutte plutôt que de la mener. Ne rêvait-il pas son amour, aussi bien ? Son amour pour elle, Michelle...

Puis ce fut le matin du 8 mars, sans qu'André eût donné de ses nouvelles.

Ce mercredi matin, comme Michelle, à son petit déjeuner, prêtait une oreille distraite à l'appareil de radio, que sa mère faisait fonctionner dès la première heure, elle sursauta en entendant le nom de Laurent prononcé par le speaker lisant un bulletin d'informations. Il était question d'un discours prononcé la veille à l'Assemblée législative et qui avait fait passablement d'écclat, semblait-il. Mais Michelle avait porté attention trop tard aux paroles du speaker. Elle n'était pas certaine s'il s'agissait bien d'un discours d'André.

En se rendant à l'université, elle acheta un journal

du matin. La photo d'André Laurent s'étalait en première page et c'est sous grosse manchette que l'on rapportait le discours prononcé la veille à la Chambre. Michelle, que la politique n'intéressait guère de coutume, — du moins, pas cette sorte de politique, — fut enthousiasmée, à la lecture de ce discours. André avait tenu parole sur un point, tout au moins : il « leur » avait dit, à Québec, ce qu'il pensait. Et Michelle pouvait constater, aussi, qu'il n'avait pas menti quand, au vernissage où elle l'avait rencontré, il avait déclaré à Pasquier qu'il n'avait pas trahi les gens du faubourg dans lequel il avait grandi. C'est à la défense de ces gens, et de tous les humbles de la province, que venait de se porter le député du quartier le plus huppé de Montréal. Et c'était le réquisitoire le plus cinglant encore prononcé contre le régime au pouvoir, qu'il venait de faire entendre. Le lutteur s'était réveillé !

Rentrée chez elle dès après ses cours à McGill, Michelle y trouva un bouquet de corsage avec ce mot d'André : « A porter ce soir quand vous viendrez me rejoindre. » Il rappelait ensuite l'heure et le lieu du rendez-vous. Toujours la même minutie !

Pourtant, Michelle n'en fut pas agacée, cette fois. Elle avait hâte de revoir André.

Elle passa des heures à se faire belle. Elle mit les vêtements les plus élégants et les plus féminins de sa garde-robe. Elle coiffa avec tout l'art dont elle était capable ses cheveux qui lui donnaient tout de même un peu moins de mal, déjà. Elle se mit du noir aux cils et du rouge aux ongles, et para ses oreilles de jolies boucles — à l'achat desquelles elle avait consacré, cet après-midi, le plus clair de l'argent qu'elle avait en bourse.

Quelque chose disait à Michelle qu'André pouvait s'être détaché d'elle, depuis leur dernière entrevue, et s'être fait trop facilement à l'idée de ne plus la revoir.

Elle-même ne tenait pas tant que cela à le revoir. Du moins, elle aimait se le répéter. Mais s'ils devaient cesser de se voir, ce devait être quand, elle, elle en aurait décidé ainsi.

Pour le moment, il fallait reprendre André, l'attacher plus fortement.

Michelle se regarda dans la glace au moment de quitter sa chambre. Elle aurait voulu retoucher cette bouclette rebelle, au-dessus de l'oreille, trouver une autre écharpe... Mais il était déjà tard et, cette fois, elle ne voulait pas faire attendre André.

Elle contempla l'image que lui renvoyait la glace, fit la moue.

— Pourvu que, lui, il me trouve jolie !

XII

Quand Michelle entra au restaurant, il était neuf heures et quart.

André, installé à une table non loin de la porte, buvait une liqueur brune dans un grand verre sur pied. En apercevant la jeune fille, il fut aussitôt debout, vint à elle la main tendue. Michelle demanda :

— Je ne suis pas trop en retard ?

André sourit.

— Mais non.

Il l'aidait à retirer son manteau, allait le déposer sur une patère ainsi que l'écharpe dont Michelle avait recouvert ses cheveux.

Ceux-ci se trouvaient un peu défaits. Michelle demanda :

— Où puis-je aller me recoiffer ?

André lui indiqua où aller. Puis, avant qu'elle ne s'éloignât :

— Qu'est-ce que je vous commande, comme apéritif ?

— Qu'est-ce que vous buvez ?

— Goûtez-y.

Il tendit son verre. Michelle y trempa les lèvres.

— C'est très bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Un amer Picon. Vous en voulez un ?

— Oui.

Quand Michelle revint, André la contempla, l'enveloppant de cette chaude caresse qu'il savait mettre dans son regard.

— Les cheveux vont bien !

— Ils font comme moi. Ils grandissent... en sagesse !

— Hum ! en sagesse... en tout cas, c'est bien la seule façon dont vous pourriez encore grandir.

— Hélas !

— Pourquoi « hélas » ?

— Je suis si petite... si petite auprès de vous !

— Mais je vous trouve très bien, ainsi !

La serveuse apportait deux amers. André fit le menu, interrogeant Michelle sur ses goûts. Il choisit ensuite les vins avec, en même temps, un soin et une rapidité de décision qui impressionnèrent un peu Michelle.

Puis ils burent l'apéritif.

— A notre anniversaire ! dit André, souriant comme il levait son verre.

— A notre anniversaire ! répondit Michelle, l'imitant. Il la félicita sur son élégance, sa féminité.

— Vous êtes étonnamment jolie, dit-il enfin.

— C'est facile d'être jolie, quand on ne cherche que cela ! répondit Michelle, rieuse.

André n'était pas mal, lui-même, ce soir. Mis avec plus de recherche que les fois précédentes. Mais l'air plus fatigué, peut-être.

Il lui dit encore :

— Chaque fois que je vous revois, vous êtes plus ravissante.

Elle répliqua :

— Il ne faut pas me quitter. Vous verrez, à trente ans, je serai prodigieuse !

Les minutes s'écoulèrent, très douces.

Ce soir, André était tel que le souhaitait Michelle. Et ce n'est que lorsque, précisément, elle souhaitait le lui entendre dire, qu'il murmura :

— Michelle, je vous adore.

Mais il ajouta :

— Je m'étais pourtant juré de ne pas prononcer ces mots ce soir.

Michelle, le regardant en dessous, demanda :

— Et pourquoi ?

— J'ai bien constaté que mon amour pour vous ne me conduit nulle part. Sans le vouloir, je passe mon temps à vous agacer, à vous irriter, à vous éloigner de moi...

Michelle demeura silencieuse, chargeant son regard seul de répondre à cela — d'y répondre de façon à rassurer André. Elle y réussit, car, lorsque ce dernier parla de nouveau, ce fut pour dire :

— Et pourtant, ce soir, je vous sens tellement près de moi, si compréhensive...

Elle enchaîna :

— ...que vous renoncez à la résolution que vous aviez prise de ne plus me revoir ?

Il la regarda avec tendresse.

— Oh ! ne plus vous revoir... je n'y ai jamais sérieusement songé : je ne saurais être aussi cruel envers moi-même ! Mais j'avais imaginé de substituer l'amitié à l'amour...

— Et maintenant ?

— A quoi bon ? Michelle... je vous aime...

— Vous m'aimez... bien. Vous ne m'aimez pas vraiment, là, « comme on aime quand on aime »...

— Si, Michelle.

— Mais non ! Et cela vaut mieux ainsi...

— Je ne sais si je vous aime bien ou mal. Ce dont je suis sûr, c'est que vous m'êtes indispensable. Votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Il lui prit la main, mit un baiser sous le poignet, là où les veines marquaient de bleu la peau blanche.

— Et il me semble parfois, Michelle, que vous m'êtes plus attachée, de votre côté, que vous ne voulez bien en convenir. Il me semble que vous trouvez à ma compagnie une qualité... comment dirais-je ?... une qualité rassurante. Vous savez que, moi là, il n'y a plus pour vous de problèmes, plus de menaces, plus d'incertitudes. Ne sentez-vous pas que, près de moi, il ne peut rien vous arriver de mal, que la vie doit se faire plus douce, l'ave nir, sans inquiétude ?

Michelle sourit.

— Pourquoi croyez-vous que j'ai continué de vous voir ?

— Mais pourquoi, alors, me menacer constamment de ne plus me revoir ?

— Bah ! un état d'esprit... parfois une saute d'humeur... Ne me croyez pas, à l'avenir, si je vous dis que je veux plus vous revoir : ça ne sera pas vrai !

— Michelle chérie !

De nouveau, il lui baisait le poignet, doucement, tendrement.

Puis il lui fit part d'un projet : il comptait aller bientôt passer quelques jours dans les Laurentides, dès la session terminée à Québec. L'accompagnerait-elle ?

Très simplement, elle consentit.

Il lui dit :

— Michelle, vous me rendez très heureux !

Ils parlèrent ensuite de l'Europe, de son départ prochain, à elle, dès l'automne. André réaffirma son intention d'aller la rejoindre aussitôt qu'il le pourrait.

— Vous me verrez arriver à Paris, comme une expédition de secours ! Vous verrez comme votre vie changera, dès que je serai là... comme tout deviendra plus facile, plus doux, plus... chaleureux !

Michelle se laissait bercer par la voix d'André, se laissait prendre à ses paroles, partageait son rêve. Il lui semblait que ce pourrait être le bonheur, cela : lui et elle à Paris, ensemble, seuls tous deux, perdus dans l'essaim de la ville immense.

Elle oubliait en ce moment, la farouche Michelle, son culte de la solitude, ses désirs de faire le vide en elle et autour d'elle ! Elle acceptait avec joie l'invasion d'une solitude qui perdait soudain tout attrait.

Le repas était depuis longtemps terminé. Michelle achevait son cognac. André, qui avait vidé plusieurs petits verres depuis le café, dit en regardant l'horloge :

— Onze heures... Michelle, viendriez-vous avec moi au journal ? Le prote de notre imprimerie prend sa retraite et nous le fêtons ce soir, après la mise en page. Il faut absolument que je sois là.

— Je vous accompagnerai avec plaisir.

— Que c'est gentil !

André semblait tout heureux.

Au dehors, il voulut embrasser Michelle. Elle tourna un peu la tête, faisant dévier sur la joue le baiser destiné à la bouche. Ce soir, elle le voulait doucement tendre, et non pas violent et passionné comme elle l'avait souhaité déjà. Il semblait qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour eux. Ils s'étaient enfin compris, trouvés, entendus. Tout le reste viendrait à son heure. Cette nuit, Michelle avait soif de tendresse et d'affection. Et André semblait deviner ce qu'elle éprouvait. Il se contenta de bonne grâce de la joue qu'on lui offrait, y posa les lèvres doucement, légèrement.

Puis il prit le bras de Michelle et il sembla à celle-ci qu'elle était emportée dans la nuit et dans le froid sans avoir à accomplir un effort pour avancer. A peine venaient-ils de quitter le restaurant et, déjà, ils étaient au journal.

XIII

A l'atelier de l'imprimerie, la fête commençait. André y descendit avec Michelle dès qu'ils se furent débarassés de leurs manteaux.

Tout le personnel de l'*Epoque* était là, à l'exception de l'administrateur Guérin. Le directeur présenta ses collaborateurs à Michelle :

— Adolphe Knight, dit l'Ancêtre, né en Bourgogne d'un père anglais à qui le vin et les femmes de cette province française firent renier sa terre natale... Incidemment, c'est lui qui vous a répondu l'autre soir au téléphone... Mireille Bastien, la plus charmante de toutes les dactylos. Conrad Godbout, notre secrétaire de rédaction. Polo, le chasseur, le saute-ruisseau, le gavroche, le mauvais diable de la boîte. Et Fernand Richer... que vous connaissez, je crois !

Il y en avait un autre, qu'André avait semblé ignorer, mais qui vint lui-même se présenter à Michelle :

— Jules Castonguay... le directeur adjoint.

Michelle prit la main qu'on lui tendait. Mais, aussitôt, André l'entraînait vers un autre coin de l'atelier, s'excusant à peine auprès de Castonguay qu'il laissa là, seul, décontenancé.

Un moment plus tard, tous ceux qui étaient présents à la fête se groupaient autour de celui qui en était le héros, le prote qui prenait sa retraite. Il y eut quelques petits discours, présentation de cadeaux — dont un souvenir offert par l'équipe de l'*Epoque* et qu'André remit avec quelques mots cordiaux — puis la réponse émue du prote.

Ensuite, ces formalités accomplies, on commença à boire pour de bon. André prenait du rhum pur, à pleins verres. Mais, malgré ce qu'il avait déjà bu au restaurant, cela ne semblait lui faire aucun effet. Il causait avec Michelle, plaisantait avec les typos, parcourait l'atelier d'un pas ferme. Michelle admirait une telle solidité car, bien qu'elle eût beaucoup moins bu, elle se sentait passablement grise. « Quel type étonnant, cet André Laurent ! » pensait-elle.

Mais voilà que, soudain, les choses se gâtaient. Jules Castonguay s'était rapproché pour causer un peu avec Michelle. André le regarda avec des yeux où luisait une flamme mauvaise et lui dit, d'une voix brutale :

— Vous, faites-moi le plaisir de vous éloigner !

Castonguay parut blessé, étonné surtout. Mais il ne répliqua pas et s'écarta.

Michelle dit à André :

— Vous n'êtes guère aimable...

Il lui coupa la parole par un juron dont la vulgarité la froissa. Le regard qu'il fixa sur elle en ce moment était un regard qu'elle ne lui connaissait pas. Toute sa figure apparaissait soudain changée, empreinte de bestialité. Michelle comprit : André avait pris le verre de trop, le verre avant lequel il aurait dû s'arrêter. Et il continuait de boire. Elle tenta de le raisonner :

— Ne pensez-vous pas que vous avez assez bu ?

Il haussa les épaules et lui tourna le dos pour s'en aller vers le bar improvisé où s'alignaient des alcools nombreux et variés.

Ce qui se produisait était pour Michelle une douloureuse surprise. André dont elle admirait la solidité, il y avait seulement un instant, alors qu'il paraissait parfaitement lucide, gai avec tous, tendrement courtois avec elle, indifférent à l'égard de Castonguay... André venait brusquement de lui révéler un inconnu grossier et brutal, qui la délaissait pour aller satisfaire sa soif d'alcool. Et il avait suffi, pour accomplir une telle transformation, d'un verre, peut-être seulement de quelques gouttes de trop...

Michelle ne savait exactement que faire. Apercevant Castonguay, seul lui aussi, elle alla vers lui avec la vague intention d'excuser la conduite d'André Laurent. Le directeur adjoint lui jeta un regard inquiet, en la voyant se rapprocher. Mais, ayant constaté que Laurent leur tournait le dos, occupé à se verser une nouvelle rasade de rhum, il esquissa un sourire gauche, fit à la jeune fille un compliment obséquieux et banal.

Prudemment, Castonguay entraîna Michelle le plus loin possible de Laurent. Elle le suivit, un peu amusée malgré tout de la crainte que le petit homme semblait éprouver. Puis elle fut soudain bombardée de questions : Y avait-il longtemps qu'elle connaissait monsieur Laurent ? Le voyait-elle souvent ? S'était-il déjà enivré en sa compagnie ? Michelle commençait à trouver ce Castonguay bien curieux et allait le lui dire sans détours, quand André vint brusquement s'interposer entre eux, les repoussant l'un et l'autre.

Fixant sur Castonguay des yeux injectés de sang, André lui lança, hargneux :

— Vous, Castonguay, si vous aviez le moindre d'esprit, vous ne seriez pas ici ce soir. Vous ne vous rendez donc pas compte que vous êtes indésirable ? Au travail, il faut bien vous endurer, puisque vous nous êtes imposé. Mais, à nos fêtes, vous n'avez pas votre place. Et vous allez me faire le plaisir de laisser mademoiselle...

Michelle tenta d'intervenir. André l'écarta durement. Il marcha vers Castonguay comme s'il voulait l'écraser de la masse de ses muscles. Le directeur adjoint paraissait minuscule à côté de lui, en ce moment.

Conrad Godbout essaya à son tour de s'interposer.

— Voyons, monsieur Laurent... Vous n'allez pas faire un malheur !

André prit par l'épaule le secrétaire de la rédaction et le repoussa sans ménagement.

— Toi, Godbout, depuis que tu me penses coulé, tu as partie liée avec ce Castonguay. Tu te tournes ouvertement contre moi ce soir parce que tu me penses trop saoul pour m'apercevoir de tes manigances. Mais, laisse faire, tu ne perds rien pour attendre ! Je te réglerai ton compte en même temps qu'à ton ami Jules !

L'ami Jules reculait devant André qui, immense, menaçant, avançait de nouveau vers lui. Le petit homme hoqueta, vert de peur :

— Monsieur Laurent, je vous avertis... Si vous me touchez, je...

— Tu feras quoi, avorton ? lança André, goguenard.

Castonguay jeta autour de lui un regard désespéré. Personne ne semblait décidé à intervenir.

Michelle, que cette scène révoltait, alla vers André, lui prit le bras, tenta de l'entraîner. Il se dégagea, la repoussa de nouveau.

— Toi, la paix ! lui gronda-t-il dans la figure.

Michelle recula avec dégoût. Il n'y avait rien de commun entre l'homme qu'elle avait vu les autres fois, avec qui elle avait diné ce soir, avec qui elle causait tout à l'heure encore, et la brute déchaînée en présence de laquelle elle se trouvait soudain.

Impuissante, elle vit André Laurent qui se rapprochait de Castonguay, à le toucher. Ce dernier avait été saisi d'un tremblement nerveux. Il tentait de parler, mais ne parvenait pas à articuler un mot. André avançait...

Michelle cria :

— Il n'y a donc personne ici pour l'arrêter ?

C'est Knight et Polo qui, conjuguant leurs efforts, maîtrisèrent André un moment. Le garçon le fit trébucher d'un croc-en-jambe. L'Ancêtre s'assura une clé de bras dont son directeur ne parvint pas tout de suite à se défaire.

Castonguay profita de cet instant de répit pour s'éclipser. De la porte, il cria, ayant miraculeusement retrouvé la voix :

— Je m'en vais, Laurent, mais vous me paierez ça cher ! Très cher !

Il disparut.

En proie à présent à une rage folle, André secouait Knight, et Polo qui tentait de prêter main forte à l'Ancêtre. Il les projeta enfin loin de lui et courut à la porte par laquelle Castonguay venait de fuir. Trop tard !

Il alla à Godbout et lui dit, le saisissant par le devant de sa chemise :

— Tu pourras dire à ton petit ami Jules qu'il ne perdra rien pour attendre. Et toi non plus. Vous faites une jolie paire de salauds, ensemble !

Godbout pâlit, se dégagea et s'en alla sans demander son reste.

Michelle était indignée de tout ce qui venait de se dérouler devant elle. Dire qu'elle avait pu souhaiter, déjà, voir s'éveiller la brute qu'elle devinait sous l'extérieur calme, raffiné, qu'André lui avait toujours montré jusque-là ! Eh bien, elle était servie ! Et il fallait que ce fût justement ce soir, où elle le voulait tendre, affectueux, attentif, qu'il laissât éclater sa bestialité, libérée par l'alcool...

Michelle voulut partir à son tour. André lui saisit le poignet.

— Où vas-tu ?

— J'en ai assez de cette sauvagerie. Je m'en vais. Vous ne savez pas ce...

Il l'attira contre lui et dit, avec un regard dont elle eut peur :

— Tu partiras, avec moi, et quand je serai prêt à partir. T'as compris ?

Dans cette poigne qui la paralysait, l'anéantissait,

Michelle sut ce que c'était que l'impuissance et la crainte. Elle qui était autoritaire, aimait dominer Fernand et les autres jeunes gens qui recherchaient ses menues faveurs, elle se heurtait cette fois à une force plus grande que la sienne. Des larmes de colère et de honte lui vinrent aux yeux.

Fernand se rapprocha, désireux de l'aider. Mais un regard que lui décocha André le cloua sur place.

Michelle ne put s'empêcher de comparer André à un fauve en rut. Il était comme ces originaux dont elle avait entendu parler... ces originaux qui, à l'époque de l'amour, sont prêts à tuer tout mâle qui s'approche de leur femelle. Et elle était en ce moment ravalée à cela, à ce rôle de femelle que gardait un mâle jaloux, affolé, furieux.

Et elle lui avait dit, ce soir, à table : « Vous ne m'aimez pas... Vous m'aimez bien... » Ah, oui, il l'aimait bien !

Polo s'approcha, rigolant.

— Le petit Castonguay, y en menait pas large, tout à l'heure...

Sans lâcher le poignet de Michelle. qu'il emprisonnait dans sa main gauche, André administra, de la droite, un soufflet retentissant qui empourpra la joue du garçon.

— Va-t'en !

Plus par surprise que par obstination, Polo resta là. Une seconde giflle lui rougit l'autre joue.

— Va-t'en !

Michelle profita de cette diversion pour échapper à la poigne d'André, tenter de gagner la porte. Mais aussitôt, André était sur elle, la saisissait aux épaules, la secouait en lui gueulant des injures en plein visage. Enfin, la tenant toujours par les épaules, il la projeta contre une colonne. Le choc endolorit affreusement Michelle. Mais elle se redressa aussitôt, prête à la lutte. André, après avoir reculé d'un pas, revenait sur elle quand le prote lui mit la main sur le bras, l'arrêta.

— Monsieur Laurent ! Vous oubliez où vous êtes et qui vous êtes...

André se tourna vers le prote, le regarda d'un air hébété.

Michelle gagna la porte, monta aux bureaux de l'*Epoque*, ne songeant qu'à reprendre son manteau et à fuir au plus tôt cet enfer qu'André avait créé autour de lui.

Mais, comme elle prenait son vêtement sur la patère, André, qui la rejoignait, le lui enleva des mains.

— Je vais vous reconduire.

Il semblait s'être un peu ressaisi, mieux contrôler ses paroles. Michelle répondit :

— Non, merci, je préfère partir seule.

Michelle se sentait les joues en feu. Elles devaient être aussi rouges que celles de Polo, tout à l'heure, après la paire de gifles administrées par André.

Rouge aussi, congestionné, André déclara, d'un ton sans réplique :

— Vous allez partir avec moi. Vous allez rentrer chez vous avec moi, dans mon taxi.

Mireille Bastien, du téléphone où elle venait de faire un appel, criait à André :

— Votre taxi vient immédiatement, monsieur Laurent.

— Bon. Merci.

André aida Michelle à passer son manteau. Mais, s'il accomplissait à présent les gestes de la politesse, il le faisait avec une brutalité qui froissait la jeune fille plus encore, peut-être, que les mauvais traitements qu'il lui avait infligés tout à l'heure, quand il ne se possédait plus.

André enfila son pardessus avec quelque difficulté. Puis il prit le bras de Michelle et l'entraîna hors du bureau, lui fit descendre l'escalier, la soulevant par moments au-dessus des marches.

Dans la rue, Michelle tenta une dernière fois d'échapper à André.

— J'aime mieux m'en aller seule...

— Pas de bêtises. Mon taxi arrive. Je vais vous reconduire.

La voiture s'arrêtait devant eux, le chauffeur ouvrait la portière.

— Je vous ai dit que je m'en allais seule.

Michelle se dégageait, s'éloignait.

André fut sur elle avant qu'elle eût fait dix pas. Il l'empoigna solidement aux épaules, cette fois, et c'est en la maintenant ainsi qu'il la fit pénétrer, d'une poussée, dans le taxi. Il y monta après elle et s'affala à côté d'elle sur les coussins de la banquette.

Ce voyage parut interminable à Michelle.

Sans cesse, André l'assaillait de baisers et de caresses dont elle ne parvenait que bien mal à se défendre. Les yeux brûlés par les larmes qu'elle refoulait, elle lui cria, en le repoussant :

— C'est fini, entre nous, fini. Je ne vous reverrai jamais plus, jamais !

André, soudain, s'attendrit.

— Je m'excuse si j'ai été trop brutal, si je me suis oublié. Je vous aime, Michelle. Songez à ce que peuvent être ces vacances que nous allons passer ensemble...

— Jamais ensemble avec vous. Jamais seule avec vous. Je ne veux plus vous revoir, Jamais. Jamais !!!

André maintenant plaidait, cherchait à fléchir la jeune fille. Cette dernière répétait, obstinément :

— Jamais ! Jamais plus !

Le taxi s'arrêtait devant la demeure de Michelle. Comme elle descendait, André insista encore :

— Nous nous revoyons, pour ces vacances ?

— Jamais, jamais plus !

Alors, éclatant de fureur, André lui cria quelques injures grossières. Elle lui claqua la portière dans la figure et regagna sa porte d'un pas terriblement las, soudain sans force, vidée de toute énergie par la lutte qu'elle avait dû livrer contre André.

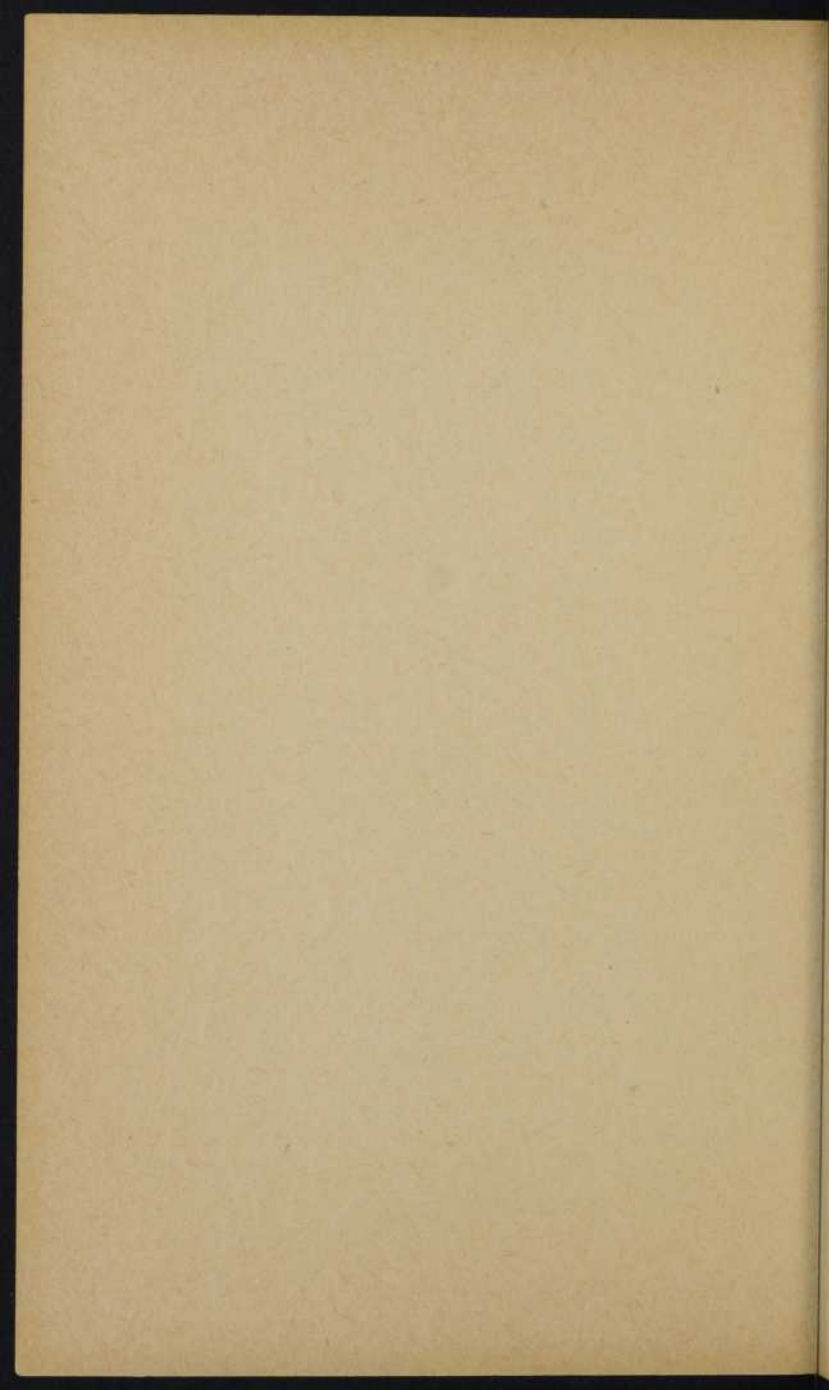
Comment elle parvint à entrer chez elle, à se rendre jusqu'à sa chambre, à retirer son manteau et son costume, Michelle ne le sut jamais exactement. Chaque geste lui coûtait un effort infini.

Sans avoir le courage d'enlever ses dessous, elle

se jeta sur son lit et, là, éclata en sanglots nerveux. Les larmes qu'elle refoulait depuis si longtemps coulèrent, brûlantes, intarissables.

Pendant ce qui lui parut une éternité, elle chercha le sommeil, le sommeil qui lui permettrait d'échapper aux mille pensées douloureuses se heurtant dans sa tête terriblement lasse... d'échapper aux souvenirs atroces de ces dernières heures...

C'est en pleurant toujours qu'elle s'endormit enfin.



TROISIÈME PARTIE

A N D R É

I

André, quand il s'éveilla le jeudi matin, mit du temps à rassembler ses idées. Il lui semblait qu'un épais brouillard enveloppait son cerveau, en ralentissait le fonctionnement. Une pensée, enfin, se formula avec quelque clarté :

« J'ai encore bu. »

Il voulut sortir du lit, dut s'y laisser retomber.

« J'ai beaucoup bu. »

Comme toujours, il échappait à la gueule de bois, n'avait même pas la migraine. Mais, dans sa tête, tout demeurait vague, et il se sentait les jambes molles, l'estomac inquiet.

Il resta étendu sur le dos un moment, les yeux fermés, attendant que la mémoire lui revînt.

Le mécanisme du cerveau reprenait son travail à peu près normalement. André se rappela :

« Le party à l'imprimerie, pour fêter le prote. »

Puis, le brouillard se déchirant enfin, une pensée s'im-

posa à l'esprit d'André avec force, domina toutes les autres :

« Michelle... »

Avant que le souvenir se fût précisé, il sentit son cœur qui se serrait, comme à un pressentiment douloureux.

« Cela a mal fini avec Michelle ! »

Péniblement, il tenta de reconstituer les heures passées avec la jeune fille. Cela allait sans mal pour le début de la soirée. Le dîner au restaurant, l'arrivée au journal, le commencement de la fête à l'atelier... tout cela lui revenait clairement. Jusque-là, tout allait bien.

Puis, brusquement, les souvenirs s'arrêtaient. Il y avait un trou dans la mémoire d'André.

La dernière chose qu'il se rappelât avec quelque certitude, c'était d'avoir parlé assez durement à Castonguay. Mais, celui-là... !

Ensuite, c'était le noir.

Le fil des souvenirs ne se renouait qu'après un intervalle dont il ne pouvait mesurer la durée.

En pensée, André se retrouvait en pleine nuit, dans la rue, avec Michelle qu'il faisait entrer malgré elle dans un taxi.

Il ne parvenait pas à se rappeler ce qu'il avait dit à sa compagne, pendant que la voiture les emportait. Mais à présent lui revenaient, avec une cruelle intensité, ces paroles de la jeune fille :

« Je ne veux plus vous revoir, jamais ! Jamais ! »

Que s'était-il passé entre eux, auparavant ? La mémoire se refusait à fonctionner. Seuls revenaient, inexorables, ces mots de Michelle :

« Jamais ensemble avec vous. Je ne veux plus vous revoir. Jamais ! Jamais plus ! »

Qu'avait-il bien pu se passer ?

En vain il fouillait sa pauvre mémoire, tout engourdie encore. Il se débattait dans le vague, dans le noir.

Puis un espoir lui vint : si Michelle, ivre elle aussi, avait simplement cédé à une crise de solitude ? Désireux de se rassurer, il se raccrocha à cette idée. Et il se

rappela les mots que Michelle lui avait dits, au restaurant :

« Ne me croyez pas, à l'avenir, si je vous dis que je ne veux plus vous revoir : ça ne sera pas vrai ! »

Savoir, savoir au plus tôt à quoi s'en tenir !

André consulta la petite horloge posée sur sa commode. Huit heures et vingt-cinq. Michelle ne serait sûrement pas encore partie pour l'université. Il allait lui téléphoner.

Avant de faire cet appel cependant, André éprouva le désir de prendre un verre de bière, afin de se rafraîchir un peu la gorge. Il avait le gosier sec, comme parcheminé.

S'étant levé, et se sentant cette fois un peu plus solide sur ses jambes, il passa sa robe de chambre et gagna la cuisine.

Dans cette pièce, installée à un coin de la table et servie par la bonne, une fillette était en train d'expédier son petit déjeuner.

— Bonjour, France, fit André, la bouche pâteuse.

— Bonjour, papa, répondit l'enfant, évitant de le regarder.

La bonne répondit avec plus de cordialité au bonjour que lui adressait à présent André. Puis elle lui demanda :

— Voulez-vous que je vous fasse du café, monsieur Laurent ?

— Merci, Annette. Pas immédiatement.

Il alla au frigidaire, l'ouvrit et y prit une bouteille de bière.

Quand il en eut bu un premier verre, il se sentit mieux.

Il demanda à la bonne :

— Madame dort encore ?

— Je crois, monsieur. Voulez-vous...

— Rien, Annette, je vous remercie. Simple question...

France s'était levée de table et, après s'être rapidement passé les doigts à l'eau, elle gagna la garde-robe près de la sortie, pour y prendre son manteau.

André la rejoignit, lui enleva le vêtement des mains, disant :

— Laisse-moi te tenir ton manteau, mon petit.

France le regarda avec une curiosité inexprimée. Le regard de l'enfant semblait dire :

« Qu'est-ce qui lui prend, ce matin ? »

André regardait sa fille comme il ne l'avait pas regardée depuis longtemps. France était grande pour ses dix ans. « Presque aussi grande, déjà, que Michelle, » pensa André qui découvrit soudain, avec une impression désagréable, qu'il y avait moins de différence d'âge entre sa fille et Michelle qu'entre cette dernière et lui-même. Et il se rendit compte, pour la première fois, que France ne tarderait pas à être une adolescente, évoluerait bientôt vers cet être mystérieux et troublant qu'est une jeune fille... Elle était déjà très belle, avec les traits de sa mère et sa blondeur, et les yeux sombres de son père.

« J'espère que c'est tout ce qu'elle tient de moi ! » souhaila intérieurement André. Il n'avait pas, en ce moment, une très haute opinion de lui-même...

France avait enfilé le manteau qu'il lui tenait. Elle dit, sans chaleur :

— Merci, papa.

Automatiquement, comme il l'avait murmuré à l'oreille de tant de femmes dont il avait tenu le manteau, André répondit :

— De rien, chérie.

Puis il voulut entretenir la conversation :

— Ça va à ton goût, à Marie-de-France ? Pas d'ennuis avec tes professeurs ?

— Tout va bien, papa. Mais, excusez-moi, je dois partir tout de suite. Monique Delorme passe me prendre... Son père la conduit toujours au collège en auto... Je ne veux pas l'obliger à venir sonner.

— Va, mon petit.

André se pencha pour embrasser sa fille. Elle lui tendit la joue. Il effleura des lèvres cette peau fraîche et

douce. Déjà, l'enfant se dérobait au baiser, allait vers la porte en jetant derrière elle un bonjour hâtif.

André ressentit un pincement au cœur, de ce que sa fille se montrait aussi froide envers lui. Mais il devait s'avouer qu'il n'avait guère agi, jusqu'ici, de manière qu'elle éprouvât beaucoup de tendresse à son égard... C'était d'ailleurs la première fois qu'il souffrait de la froideur de France. Jusqu'à ce moment, il ne s'y était jamais arrêté. Il voyait si rarement la fillette... En général, quand il se levait, elle était partie pour le collège et, lorsqu'il rentrait le soir, elle dormait depuis longtemps déjà. Puis, France vivant davantage avec sa mère, n'était-il pas naturel... ?

André n'acheva pas de formuler sa pensée. Il se dirigea vers son cabinet de travail, où se trouvait un des trois appareils téléphoniques de la maison. Il composa le numéro de Michelle.

Une voix inconnue lui répondit. Il demanda Michelle. La voix marqua une hésitation avant de dire :

— Un instant.

Il s'écoula quelques minutes avant qu'André entendît, au bout du fil, la voix de Michelle. Une voix toute pleine de sommeil, qu'il eut peine d'abord à reconnaître. Il devait avoir tiré la jeune fille du lit. Il s'en voulut de l'avoir appelée et c'est assez penaud qu'il se nomma. Michelle répondit simplement :

— Oui ?

Mais, à l'accent avec lequel elle prononça ce seul mot, il fut certain que cela n'allait pas. C'est la gorge serrée, formant difficilement les syllabes, qu'il demanda :

— Est-ce qu'entre nous, c'est comme pendant que nous étions au restaurant... ou comme au moment où nous nous sommes quittés ?

Après un temps, la voix de Michelle, une voix singulièrement altérée, lui répondit :

— Comme au moment où nous nous sommes quittés...

André respira profondément, péniblement, avant de demander :

— Alors, c'est toujours la grande histoire de ne plus nous revoir ?

Et la voix de Michelle répondit, durement, avec en même temps une profonde lassitude :

— C'est toujours la grande histoire.

Sans chercher une formule de politesse qui se dérobait, sans ajouter un mot, André raccrocha le téléphone, tout doucement.

Il songea un moment à regagner son lit, car il se sentait extrêmement fatigué, les membres rompus. Mais, il en était sûr, le sommeil le fuirait.

Il gagna la salle de bain attenante à sa chambre et prit une douche glacée, qu'il prolongea aussi longtemps qu'il put l'endurer. Il se sentit après cela physiquement détendu, reposé, rafraîchi.

« Dommage que l'angoisse morale ne puisse se combattre aussi facilement que la fatigue du corps ! » pensa-t-il en regagnant la cuisine. Là, il refusa de nouveau le café que lui offrait Annette, la jeune bonne, et prit d'autre bière.

Cela allait mieux, à présent. Il causa un moment avec la domestique, tentant de s'intéresser aux propos de celle-ci, s'efforçant à l'amabilité.

Puis, quand il en eut assez des babillages de cette jeune personne, il prit deux bouteilles de bière qui se trouvaient encore au froid et les emporta vers son cabinet de travail, où il but dans la solitude et le silence.

Quand il eut fini sa bière, André décida de se rendre aux bureaux de l'*Epoque*. Autant valait être là qu'ici... ou ailleurs...

II

Comme, un quart d'heure plus tard, rasé et vêtu, il était prêt au départ et priait Annette de lui faire venir un taxi, André entendit la voix de sa femme qui lui demandait :

— Vous ne voulez pas que je vous dépose au journal ? Je prends justement l'auto...

« Etonnant qu'elle n'ait pas dit : Je prends *mon* auto, » pensa André.

Il répondit :

— Non. Merci.

Il aurait eu envie de lui crier :

« N'est-ce pas assez que j'habite *votre* maison, que je me serve de *vos* meubles, que je mange à l'occasion dans *votre* vaisselle avec *votre* argenterie, sans encore me faire promener dans *votre* voiture et, qui plus est, par *vous* ? »

Jeanne venait à lui. Elle était tout habillée déjà et prête à sortir. Coiffée à ravir et impeccablement mise, la mine fraîche et la démarche légère, elle était si éclatante de jeunesse et de beauté qu'il ne put — une fois encore — se retenir de l'admirer.

Quelque chose en lui soupirait : « Dommage ! »

Il fit taire cette voix intérieure, se raidit contre le sentiment d'admiration que lui inspirait cette femme... aux yeux de tous *sa* femme.

Jeanne lui demandait de nouveau, insistante :

— Vous ne voulez pas que je vous conduise au bureau ? Je vais précisément du côté de l'*Epoque*...

André vit que la bonne, près du téléphone, avait raccroché sans compléter l'appel et le regardait, attendant ses instructions. Il ne voulut pas se montrer ridicule ou odieux.

— Laissez, Annette, je vous remercie.

Il se tourna vers Jeanne.

— Vous êtes trop aimable. Du moment que cela ne vous dérange ni ne vous retarde...

Quand, un moment plus tard, André monta dans la voiture, que Jeanne avait sortie du garage alors qu'il en ouvrait et refermait la porte, la jeune femme lui demanda :

— Vous n'aimeriez pas conduire ?

André aurait éprouvé une joie de gamin à prendre le volant de cette Cadillac décapotable, puissante et sou-

ple comme une bête racée... Mais il refoula ce désir et répondit :

— Non. Merci.

— Comme vous voudrez...

Jeanne conduisait avec une habileté consommée, sans avoir l'air d'y apporter beaucoup d'attention.

Après avoir roulé un moment en silence, elle dit à André :

— Il me semble que, depuis quelque temps, vous paraissez préoccupé... Y aurait-il quelque chose de fondé dans ces rumeurs que j'ai entendues au sujet de votre journal, de certaines difficultés financières que vous traverseriez ?

André s'étonna de cette question. Depuis qu'il avait fondé son journal, c'était la première fois que Jeanne manifestait un intérêt quelconque à l'égard de l'*Époque* et de sa situation à lui. Bien qu'il lui en coûtât de révéler, à cette personne entre toutes, un état de choses qui l'humiliait profondément, il répondit :

— Il est exact que j'ai de sérieux ennuis...

Comme il n'ajoutait rien, Jeanne lui demanda :

— Est-il vrai que l'*Époque* est passée aux mains d'une certaine organisation de... publicité ?

La franchise lui était encore plus pénible pour répondre à cette nouvelle question qu'à la précédente, mais André trouva le courage d'avouer :

— J'ai dû, pour me procurer les fonds indispensables au maintien du journal, consentir à un contrôle temporaire de la part de cette... organisation dont vous parlez.

Il se hâta cependant d'ajouter :

— Mais je ne tarderai pas à reprendre pleine autorité sur mon journal.

Jeanne entr'ouvrit les lèvres comme pour dire quelque chose, mais elle se tut. Puis, après un temps d'hésitation :

— Si vous vouliez, je pourrais vous passer les fonds nécessaires pour vous libérer...

André se cabra. Les mots violents se pressaient à ses lèvres :

« Me libérer ? Me libérer de ces gens pour être en dette vis-à-vis de vous ? J'aime mille fois mieux devoir à ces dégoûtants que de vous devoir encore ça, à vous. Au moins, eux, je puis les mépriser, au lieu de m'écœurer moi-même ! »

A grand'peine, il ravala le flot âpre des paroles qui l'étouffaient. Il se contenta de répondre, entre ses dents :

— Non. Merci.

Mais Jeanne insistait encore :

— Ce ne serait qu'une avance. Si vous y teniez, le journal me rembourserait dès qu'il le pourrait...

Cette fois, André ne put se contenir.

— Vous ne croyez pas que l'argent a déjà fait assez de mal entre nous pour qu'il n'en soit pas de nouveau question, pour qu'il n'en soit jamais plus question ?

Jeanne pâlit, se mordit les lèvres. Elle ne prononça plus un mot, du reste du trajet.

André garda lui aussi le silence. Il aurait été tenté de dire à sa compagne :

« Ne me croyez pas ingrat... N'allez pas penser que je n'apprécie pas la générosité de votre offre... »

Mais ces paroles en entraîneraient d'autres, qu'André ne voulait pas risquer de prononcer. Mieux valait se taire, même si cela devait creuser encore un peu plus le fossé qui le séparait de Jeanne...

Avec une curiosité presque douloureuse, André se demandait ce qui avait poussé Jeanne à aborder le sujet de *l'Epoque* et à offrir son aide pour sauver le journal. Puis deux réponses s'offrirent à lui, qui lui furent l'une et l'autre intolérables :

« Elle a pitié de moi ! Elle me croit terrassé, incapable de me relever, et, par pitié, par charité, elle est prête à me secourir — comme elle aiderait un pauvre gueux qui lui tendrait la main ! Ou bien... Oui, c'est plutôt cela ! Elle a honte de moi... Honte que celui dont elle porte le nom passe pour un failli et pour un vendu !

Honte que le journal de son mari ait la réputation d'être devenu une officine de propagande malpropre !

Cette dernière pensée le fit souffrir au point que, pour un moment, il oublia Michelle et les tourments de l'amour qu'elle lui inspirait.

Il détesta Jeanne, avec intensité. Il fut sur le point de la prier d'arrêter immédiatement l'automobile et de le laisser descendre. Il se contint pourtant, par un effort de volonté qui le crispa tout entier. Quand, enfin, la luxueuse voiture s'arrêta devant l'immeuble où l'*Epoque* avait ses bureaux, c'est avec un soulagement indicible qu'André quitta Jeanne, sortit de sa Cadillac. Avec un calme apparent qui exigea singulièrement de courage, il réussit à dire :

— Je ne sais comment vous remercier. Bonjour.

Jeanne le regarda longuement, une lueur étrange en ses yeux bleus. Puis elle dit simplement :

— Bonjour.

Et son automobile repartit, s'éloigna, disparut.

III

En entrant dans les bureaux de l'*Epoque*, la première personne qu'André aperçut fut Jules Castonguay.

Le petit homme le regarda de l'air de quelqu'un qui ne sait pas du tout quelle attitude prendre, partagé entre des sentiments contradictoires.

André le salua d'un bref mouvement de la tête. L'autre lui rendit cette salutation silencieuse.

Après avoir dit bonjour à Mireille, André se hâta de gagner son bureau. A peine y était-il installé qu'apparaissait, dans la porte entrebâillée, la face hilare de Polo.

— Comment ça va, à matin, patron ?

André parvint à sourire.

— Pas trop mal.

Polo reprit :

— Cette nuit, ça allait sur un vrai temps ! Vous m'avez sacré deux claques sur la gueule !

André demeura sidéré.

— Quoi ! Je t'ai frappé ?

— Je savais que vous vous en rappelleriez pas aujourd'hui...

— Polo, ferme la porte et viens t'asseoir ici.

André désignait une chaise, tout près de lui. Il demanda, à voix basse, quand le garçon se fut laissé tomber sur le siège indiqué :

— Raconte-moi tout ce qui s'est passé, cette nuit.

Polo dit en riant :

— Vous avez commencé par engueuler le petit Casse...

André s'amusait, de coutume, de cette manière qu'avait Polo de désigner Castonguay. Mais, en ce moment, rien ne lui paraissait drôle. Il dit, impatient :

— Après, après !

— Après, vous avez voulu le tuer...

— Le tuer !

— Enfin, y en maudire une sucree ! C'est l'Ancêtre puis moi qui vous en a empêché...

— Après !

— Vous avez engueulé Godbout...

— Après !

— Vous avez engueulé la petite femme qui était avec vous...

— Devant tout le monde ?

— Devant tout le monde. Puis, quand elle a voulu s'en aller, vous y avez serré les bras. Puis, après ça, vous l'avez garrochée sur une colonne...

— Je l'ai lancée contre une colonne !

— Ça a fait « boum » ! Après ça, elle voulait partir au plus sacrant, puis toute seule... Mais vous l'avez forcée à prendre le même taxi que vous...

André se passa la main sur le front. Etait-il possible qu'il eût malmené Michelle comme le racontait Polo ? Ce dernier n'avait aucun motif de mentir...

André comprenait, à présent, que Michelle ne voulût

plus le revoir ! Il s'était comporté envers elle comme une brute ignoble. Dire que, cette petite, il avait rêvé de veiller sur elle, de la protéger contre tout ce qui pourrait la menacer... Et c'est lui-même qui, dans la folie provoquée par l'alcool, l'avait insultée et brutalisée devant les typographes et les gens du journal !

— Et toi, je t'ai giflé ? demanda-t-il à Polo.

— J'en ai encore les joues enflées !

— Excuse-moi, je...

— Ah ! c'est O.K. Pensez-y plus !

Et le garçon quitta le bureau en riant.

Mais André y pensait, au contraire. Et il n'avait pas envie de rire. Il se dégoûtait de lui-même, se faisait horreur. Cette fois, Michelle pouvait persister dans sa résolution de ne jamais le revoir : elle aurait mille fois raison ! Il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même de la souffrance qu'il éprouvait à cause de son amour, condamné à une fin si lamentable.

Il désira un autre témoignage que celui de Polo, cependant. Au téléphone, il demanda à Mireille de lui envoyer Fernand.

A la mine embarrassée du jeune homme, quand il se présenta devant lui, André comprit. Toute corroboration des dires de Polo devenait superflue.

Quand Fernand eut fermé la porte et fut venu s'asseoir, André lui demanda :

— J'espère que tu n'es pas au nombre de mes victimes de la nuit dernière ?

— Non. Moi, vous ne m'avez rien fait. Une fois, vous m'avez regardé... et ça m'a suffi. J'ai conservé mes distances !

— Dis-moi, franchement, comment je me suis comporté envers Michelle...

Fernand répéta, avec des mots mieux choisis, mais qui avaient le même sens, le même atroce sens, le récit qu'André venait d'entendre de la bouche de Polo. Un détail nouveau, cependant, frappa particulièrement André. Ce détail que lui rapporta Fernand :

— A un moment, quand vous lui avez pris le bras et

lui avez dit : « Tu partiras avec moi, et quand je serai prêt », Michelle a paru vraiment effrayée, comme jamais encore je ne l'avais vue !

Dès que Fernand fut sorti, son récit terminé, André écrivit à Michelle une lettre douloureuse où il lui disait la honte et le désespoir qu'il éprouvait. Il convenait que, si elle refusait de le revoir, il n'aurait qu'à s'incliner. Mais il la suppliait de lui accorder, quand même, un pardon qu'il avouait ne point mériter.

André sortit lui-même pour aller sans retard jeter cette lettre à la poste. Rentré dans son bureau, il s'y enferma, en proie à une détresse sans nom.

IV

Il semblait à André que cela lui eût fait du bien, en un tel moment, s'il avait pu pleurer. Mais il y avait si longtemps qu'il ne savait plus pleurer...

L'alcool, à quoi il avait coutume de demander l'oubli momentanée d'ennuis devenus trop lourds à porter, il n'y voulait plus toucher. C'était la cause des tourments qu'il éprouvait en ce moment, et il maudissait ce goût immodéré de la boisson auquel il devait d'avoir définitivement perdu la femme qu'il aimait.

Ce qui désolait André, c'était que cette bête histoire se fût produite juste au moment où tout semblait aller si bien avec Michelle. Il l'avait sentie si près de lui, la veille, alors qu'ils étaient ensemble au restaurant, puis après qu'elle eut consenti à venir avec lui au journal.

Tout se conjuguaient contre lui : la situation désastreuse du journal, la pitié méprisante qu'il croyait deviner chez Jeanne, et à présent la fin lamentable de son aventure avec Michelle. Si la rupture avec celle-ci devait être inévitable, il eût souhaité au moins que leur liaison finît en beauté. Alors que, maintenant...

Tout était trop bête, à la fin !

Mais la révolte était tellement inutile...

André remâchait ces tristes pensées quand Mireille le prévint, au téléphone, que monsieur Darcy désirait le voir. Le premier mouvement de Laurent fut de défendre sa solitude contre cette intrusion. Puis il se ravisa et demanda à sa secrétaire de faire passer le visiteur dans son bureau.

Laurent avait fait la connaissance de Jean-Pierre Darcy au moment où celui-ci venait de fonder *Lumière* et il avait été l'un des premiers collaborateurs de ce journal. Il y avait de cela quatorze ans, maintenant. Tant de choses s'étaient passées, depuis : les lents progrès de *Lumière*, son influence croissante malgré tous les obstacles que l'on suscitait à son développement et même à son existence ; puis, au bout de presque dix ans de lutte, alors que l'hebdomadaire de Darcy semblait avoir franchi les passes les plus difficiles, l'écroulement soudain, la liquidation... Aujourd'hui encore, André ne se rappelle pas sans un serrement de cœur la chute de *Lumière*. Mais il devait bien s'avouer que c'était cette chute qui avait rendu possible, une vingtaine de mois plus tard, la fondation de l'*Epoque*, la réalisation de ses propres projets. Sans avoir en rien manqué à Darcy, André se sentait un peu mal à l'aise à son égard, depuis ce temps. D'ailleurs, même aux jours de leur collaboration, il n'avait jamais existé entre les deux hommes une véritable chaleur de sentiments. Darcy n'avait jamais témoigné à André Laurent la cordialité qu'il montrait à d'autres de ses jeunes collaborateurs — à Pierre Davreux, par exemple, qu'il avait choisi comme rédacteur en chef, le préférant à Laurent, pourtant un peu plus âgé et possédant plus d'expérience du journalisme. Pour sa part, André éprouvait envers Darcy de l'admiration, de l'estime, mais peu d'affection. Ils avaient pu penser de façon semblable : ils n'avaient jamais senti de la même manière.

Mais aujourd'hui, vivant à son tour un drame que Darcy avait vécu avant lui, André Laurent se sent plus près de l'ancien directeur de *Lumière*. Après une brève hésitation — instinct de la bête blessée à se dérober à toute présence — il se découvre du plaisir à revoir Dar-

cy. La conversation de ce dernier le distraira peut-être un temps du tourment qu'il endure depuis son réveil.

Jean-Pierre Darcy entre et Laurent se sent ému à le retrouver vieilli, marqué par l'épreuve. La poignée de main qu'échangent les deux hommes est plus chaleureuse que celles qu'ils se donnaient depuis longtemps.

— Je n'espérais pas te trouver ici aujourd'hui, dit Darcy. Je te croyais à Québec, siégeant à la Chambre.

— J'ai dû revenir hier à Montréal. Je retournerai dans la vieille capitale la semaine prochaine.

— Je suis ravi de te trouver à l'*Epoque*. Je passais pour laisser à ton nom un manuscrit...

— Un manuscrit ?

— Oui. Je viens de terminer un roman et j'aimerais que tu le revoies... si ça ne te dérange pas, si ça ne prend pas trop de ton temps, que je sais précieux...

André ricane intérieurement de l'ironie involontaire des paroles de Jean-Pierre Darcy. Pour ce qu'il en fait, de ce temps si précieux !

Darcy poursuit :

— J'étais pour laisser ma pile de papier avec un mot à ton intention. Mais je me suis informé à tout hasard si tu étais à ton bureau. Puisque j'ai le plaisir de t'y trouver, je te demanderai de vive voix le service que j'attends de toi. J'aimerais avoir ton opinion franche, brutale, sur le roman que je t'apporte. Vois-tu, ça fait des années maintenant que je n'ai rien publié. On a commencé à m'oublier...

Laurent voudrait formuler une protestation, mais Darcy y coupe court, esquissant un geste las de la main et disant, avec un peu d'amertume dans le sourire et dans la voix :

— Pas la peine de mentir pour être poli ! Tu sais comme moi qu'on m'oublie... Mais j'aimerais encore mieux être oublié tout à fait que me trouver diminué par une œuvre qui serait inférieure à ce que j'ai donné dans le passé. Si je fais tant que lancer un livre, il faut qu'il soit bon, tu m'entends ? Autrement, je suis aussi bien de rentrer complètement dans l'ombre...

Darcy se tait, semblant attendre que Laurent dise quelque chose. Mais Laurent demeure silencieux et Darcy reprend :

— J'aimerais que tu lises mon roman et que tu me dises, en toute franchise, ce que, toi, tu en penses.

André regarde son visiteur dans les yeux, comme s'il cherchait à lire sa pensée. Ce n'est qu'après un instant de silence qu'il demande :

— Pourquoi me demandez-vous ça à moi ?

— Parce que je crois que, toi, tu pourras me juger impartialement. Tu me rendras justice, mais l'amitié ne te poussera pas à une indulgence excessive. Et puis, bien entendu, j'admire ton talent littéraire, tes dons de critique...

Laurent n'écoute pas la suite. Darcy est venu à lui parce qu'il veut un jugement et non un témoignage d'amitié, non les ménagements qu'inspirerait une affection trop grande. Darcy a pénétré les sentiments de son ancien collaborateur : de lui, il se sait estimé, mais non pas aimé. C'est pour cela qu'il s'adresse à Laurent plutôt qu'à un ami plus cher, comme Davreux par exemple.

André a en ce moment bien d'autres préoccupations, et qui le touchent davantage, que celle de juger le manuscrit de Jean-Pierre Darcy. Mais opposer un refus à la demande de son ancien directeur serait grossier et brutal. Puis, cette confiance que lui témoigne Darcy n'est pas sans l'émouvoir. Il dit :

— Je suis heureux que vous me demandiez ce service, à moi. Je vais lire votre roman et le juger comme vous me le demandez. Vous pouvez compter sur ma franchise.

— Merci.

Ce mot prononcé, Jean-Pierre Darcy abandonna complètement le sujet et entretint Laurent de diverses questions qui les intéressaient tous deux. A cette conversation, le temps perdit, pour André, de sa désespérante lenteur.

Les deux hommes parlèrent de gens qu'ils connaissaient bien l'un et l'autre. Puis Darcy demanda :

— En entrant, je n'ai vu que ta secrétaire. Guérin est toujours avec toi ?

— Oui. Il est dans son heure de lunch.

— C'est un brave homme. Il m'a loyalement servi, à *Lumière*. Et ce vieux Knight ?

— L'Ancêtre aussi est toujours avec moi. Mais vous connaissez ses habitudes ? Il n'arrive jamais avant la fin de l'après-midi...

Darcy sourit, avec un peu de mélancolie.

— J'ai l'impression de retrouver ma vieille équipe...

A son tour, Laurent interrogea Darcy :

— Et Davreux ? Le revoyez-vous quelquefois ?

— Voilà des mois que je ne l'ai pas revu. Tu sais qu'il travaille à ton ancien journal ?

— Oui. Il est chef des informations, je crois ?

— Oui. Ce n'est pas du tout la besogne qui lui convient. Mais, enfin, on fait ce qu'on peut...

Et Darcy laissa échapper un soupir qui en disait long.

Au dehors, les douze coups de midi sonnèrent. André, qui n'avait pas mangé depuis la veille, avec Michelle, sentait l'appétit qui commençait à revenir. Il dit à Darcy :

— Si vous n'êtes pas déjà pris pour le déjeuner, je serais heureux que nous mangions ensemble.

— Je suis libre. Ça me fera plaisir de t'accompagner.

Un moment plus tard, dans la rue, Laurent demanda à son invité :

— Où aimeriez-vous que nous allions ?

— Mais où tu voudras...

André, machinalement, conduisit Darcy vers ce restaurant où, le soir précédent, il avait passé avec Michelle des heures si douces...

V

La serveuse venait d'apporter le café. André allumait une cigarette.

A travers la fumée, il regarda Jean-Pierre Darcy. Au cours du repas, ils avaient abordé les sujets les plus divers, et cette conversation avait un moment éloigné André des préoccupations qui l'assaillaient. Mais à présent, toute sa souffrance lui revenait, aussi amère, aussi lancinante. Et, soudain, il éprouva le désir de se confier à son compagnon : « Darcy a beaucoup vécu, possède une intuition étonnante... Peut-être pourrait-il m'aider à trouver ma voie dans la crise où je me débats ? »

Laurent allait parler, quand la serveuse revint à leur table. Il se tut, attendant, pour faire ses confidences à Darcy, que la jeune fille se fût éloignée. Mais Darcy ne semblait pas pressé de laisser partir la petite, qui était fraîche et jolie ; il lui caressait le bras, lui glissait des compliments assez crus. Ces manières déplurent à André. « Faire le joli cœur à soixante ans ! » Mais il dut constater que la belle enfant semblait se plaire au jeu, riant et ripostant avec bonne humeur aux propos les plus salés. Et, dans les yeux de la jeune serveuse, il vit luire cette petite flamme que Darcy avait toujours su allumer dans le regard des femmes.

Laurent se demanda : « Est-ce que ça ne serait pas une des choses qui ont le plus contribué à nous éloigner l'un de l'autre, ce tour facile que Darcy avait avec toutes les femmes et qui lui a toujours si bien réussi ? » André était convaincu que Darcy ne croyait rien de ce qu'il disait aux femmes ; mais les femmes, elles, semblaient le croire et, en tout cas, l'écoutaient avec plaisir. Toujours, c'est avec un souverain agacement qu'André avait assisté au manège de ce don Juan sur le retour, l'avait vu faire ses œillades, l'avait entendu débiter ses fadaïses. Et, parfois, il n'avait pas su se défendre contre le sentiment d'être victime d'une injustice, en voyant Darcy qui réussissait mieux, beaucoup mieux, avec ses petits artifices que lui-même avec ses grands élans et toute la sincérité dont il était capable. Aujourd'hui comme autrefois, le charme de Jean-Pierre Darcy agissait et Laurent pensa : « Après tout, s'il réussit aussi bien auprès des femmes, c'est peut-être parce qu'il sait,

lui, agir et parler comme elles le veulent et comme nous n'osons pas le faire, moi et mes pareils, de crainte du ridicule... » La franchise envers lui-même l'obligea à ajouter : « C'est peut-être aussi qu'au fond, les femmes sentent en Darcy une capacité de tendresse et d'amour que nous ne possédons pas, moi et ceux qui me ressemblent... »

Mais l'élan confiant que Laurent avait éprouvé l'instant d'avant envers son compagnon était brisé. Il se replia sur sa douleur. Il n'allait tout de même pas raconter à cet être superficiel les embarras qu'il traversait au journal, ni la honte que lui inspirait l'offre de Jeanne de l'aider... ni, surtout, le crève-cœur de sa passion pour Michelle. Et puis, sa souffrance n'appartenait qu'à lui et nul ne pouvait rien pour lui, pas plus Darcy qu'un autre...

André s'était abandonné à sa douloureuse rêverie. Tout à coup, il eut conscience que les yeux de son compagnon étaient posés sur lui. Il releva la figure qu'il avait penchée peu à peu, comme il se livrait à ses pensées.

La serveuse était partie. Darcy le regardait avec une curiosité à laquelle se mêlait beaucoup de sympathie.

André tenta de sourire, y réussit assez mal.

— Excusez-moi... Je rêvais.

Darcy demanda, d'une voix où se marquait une hésitation :

— Tu allais me dire quelque chose, tout à l'heure, quand la petite est venue à notre table ?

André haussa les épaules.

— Une chose insignifiante, sans doute. J'ai oublié.

Après un silence, Darcy reprit :

— Si tu as présentement des ennuis, je ne voudrais pas y ajouter en t'imposant la lecture de mon manuscrit.

— Mais non ! Au contraire, cette lecture ne peut que m'arracher à des pensées désagréables. Je vous le répète, je serai ravi de vous rendre ce léger service.

— Je ne sais comment te remercier...

André avait la certitude que son interlocuteur ajoutait, mentalement : « J'aimerais te remercier en t'aidant de mon côté, si seulement tu voulais me laisser t'aider. » Darcy avait un regard que Laurent lui connaissait bien, un regard qui semblait lire en celui sur qui il se posait. Darcy devinait-il ce qui se passait dans le cœur et l'esprit d'André ?

Un moment, encore, André Laurent fut sur le point de parler. Et, cette fois encore, il se tut.

Il quitta Jean-Pierre Darcy sans un mot de ce qui lui faisait le cœur si lourd, si douloureux. Il emportait en lui sa souffrance, intacte, inapaisée.

VI

André se retrouva devant l'immeuble abritant les bureaux de *l'Epoque* sans avoir vraiment voulu s'y rendre. Il ne put se résoudre à entrer. Tournant le dos au journal, il se dirigea vers la librairie de son ami Cartier. Peut-être la conversation de Robert lui apporterait-elle quelque réconfort ?

Mais Laurent demeura peu de temps en compagnie du libraire. Cartier semblait incapable, ce jour-là, de parler de rien d'autre que des plus récentes transactions qu'il avait réussies, de la campagne de publicité qu'il comptait entreprendre, des sports qu'il pratiquait. Au moment même où il parlait à André, il semblait à cent lieues de celui-ci ; il poursuivait ses propres pensées et abandonnait le journaliste à sa solitude, ne prêtait aucune attention à ce que ce dernier pouvait vouloir lui dire, tenter de lui communiquer.

André Laurent soupira. Cartier ne différait pas, en somme, de lui-même : il ne s'intéressait, lui aussi, qu'à ses propres histoires.

André quitta bientôt Robert Cartier pour regagner *l'Epoque*.

Revenu au journal, il s'enferma de nouveau dans son bureau, se livrant à ses pensées, à ses souvenirs.

Il se rappelait, dans les moindres détails, chacune de ses entrevues avec Michelle. Et, aussi, chacun des entretiens qu'il avait eus avec Fernand et dont Michelle avait fait le sujet.

Fernand aimait Michelle, André en était sûr. Mais quand le jeune homme avait parlé de sa longue amitié pour Michelle, avait insisté sur sa qualité d'ami, André avait feint de le croire. Tout n'était-il pas plus facile ainsi ? La convention de l'amitié de Fernand une fois établie, ne se trouvait-il pas, lui, plus à l'aise pour parler de son amour ?

André n'avait pas été sans constater avec amusement que, depuis qu'il avait commencé de voir Michelle, il exerçait une espèce de fascination sur Fernand. Ce dernier recherchait sa compagnie et sa conversation comme jamais il ne l'avait fait auparavant, depuis qu'il était devenu rédacteur à *l'Epoque*. Le fait d'aimer tous deux la même femme les avait rapprochés, tout en déclenchant chez Fernand des sentiments qu'André devinait, mais préférait ne pas approfondir.

Parfois, le jeune Richer avait des phrases qui éclairaient singulièrement son directeur sur le compte de Michelle. André ne connaissait celle-ci que depuis peu de temps, ignorait tout de son passé. Ce que Fernand lui apprenait des jours qui avaient précédé ce vernissage du 8 février lui permettait de mieux comprendre ce qui s'était passé depuis. Une phrase de son collaborateur avait particulièrement impressionné André Laurent. C'était celle-ci :

— Même quand on est porté à en vouloir à Michelle, il ne faut jamais oublier qu'elle est malheureuse...

Non, Michelle n'était pas heureuse. Cela, André avait pu s'en rendre compte par lui-même, et les paroles de Fernand n'avaient fait que donner plus de relief à ses propres observations. Si Michelle faisait souffrir les autres sans beaucoup de scrupule, n'était-ce pas parce qu'elle souffrait elle-même ?

Cette souffrance et ce malheur qu'il avait devinés chez

Michelle avaient décidé André à la douceur, à la patience avec elle. Il s'était juré de réprimer tout mouvement qui l'inciterait à se montrer violent envers elle. Et il avait fallu qu'en un instant d'égarement, toutes les résolutions fussent oubliées, toutes les précautions mises de côté...

André remâchait son tourment, s'abreuvait de reproches stériles. Il ne pouvait penser à rien d'autre que cette aveugle explosion de bestialité dont il n'avait eu aucunement conscience et qu'il n'avait apprise que par le témoignage d'autres personnes.

Un à un, les employés de l'*Epoque* étaient partis. André quitta son bureau pour se promener à travers les diverses pièces du journal.

Seul. Il était seul. N'avait-il pas toujours été seul, d'ailleurs ?

Déjà, quand il était enfant, il s'était soudain senti affreusement seul au sein de sa famille, où personne ne sentait comme lui, ne pensait comme lui, où nul ne pouvait le comprendre. Et, à l'école, c'était la même chose. Aucun camarade avec qui il eût pu se lier, aucun compagnon à qui il eût pu se confier. Il n'avait pas su se défendre de quelques élans de sympathie. Mais ses premiers efforts vers l'amitié avaient été bafoués et il ne les avait pas renouvelés. Il s'était enfoncé très tôt dans une solitude qui n'avait fait que croître à mesure qu'il avançait dans la vie.

Aujourd'hui, il se sentait plus seul que jamais.

Dans la nouvelle famille qu'il s'était créée en se mariant, il n'avait pas trouvé plus de compréhension que dans celle qu'il avait quittée. Depuis la naissance de leur fille, Jeanne et lui étaient devenus des étrangers. Avant cela même, dès le début de leur vie en commun, il avait senti l'infranchissable barrière se dresser entre son épouse et lui.

Il ne pouvait même pas se fondre en un groupe, s'identifier à une masse anonyme. Canadien français, il

se sentait isolé au milieu des autres Canadiens français. Il demeurait aussi seul au sein de la grande famille nationale que dans la famille où il était né, que dans celle qu'il avait tenté de se constituer, bien à lui.

Etant né et ayant grandi dans un faubourg ouvrier, il s'était fait élire par les bourgeois d'un quartier riche. Il n'était vraiment accepté ni d'une classe, ni de l'autre, ne se sentait chez lui dans aucune. Canadien français, il était l'élus d'une majorité anglo-juive qu'il estimait, certes, mais où il ne pouvait se fondre pour échapper à sa solitude.

Et, député, il n'était même pas membre d'un parti. Cette étiquette d'indépendant en faisait encore un solitaire dans les rangs de la députation.

Il avait cru trouver dans l'amour l'évasion de ce sentiment de solitude qui, parfois, l'étreignait jusqu'au vertige ? Illusion... Triste illusion que suivait de si près la déception ! L'amour, un égoïsme à deux ? Allons donc ! Pas même... Deux égoïsmes qui s'affrontent et s'entre-déchirent... Au mieux, deux solitudes qui se frôlent, se collent, sans pouvoir se compénétrer au delà des accouplements de la chair, de la triste chair jamais satisfaite, jamais comblée, jamais repue.

Il avait fait ce rêve insensé, en aimant Michelle, d'une solitude à deux où ils seraient isolés du reste du monde, mais où, au moins, ils seraient ensemble, se posséderaient pleinement l'un l'autre...

Eh bien ! le réveil était venu, brutal, désenchanteur, comme tout réveil après un impossible rêve...

Et à présent, à ce sentiment desséchant d'une solitude sans évasion, venait s'ajouter un indicible dégoût de soi.

André alla vers une fenêtre donnant sur la rue et, malgré le froid, il l'ouvrit toute grande. Quatre étages plus bas, les automobiles roulaient, des gens passaient. Perdu dans cette foule, serait-il moins seul ? Tombant au milieu de cette foule, lamentable pantin disloqué, cesserait-il d'être seul ?

Une clé tournait dans la serrure de la porte. André

s'écarta de la fenêtre. La porte s'ouvrit, livrant passage à Fernand.

Le jeune homme avait sûrement bu. Ses pommettes étaient très rouges, ses yeux bleus avaient une fixité inaccoutumée.

Il dit, d'une voix qui acheva de renseigner André sur son état :

— Tiens ! vous êtes encore là ?

— Comme tu le vois, répondit André, allant fermer la fenêtre.

— Eh bien, monsieur Laurent, je suis content que vous soyez là... Je voulais justement vous parler.

La voix du jeune homme avait une solennité qu'André eût trouvée comique un autre jour que celui-là. Mais, dans l'état d'esprit où il était, il se retourna, impatient, et c'est d'un ton agressif qu'il demanda :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Le ton fit hésiter Fernand, malgré son ivresse. Mais il se décida :

— Je veux vous parler du journal...

— Dis ce que tu as à dire.

— Vous m'avez dit, il y a quelques semaines déjà, que vous alliez reprendre l'*Epoque* en main, en refaire un journal libre et propre... Avez-vous agi, depuis ?

André sentit une bouffée de colère lui monter à la tête. Mais les événements de la nuit l'incitaient à la modération. Il s'efforça au calme.

— Oui, j'ai agi. Mais il ne faut pas s'attendre à un miracle immédiat...

Fernand dissimula mal son mépris, en regardant son directeur.

— Oui, vous avez agi, pour sauver le journal ! En courant après les femmes... en passant des heures à jaser avec le gros Plessis...

André se sentit rougir, violemment. Mais, encore une fois, il sut se maîtriser.

— Mon petit Fernand, je pourrais te faire observer que ma vie privée et l'emploi de mon temps ne te concernent en rien. Mais passons... Je te dis que j'ai agi, et j'ai agi. Je prends en ce moment un risque considérable

pour sauver l'*Epoque*, la sauver pour de bon en la libérant. Mais il faut pour cela de l'argent. Beaucoup d'argent. Et l'argent ne se trouve pas facilement pour une entreprise de ce genre...

Fernand lança :

— L'argent ne semble pourtant pas manquer, dans cette maison que vous habitez... Vous ne vous privez de rien !

Cette fois, André éclata.

— Petit imbécile ! Petit imbécile qui ne voit pas au delà des apparences ! Cette maison dont tu me reproches la richesse, elle ne m'appartient pas. Ce luxe dont tu me fais un grief, je n'y suis pour rien. Tu me blâmes de ne manquer de rien ? Au contraire, je manque de tout, et cela, pour entretenir un éléphant blanc dont le poids m'écrase...

Fernand le regardait, interdit. André poursuivit :

— Cette maison, ma femme l'a reçue en cadeau de noces de son père, toute décorée et toute meublée. Oui, car j'ai commis la bêtise, le crime, d'épouser une femme riche alors que j'étais pauvre. Pas pour son argent, je te le jure ! Je ne veux pas y toucher, à ce sale argent... Ma femme était l'héritière d'une grosse fortune. Déjà, à notre mariage, son père l'avait comblée. Il était veuf et n'avait d'autre enfant qu'elle. Toujours, il l'avait gâtée et n'a pas voulu cesser après qu'elle l'eut quitté pour m'épouser. Puis mon beau-père est mort, un an seulement après notre mariage, à Jeanne et à moi. Ma femme est devenue riche. Très riche...

André alluma une cigarette, aspira une bouffée de fumée. Il reprit, un peu plus calme :

— Sais-tu combien il en coûte pour entretenir une maison comme celle que j'habite... comme la maison de ma femme ? Une petite fortune chaque année ! Evidemment, Jeanne a tout l'argent qu'il faut et ne demanderait pas mieux que d'assumer tous les frais... Mais voilà : moi, je ne veux pas. Dans un moment de faiblesse, surtout pour faire plaisir à Jeanne, au moment de notre mariage, j'ai été assez bête pour accepter que

son père lui fasse présent de cette maison... j'ai consenti à l'habiter, cette demeure trop luxueuse... à vivre dans ces meubles trop cossus. Mais, dès que j'ai retrouvé ma raison, je me suis juré que jamais mon beau-père — ni, plus tard, ma femme — ne fourniraient un sou aux dépenses courantes, aux frais de l'entretien. Il fallait ça, pour que le dégoût de moi-même ne m'obsède pas jusqu'à la désertion de mon foyer, jusqu'à la fuite de cette maison qui n'était pas faite pour moi. Je me suis tenu parole. Mais cela m'a toujours pris tout ce que j'ai pu gagner, autant que j'aie pu travailler. Et, sans me vanter, j'ai fait passablement d'argent... Mais il ne m'en est jamais resté un sou. Tout a été englouti par cette maison ruineuse, qui dévore l'argent plus vite que je ne puis le gagner...

Fernand bredouilla, gêné :

— Mais... votre femme...

— Elle ne s'est jamais doutée de rien. Quand on a plus d'argent qu'il ne nous en faut, on ne sait pas ce qu'il peut coûter aux autres...

André écrasa sa cigarette à demi-fumée, regarda Fernand droit dans les yeux et lui demanda :

— Eh bien, qu'est-ce que tu voudrais ? Que j'hypothèque la maison de ma femme ? Que je vende les meubles qui lui appartiennent ? Peut-être que je consente à vivre entièrement à ses crochets... ou, mieux, que je lui emprunte de l'argent pour renflouer l'*Epoque* ?

Visiblement mal à l'aise, Fernand murmura :

— Excusez-moi, monsieur Laurent... Je ne savais pas...

Il n'aurait su mieux choisir ses mots, eût-il déployé une habileté dont il était bien dépourvu en ce moment. André se radoucît soudain, retrouva tout son calme. C'est d'une voix chaude, un peu mélancolique, qu'il dit :

— Evidemment, tu ne pouvais savoir...

Il éprouvait pour son jeune collaborateur une sympathie sur laquelle il s'était parfois interrogé. Car Fernand ne lui avait jamais témoigné, de son côté, un

attachement qui l'incitât à la cordialité. Regardant le jeune homme, en ce moment, André comprit la cause profonde, jusque-là insoupçonnée, de ce sentiment : Fernand ressemblait à Jeanne. Le fils qu'André aurait pu avoir de Jeanne serait peut-être venu, un jour, à ressembler à Fernand...

André se demanda : « Avoir eu un fils, me serais-je vraiment senti moins seul ? »

Jusqu'ici, il l'avait cru. Que Jeanne lui eût refusé ce fils, après que France fut née, cela avait achevé de creuser l'abîme qui avait commencé de s'ouvrir entre eux au lendemain même de leur mariage. Ce fils, il avait souhaité l'avoir de Michelle, quand il avait brusquement senti, dès ce premier soir, qu'il l'aimait comme il n'avait encore aimé aucune autre femme — sauf Jeanne... autrefois. Mais le moment n'était jamais venu où il aurait pu faire part à Michelle d'un tel désir...

A présent, cependant, André se demande s'il en serait autrement avec un fils qu'avec France. Même s'il adorait ce fils — même si ce fils, par extraordinaire, le lui rendait — chacun d'eux n'évoluerait-il pas dans sa propre solitude, sans pouvoir pénétrer la solitude de l'autre, sans pouvoir recevoir l'autre dans sa solitude à lui ?

— L'homme est condamné à vivre seul.

— Quoi !

A l'exclamation de Fernand, André se rend compte qu'il a parlé tout haut. Il dit :

— Excuse-moi. Je me parlais à moi-même...

— Vous avez bien dit : « L'homme est condamné à vivre seul » ?

— Oui.

— C'est étrange. C'est justement ce que je me disais à moi-même, à cet instant précis où vous avez prononcé les mots !

— Ce problème de la solitude te préoccupe aussi ?

— C'est mon problème ! C'est le seul problème...

André contemple en Fernand l'image de ce fils qu'il aurait pu avoir et qui aurait été emprisonné dans sa sphère de solitude, comme lui-même l'était dans la

sienne. Et dire que Michelle prétendait aspirer à la solitude, voulait créer de la solitude en elle et autour d'elle ! La malheureuse... Elle n'avait qu'à prendre conscience de sa condition humaine pour s'apercevoir qu'elle y était, en pleine solitude... Une solitude si épaisse, si dense, si impénétrable que jamais elle n'en pourrait sortir, que jamais personne n'y pourrait pénétrer.

André sourit à Fernand. En ce moment, l'intensité même de la solitude de chacun les rapprochait.

— Viens, mon petit Fernand. Transportons nos deux solitudes au restaurant. J'ai faim, et cela te fera du bien de manger.

En partant, André glissa dans sa serviette le manuscrit de Jean-Pierre Darcy.

VII

Il n'était pas bien tard quand André prit congé de Fernand, à la sortie du restaurant.

Il se rendit directement chez lui... ou plutôt chez sa femme, comme il se reprenait mentalement.

Il faisait cruellement froid et il dut attendre longtemps le tramway. Il arriva à la maison transi. Il s'installa dans son cabinet de travail, pour entreprendre la lecture du manuscrit de Darcy. Puis il fut tenté par le feu de cheminée qui devait sûrement flamber dans le petit salon. Et flamber pour personne, car cette pièce était probablement vide, comme à l'ordinaire. A cette heure, Jeanne serait à quelqu'une de ces soirées mondaines où elle éparpillait sa vie.

Prenant la liasse de feuilles sous son bras, André se dirigea vers le petit salon. En y pénétrant, il eut un mouvement de surprise : Jeanne était allongée sur le divan, près de la cheminée. Un déshabillé de dentelle noire révélait toute la jeunesse et la beauté de son corps. Ses tresses étaient défaites et ses cheveux descendaient le long de son dos et de ses reins comme une

lourde coulée d'or, où les reflets du feu allumaient des éclairs fauves.

Jeanne lisait et n'avait pas vu entrer son mari. Celui-ci contempla un instant cette femme qu'il avait passionnément aimée. Jamais elle n'avait été si belle. Pas même à dix-huit ans, quand il l'avait connue et s'était épris d'elle avec une violence, une intensité qui lui avaient inspiré l'audace de ravir cette proie superbe à ce monde exclusif, fermé, auquel elle appartenait. A ce monde qui lui était apparu jusque-là comme une sphère supérieure de l'humanité et où il se glissait pour la première fois, jeune journaliste ambitieux qui commençait à percer.

Il y avait onze ans de cela...

Jeanne venait d'avoir dix-huit ans. Elle était la débutante la plus en vue de la saison, la plus recherchée, tant pour sa beauté que pour la fortune de son père, dont elle était l'unique héritière.

André avait alors vingt-six ans. Il commençait enfin à faire sa marque dans le journalisme. On fondait sur lui beaucoup d'espairs. Certains protecteurs haut placés avaient entrepris de le lancer. Il bénéficiait d'un concours de circonstances favorables qu'il avait l'esprit et l'habileté d'exploiter à fond.

Aussi différents l'un de l'autre qu'ils pouvaient l'être par la naissance, l'entourage, la fortune, attirés d'autre part par des affinités intellectuelles qu'elle ni lui n'avaient rencontrées chez personne d'autre, chacun en son milieu, Jeanne et André s'étaient aimés.

Cela avait été, chez lui, une passion qui le transportait au-dessus de lui-même, le rendait capable de tout ; chez elle, une espèce d'envoûtement qui l'avait rendue sourde à toutes les remontrances, inébranlable dans sa décision de devenir la compagne de cet homme.

Le père de Jeanne, qui croyait voir en ce Laurent un coureur de dot, avait dû néanmoins se rendre devant l'obstination de son unique enfant, à qui il n'avait jamais rien refusé.

André et Jeanne étaient devenus mari et femme...

Tout cela a surgi d'un coup à la mémoire d'André, au spectacle de la beauté de Jeanne.

Non, jamais elle n'a été aussi belle. La trentaine qui approche lui donne une douceur, une plénitude où se parachève tout ce qui, à dix-huit ans, était encore promesse ou ébauche.

Même si André n'aime plus cette femme, jamais il ne peut la voir sans ressentir ce trouble exquis et douloureux qu'inspire la beauté atteignant un certain degré.

Mais voici que le charme est rompu. Jeanne vient de se rendre compte de la présence de son mari. Elle dit, souriante :

— Déjà rentré ?

André réplique :

— Et vous n'êtes pas sortie ?

Jeanne esquisse une moue charmante.

— Je sors beaucoup moins, depuis quelque temps déjà, et vous vous en seriez aperçu, si vous entriez habituellement moins tard... Je ne sais si c'est parce que je vieillis, mais je trouve de moins en moins de plaisir aux réceptions, bals, fêtes de toute sorte. Et je me trouve bien sotte d'y avoir gaspillé tellement de mon temps...

André ne répond rien à cela, mais il pense :

« Si j'étais ici chez moi, vraiment chez moi, j'y entrerais souvent plus tôt. De plus en plus souvent. Et de plus en plus tôt ! »

Son aventure de la nuit précédente a achevé de le dégoûter des beuveries où il a tant de fois cherché l'oubli de tout ce qu'il a raté dans l'existence — principalement le bonheur qui lui avait paru, il y a onze ans, s'offrir de lui-même sur un plateau d'or.

Et les femmes... Il n'a jamais cessé de souhaiter une femme qui répondît à toutes ses aspirations, qui fût la compagne de son esprit et de son âme comme celle de son cœur et de ses sens. Mais la femme qui sera cela, il désespère à présent de la trouver jamais...

André se sent soudain terriblement las. Il aspire au repos, au calme. Comme Jeanne l'instant d'avant, mais beaucoup plus sérieusement, il se demande si ce n'est

pas là un signe de vieillissement. Quand le diable vieillit, il se fait ermite...

Jeanne le regarde, une vague interrogation dans les yeux. Il ne dit rien. Il ne trouve aucune phrase aimable qui serait sans conséquence, et il a peur des mots qui montent à ses lèvres, sans qu'il le veuille. Il se tait.

Jeanne étouffe un petit soupir, reprend le volume qu'elle lisait quand son mari est entré dans la pièce.

André va s'asseoir dans un fauteuil, à côté, et commence à feuilleter le manuscrit de Darcy. Il n'a pas en ce moment l'esprit à une lecture suivie. Il parcourt un passage ici, un autre là. Puis, vers la moitié, il se sent brusquement empoigné par l'œuvre de son aîné.

Ce que Jean-Pierre Darcy raconte, de façon à peine voilée, c'est l'agonie de son hebdomadaire, *Lumière*. Et André Laurent y retrouve, de façon saisissante, le drame de son propre journal, *l'Epoque*. Il est évident que Darcy s'est peint lui-même dans son personnage principal, le directeur du journal acculé à la ruine ; mais Laurent peut aussi bien s'identifier à ce personnage, tellement le cas de celui-ci lui rappelle le sien.

André n'a plus l'impression de lire, mais bien de vivre les péripéties du roman de Darcy. Il se voit, échouant dans ses ultimes tentatives pour renflouer *l'Epoque*, sentant l'œuvre de sa vie s'écrouler sous lui, succombant aux coups que ses adversaires ne lui ménagent plus, à présent qu'il est désarmé... Il se voit coulant à pic dans l'obscurité et l'oubli, après avoir été durant des années à la pointe de l'action ; il se voit, espèce de mort vivant, dont les amis mêmes enterrent la mémoire, non pas par méchanceté, mais simplement parce qu'ils ne pensent plus à lui, à présent qu'il a cessé de tenir la vedette de l'opinion publique...

André songe à peine à plaindre Darcy, qui met ainsi à nu la tragédie de son existence. C'est sur son propre sort que Laurent s'apitoie. Il a raté sa carrière comme il a raté son mariage, comme il a raté le bonheur... Comme, il lui faudra bientôt se l'avouer, il a raté toute sa vie.

Ce qu'il avait peiné, pourtant, pour parvenir là où il s'était rendu ! Ce qu'il avait travaillé et lutté !

André se revoit, adolescent, ayant déjà quitté l'école pour l'usine afin de rapporter un peu d'argent à la maison, et refusant de se mêler aux plaisirs de ses compagnons de travail pour consacrer tous ses loisirs à la lecture et à l'étude. Il se revoit à ses débuts dans le journalisme, continuant de peiner à d'autres tâches qui assureraient sa subsistance, rognant sur ses heures de repos afin de multiplier les collaborations bénévoles ou à peine rétribuées, à toutes les publications qui voulaient bien accepter ses articles. Puis il se rappelle comment, devenu journaliste pour de bon, attaché en permanence à un important quotidien, il a repoussé les cadeaux, laissé passer les chances d'avancement, risqué de briser la carrière qu'il venait à peine d'entreprendre, tout cela pour demeurer fidèle à ses convictions, pour suivre sans détour la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Il se rappelle les polémiques passionnées dans lesquelles il s'est plus tard engagé, les campagnes qu'il a menées avec violence contre tout ce qu'il estimait faux et mauvais. Il évoque enfin ce moment capital où il a renoncé à la sécurité que lui assurait son poste au journal du parti, à la sinécure qu'on lui promettait pour l'avenir, afin de fonder son propre journal, un petit hebdomadaire de combat, voué à jamais aux faibles tirages et aux revenus plus que modestes, mais où il allait pouvoir s'exprimer en toute liberté, faire du journalisme tel qu'il l'entendait, accomplir une mission et non plus remplir un emploi...

Où tout cela l'a-t-il mené ? Aujourd'hui qu'il approche de la quarantaine, il se trouve en face de l'échec total, définitif ; il ne peut envisager qu'un avenir de privations et de médiocrité. Tous ses rêves s'abattent autour de lui, l'aile cassée. Il a renoncé à la sécurité et voici qu'il perd sa liberté. Il s'est fermé la porte des autres journaux et voici qu'on va lui enlever le sien, ce journal qui était sa tribune, son œuvre, sa vie.

A quoi se raccrocher ? Il ne possède pas de foyer

qu'il puisse véritablement considérer comme le sien ; même cette maison où Jeanne et lui vivent comme des étrangers, il s'estimera contraint de la quitter, le jour prochain où il ne pourra plus en défrayer l'entretien. Il n'a pas su inspirer un grand amour dans lequel il pourrait aujourd'hui se réfugier. Il n'y a pas une cause au service de laquelle il puisse s'engager avec un oubli total de soi. Son siège de député, qu'il a conquis de haute lutte, ne se lançant dans la mêlée électorale que pour le plaisir du combat, il se voit condamné à le perdre, comme tout le reste.

Jamais André Laurent n'avait, comme en ce moment, éprouvé la desséchante âpreté d'une vie dont toute spiritualité était absente. Lui qui s'était cru si fort, il se découvrait soudain tel qu'il était, moralement : un infirme, un être incomplet, impuissant. Se penchant brusquement sur l'abîme de son vide intérieur, il était saisi de vertige.

Longtemps après que Jeanne lui eut dit bonsoir et eut regagné sa chambre, André resta près de la cheminée où se mourait le feu. Il resta seul, plongé dans sa lecture et dans les pensées qu'elle lui inspirait.

VIII

La journée du lendemain n'apporta pas de changement à l'état d'esprit où se trouvait André. Il avait l'impression de ressembler à ces nageurs novices qui ont perdu pied et qui tentent vainement de retrouver un appui qui se dérobe sans cesse. Il se débattait maladroitement dans une inquiétude qui l'assaillait de toute part. Nul point où sa pensée pût se fixer un instant, apaisée, rassurée.

Bien que ce fût pour lui un tourment de plus, il aimait évoquer, de Michelle, les images qui la lui présentaient de la manière la plus propre à exciter tout ce qu'il avait ressenti pour elle de compassion et à lui

donner à présent le remords de sa brutalité. Il la re-voyait à leur première rencontre, avec ses cheveux absurdement coupés et le sourire qui découvrait ses dents courtes, lui donnant l'air émouvant qu'ont les enfants pas très heureux. Il se rappelait, à leur dernière entrevue, certain regard où elle lui livrait le besoin qu'elle éprouvait de son affection, de sa protection contre tout ce que la vie pourrait avoir pour elle de trop dur, de trop menaçant...

Souhaitant échapper à cet ordre de pensées, mais incapable d'orienter de lui-même son esprit dans un autre sens, il accueillit presque avec soulagement la visite inattendue d'un certain Léo Ménard, un organisateur politique qu'il avait connu, jadis, au quotidien du parti et avec qui il avait travaillé à l'occasion.

Gras, mis avec un luxe de fort mauvais goût, mais visiblement très coûteux, l'homme mûr qui entra dans le bureau d'André Laurent ne ressemblait plus guère au type famélique que le journaliste avait connu, une dizaine d'années plus tôt. Ce qui n'avait pas changé, c'était le regard pénétrant et rusé des petits yeux noirs, qui semblait aller au fond des êtres et des choses sur lesquels il se fixait, les dépouillant de leur apparence pour s'attaquer à leur substance même.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. André demanda :

— Qu'est-ce qui me vaut cette visite... un peu imprévue ?

— Oh ! je passais, tout simplement...

Mais le regard de Ménard démentait ses paroles. Il était venu à l'*Epoque* dans un but bien déterminé, André en avait la certitude. Le journaliste se tut, attendant que l'autre montrât son jeu.

Ménard prit son temps, offrant une cigarette à André, allant à la fenêtre jeter un coup d'œil dans la rue, en bas, et sur les toits du voisinage, revenant à la table de travail du journaliste pour s'absorber dans la contemplation d'un presse-papiers pourtant bien ordinaire.

André se défendait mal contre l'impatience qui le gagnait. Mais il connaissait trop bien la manœuvre de son

visiteur pour s'y laisser prendre. Il domina son impatience et sa curiosité, et continua de se taire.

Finalement, Ménard sourit, plongea son regard dans les yeux d'André et lui dit :

— T'as fait un maudit bon discours, à Québec, cette semaine.

André haussa les épaules. Que lui importait à présent ce discours ? Tous les discours, et toute la politique, et tout le reste, il s'en moquait éperdument. Seule, en cet instant, Michelle comptait pour lui. Michelle qu'il avait irrémédiablement perdue...

Après un silence, Ménard reprit :

— Fais pas le modeste. Ton discours, ça peut être le commencement de quelque chose, pour toi et pour d'autres. T'as vu que les journaux du parti l'ont monté en épingle, malgré que tu sois un maudit indépendant. Puis, au cas où tu le saurais pas, ton discours s'est discuté dans les unions ouvrières. Tu peux te faire un following dans les rangs du travail, si tu veux t'en donner la peine. Les chefs ouvriers sont flottants. Les plus dégourdis se rendent bien compte que le socialisme aura pas de chance de sitôt dans Québec, et ils veulent se raccrocher au parti qui leur donnera le plus de garanties...

André coupa :

— Je ne suis d'aucun parti.

— Je le sais bien, et les chefs unionistes le savent aussi. C'est ça qui est embêtant. Un homme tout seul peut rien faire...

André n'écoutait plus. « Un homme seul ne peut rien faire... » Combien, cette triste vérité, il la ressentait avec force ! Combien souvent il se l'était répétée à lui-même !

Quand André porta de nouveau attention aux paroles de Ménard, ce dernier disait :

— ...et puis, si tu étais d'un parti, tu aurais des chances d'entraîner l'appui de pas mal d'unions ouvrières de ce côté-là.

— Mais puisque je ne suis d'aucun parti...

— Ta ! ta ! ta ! Ça, c'est parce que tu voudrais que ça soit comme ça. Mais ça pourra pas durer.

— La politique ne m'intéresse plus. Je ne me présenterai pas aux prochaines élections.

Ménard perdit un peu de son calme. Il donna un coup de poing sur la table.

— Fais pas un maudit fou de toi, Laurent ! Un homme comme toi, sa place, c'est dans la politique. Tu peux encore te faire un bel avenir, si tu veux comprendre le bon sens. Mais, pour ça, t'as pas de temps à perdre. T'es parti du mauvais pied en te présentant comme indépendant...

— Je me suis tout de même fait élire.

— Parce que le parti a bien voulu te laisser passer. Penses-tu que si on avait voulu te faire la lutte pour vrai, on aurait pas eu ta peau ?

— Votre candidat s'est dégonflé au mauvais moment.

— Ça, c'est vrai. On avait un mauvais candidat. Mais le gars tripotait dans l'organisation depuis si longtemps, achalait le parti depuis si longtemps pour se présenter, on a pensé qu'on pouvait le risquer dans une élection complémentaire. L'adversaire connaissait son point faible et l'a ôté de dans le chemin comme il a voulu.

— Tu sais que c'est moi qu'on a accusé d'avoir eu recours au chantage contre votre candidat ?

— Si je le sais ! C'est moi qui ai parti cette rumeur-là !

André regarda Ménard sans animosité. Avec amusement, plutôt. C'est d'une voix toute calme qu'il lui dit :

— Tu es un joli salaud.

— Ta ! ta ! ta ! Faut toujours avoir des armes contre tout le monde, quand on joue le jeu que je joue... Mais c'est moi, aussi, qui ai fait travailler pour toi la machine du parti, quand notre candidat nous a pété dans les mains. Y avait des maudits fous, dans le parti, qui auraient mieux aimé qu'on travaille pour le candidat de l'autre parti plutôt que de te laisser passer, toi, le renégat.

— Pourquoi, toi, as-tu préféré travailler pour moi... le renégat, comme tu dis ?

— Parce que, moi, j'ai toujours pensé que tu étais un gars intelligent, que tu finirais par voir de quel côté

ton pain est beurré, puis que tu nous reviendrais.

— Je n'en ai aucune envie.

— Ta ! ta ! ta ! On dit ça, puis un jour... T'es encore jeune. Assez pour nous intéresser. Mais tu l'es plus assez pour te permettre des folies plus longtemps. C'est ces années-ci que tout ton avenir se joue. Fais pas le bête. C'est le temps de t'organiser pour arriver quelque part...

— Où, par exemple ?

— A un poste de ministre quand notre parti aura repris le pouvoir.

— Mais puisque je n'appartiens pas au parti...

— T'as une maudite belle occasion d'y rentrer !

— Ah oui ? Laquelle ?

— Ton discours t'a mis sur la mappe politique. Notre parti a sa convention à la mi-mai pour se choisir un nouveau chef. Si tu voulais, je pourrais organiser une délégation de gens du parti qui viendrait te demander de poser ta candidature à la chefferie. Tu irais à Québec, en mai, comme candidat. Naturellement, t'auras pas une sacrée chance. Mais tu peux faire pas mal de train. Je peux bien te le dire, le chef choisi, ça sera Lagacé. C'est lui qui a tout le backing des gros bonnets du parti. Mais, toi, tu peux rallier autour de toi pas mal d'éléments plus ou moins dissidents, des jeunes, des têtes chaudes, des gars qui veulent aller un peu plus à gauche. Puis, au bon moment, tu te retires en faveur de Lagacé, en demandant à tes partisans de l'appuyer. Ça, ça te donne déjà une chance d'entrer dans un cabinet Lagacé, quand on aura repris le pouvoir. Puis, en t'appuyant sur les unions ouvrières, tu peux faire accepter plusieurs de tes idées dans le nouveau programme du parti. Après ça, te voilà revenu officiellement dans la famille, puis t'as plus qu'à attendre les événements, sans prendre le mors aux dents.

André sourit.

— Je ne me croyais pas si important !

— Tu l'es pas tellement... Mais tu peux le devenir si tu veux. Veux-tu que je t'organise une délégation ?

— Ne prends pas le mors aux dents, toi non plus ! Je t'ai dit que je voulais me retirer de la politique...

— Bêtise ! C'est ta place...

— Et si je changeais d'idée et décidais de rester dans la politique, rien ne dit que je serais prêt à me rallier au parti.

— Tu te feras jamais réélire comme indépendant, ça, je peux te le dire ! Ou tu sors de la politique — et ça serait une maudite bêtise — ou tu reviens au parti. Puis, dans ce cas-là, moi, je peux te dire que tu iras loin ! Alors, je te l'organise, ta petite délégation ?

— On verra... Je ne suis pas pressé.

— T'as pas de temps à perdre. Quand pourrais-tu rendre ta réponse ?

— Pas avant un mois.

— Le lendemain de Pâques, dans ce cas-là ?

— Oui.

— Bon. Ça peut aller. Mais fais pas le fou. Décide-toi. Je te donne une opportunité en or.

— On verra...

— O.K. Mais t'es mieux de voir du bon côté !

Ménard se levait, tendait une grosse main aux doigts bagués. André serra cette main parce qu'il ne pouvait guère faire autrement et dit, sans conviction :

— Au revoir.

— A la revoyure, monsieur le ministre, lança Ménard en s'en allant.

Le gros homme parti, André rêva un instant. Ministre... Quel homme, dans sa situation, ne serait pas séduit par la pensée de pouvoir, un jour pas tellement lointain, devenir ministre ? Bien sûr, la chose n'était pas faite. Elle ne se ferait d'ailleurs jamais... Quand même, elle n'était pas absolument impossible. Elle cessait d'être un songe chimérique comme ceux qu'il caressait autrefois, jeune homme dont les ambitions dépassaient toujours les moyens...

Puis une autre phrase de Léo Ménard revenait à André : « Après ça, te voilà revenu officiellement dans la famille... » Dans la famille... Y avait-il une famille qui voulût de lui ? Même une famille politique, déchirée par ses divisions intestines et dont tous les membres tentaient de faire avancer leurs propres intérêts au détri-

ment de ceux des petits copains... ? Se sentirait-il moins isolé, s'il partageait quelques buts communs, quelques mots d'ordre et quelques tactiques électorales avec les autres membres d'un même groupe politique ? Echap-perait-il à ce desséchant sentiment de solitude, en menant la lutte aux côtés des forces d'un parti, en participant un jour peut-être au pouvoir ?

Mais de s'interroger sur une évacion possible de sa solitude ne servait qu'à lui faire sentir combien, en ce moment, il était seul. Et ce sentiment ramenait sa pensée à Michelle. Et toute sa douleur lui revenait, aussi âpre, aussi désespérante.

Puis Mireille vint annoncer un autre visiteur : Alphonse Plessis.

— Qu'il entre tout de suite ! jeta André, d'une voix qui marquait la satisfaction et, en même temps, l'impatience.

— Me voilà !

Plessis apparaissait dans la porte ouverte, derrière la secrétaire. Il entra dans le bureau, repoussa la porte quand Mireille se fut retirée.

André s'était levé. Il alla vers Plessis, lui serra la main avec force et lui demanda :

— Eh bien ?

Il y avait à la fois de l'espoir et de l'inquiétude dans le regard dont le journaliste enveloppait son ami Plessis, gros garçon court, à la mine joviale.

— J'arrive de l'hôtel de ville, répondit Plessis. J'ai été voir les livres, à la fameuse chambre 14. J'ai pris tous mes renseignements. J'ai fait tous mes calculs. Ça serait une affaire d'à peu près cent mille piastres pour acheter tous les lots qu'on a en vue.

— Et pour combien penses-tu que nous puissions revendre ?

— Comme il faut bâcler l'affaire en dedans de deux mois, je crois pas qu'on dépasse le diable cent vingt-cinq mille. Cent trente au maximum.

— Tu es certain de ton coup ?

— Ah ! pour ça, oui. Il s'agit tout simplement de répéter sur une plus haute échelle ce que j'ai déjà fait

en petit. Puis, cette fois, j'ai nos hommes. L'affaire devrait pas traîner.

— Il faut verser vingt pour cent comptant, en achetant les terrains ?

— C'est bien ça.

— Vingt mille dollars...

— Plus cinq mille pour les travaux qu'on veut entreprendre et l'annonce qu'il faudra faire.

— Ce qui fait vingt-cinq mille dollars en tout qu'il nous faut déboursier tout de suite.

— Tu sais compter.

— Vingt-cinq mille... De peine et de misère, j'ai réussi à réunir cinq mille dollars, qu'il me faudra rembourser d'ici trois mois... si je ne veux pas perdre tout ce que je possède et être endetté pour le reste de mes jours. Toi, combien as-tu en main ?

— A peu près la même chose que toi. Je peux peut-être emprunter deux ou trois mille piastres, mais c'est le plus que j'espère, en mon nom personnel.

— Non, non. Ne va pas t'endetter personnellement pour cette affaire. C'est déjà plus que généreux de ta part d'avancer tout ce que tu possèdes ! Mais ça fait encore quinze mille dollars qu'il nous faut trouver au plus tôt... au plus sacrant, comme tu dis. Penses-tu qu'il soit possible... ?

— J'ai quelque chose en vue...

— Et tu ne le disais pas !

— C'est que...

Plessis hésita quelques secondes. Puis :

— Me laisses-tu libre d'emprunter l'argent où je le trouverai ?

— Mais... naturellement !

— Sans poser de questions ?

André regarda son ami, perplexe. Qu'est-ce que le gros garçon avait derrière la tête ? André regarda Plessis, bien dans les yeux. Devant le regard si franc, si honnête, si bon de l'autre, il se reprocha le soupçon qui l'avait un instant effleuré. Il dit, une note grave dans la voix :

— Alphonse, je te fais une entière et absolue confian-

ce. Je te signerai, en blanc, tous les documents qu'il te faudra. Tout ce que tu feras sera bien fait. J'en assume d'avance toute la responsabilité.

Plessis regarda André Laurent avec une gravité soudaine qui avait quelque chose d'insolite sur sa bonne figure joviale. Il dit, très simplement :

— Merci.

André lui tendit la main.

— C'est moi, qui ne pourrai jamais assez te remercier de tout ce que tu fais en ce moment pour le journal et pour moi-même...

— Ça me fait plaisir d'aider un ami et, en même temps, de servir mes idées.

André ne répondit rien. Alphonse Plessis n'était pas de ceux envers qui les épanchements sont faciles. Avec ce gros garçon tout rond, les phrases trop solennelles risquaient de devenir un peu ridicules. Et pourtant... Quelle délicatesse d'âme il possédait, ce Plessis rondouillard et souvent brouillon que tant d'observateurs superficiels se mêlaient de juger dédaigneusement ! Une émotion serrait la gorge d'André. Un grand élan de reconnaissance et d'amitié le portait vers Plessis. Des mots de remerciement et d'affection se pressaient sur ses lèvres. Mais il se contenta de dire :

— Tu es un véritable ami.

Au delà des mots prononcés, cependant, André Laurent se sentait un peu moins seul, en ce moment...

IX

Ce soir-là trouva André Laurent en proie à une inquiétude nouvelle : celle d'être assailli par les pensées troubles qui l'avaient torturé la nuit précédente. Il allait craindre, désormais, de regarder en lui-même ; craindre de retrouver cette intolérable sensation de vide et de vertige qui l'avait accablé, la veille.

Il ne pouvait échapper à sa solitude, il le savait, mais

au moins voulait-il se frôler à d'autres solitudes, éprouver quelque contact humain qui vînt le distraire de ses pensées.

Après avoir quitté le journal, il était allé manger dans un restaurant très achalandé où il y avait de la musique, et de cet ersatz de gaieté dont presque tous ont appris à se contenter, faute de joie véritable.

Maintenant, son repas terminé, il s'interroge sur l'emploi qu'il fera de sa soirée.

Il écarte d'avance l'idée de rentrer tôt à la maison, sachant qu'il risque à présent d'y trouver Jeanne. De la revoir rappelle trop de souvenirs, en lui, provoque trop d'émotions sur lesquelles il préfère ne pas s'interroger.

Restent les cinémas, les clubs... Mais aucun spectacle ne le tente.

Voir un ami ? Il songe à Robert Cartier, puis éprouve contre lui une rancune : le libraire l'entretiendrait encore de ses transactions commerciales, de ses exploits sportifs.

La pensée d'André va ensuite à Jean-Pierre Darcy — Jean-Pierre Darcy à qui, la veille, il est venu si près de se confier... Mais non, pas ce soir. Il attendra, pour revoir Darcy, d'avoir terminé la lecture de son manuscrit.

Mais, d'avoir pensé au directeur de *Lumière*, un autre nom vient à l'esprit d'André Laurent : Davreux, Pierre Davreux, qui a été le plus intime collaborateur de Darcy et avec qui André lui-même a été très lié. Voici bien longtemps qu'André n'a pas revu cet ami de sa jeunesse.

A cette heure-ci, Davreux est sûrement à son journal — le quotidien du matin dont Laurent a été le rédacteur en chef avant de se lancer dans l'aventure de l'*Epoque*. André décide d'aller lui rendre visite.

Ce n'est pas sans un peu d'émotion que Laurent pénètre dans le vieil immeuble où se sont écoulées tant d'heures de sa vie, monte les marches usées de l'escalier qu'il a gravi tant de fois, retrouve la grande salle de la

rédaction aux murs noircis par la poussière et le temps.

Davreux est là, tout au fond, derrière une immense table en fer à cheval, sur laquelle s'entasse une pape-rasse à faire envie au père Knight lui-même. Davreux n'a pas changé à cet égard : pas plus rangé qu'au temps de *Lumière*, alors que son manque d'ordre faisait le désespoir de Darcy. Mais, sous d'autres aspects, André trouve son ami assez différent du souvenir qu'il conservait de lui.

Davreux a beaucoup engraisé, depuis quelques années. Enfoncé dans son fauteuil, derrière sa table de travail, il paraît énorme. Cependant, il ne semble pas avoir autrement vieilli. André note encore que son ami affectionne toujours les chemises sombres et porte toujours ses cheveux trop longs, faisant un peu vulgaire.

Davreux a aperçu André. Il se lève pour aller à sa rencontre. Debout, il n'a plus de lourdeur, seulement de la force ; il garde autant de souplesse qu'André Laurent.

Les deux amis échangent une solide poignée de main. Pierre Davreux semble enchanté de revoir André. Tout de suite, il lui dit :

— Ecoute : j'expédie l'indispensable de ma besogne, puis je laisse mon assistant au desk et on va prendre un verre ensemble.

André sourit en retrouvant l'argot des salles de rédaction. Dans les journaux du Canada français comme dans ceux de toute l'Amérique anglo-saxonne, le « desk », c'est le bureau du directeur des informations — du « chef des nouvelles », comme on l'appelle.

Davreux poursuit :

— En m'attendant, tu peux causer avec les camarades. Tu retrouveras ici plusieurs types de ta connaissance. Il y en a encore quelques-uns qui y étaient de ton temps.

Déjà plusieurs journalistes ont abandonné leur machine à écrire pour venir entourer Laurent. Il y a de ses anciens collaborateurs, d'autres camarades qu'il a

connus ailleurs, des jeunes qui sont venus déjà le voir à *Epoque*. On échange des poignées de main, des salutations, des informations, des plaisanteries.

Cependant, André Laurent constate qu'il reste bien peu des membres de l'équipe qu'il dirigeait, quand il était rédacteur en chef de ce quotidien. Il s'informe de ses anciens camarades de travail. Certains ont passé au fonctionnarisme ; quelques autres sont à présent chargés des relations extérieures de grandes entreprises privées ; les autres sont rendus à d'autres journaux, la plupart à des postes plus intéressants que ceux qu'ils occupaient.

Presque tous, ce sont les meilleurs qui sont partis. Parmi ceux qui restent de son ancienne équipe, Laurent en retrouve deux ou trois qu'il n'avait gardés au journal que par indulgence, par pitié, considérant le mal qu'ils auraient à se placer ailleurs. On continue vraisemblablement de les tolérer pour les mêmes motifs.

Le vieux Mac Forgette est toujours chargé des faits divers. André ne peut revoir ce petit homme précieux et guindé sans se rappeler les histoires qui circulaient sur son compte, l'accusant d'éprouver une volupté particulière à palper les cadavres des femmes, à la morgue.

Et il y a toujours, à son pupitre de reporter transformé en capharnaüm par ses instincts de chiffonnier, le long et maigre Norbert Langlais, qui passait pour consentir, moyennant un dollar et même moins, à mettre un nom en vedette ou à le taire entièrement, dans ses comptes rendus.

Et Laurent revoit aussi, à son même bureau, le gros Bob Bertrand qui ne pouvait jamais traduire plus de six petits feuillets par soirée, était toujours assoiffé et commençait, dès le soir de la paye, à taper les copains, empruntant pour ne jamais rembourser et se faisant offrir la bière chaque fois qu'il le pouvait.

Ceux-là n'iraient jamais chercher de travail ailleurs, ne feraient jamais rien pour améliorer leur situation. Ils continueraient de se plaindre de leur sort, mais sans en vouloir changer.

Par contre, Laurent retrouve deux jeunes dont il a

publié les tout premiers articles dans l'*Epoque*, avant qu'ils aient débuté pour de bon dans le métier. Engagés à présent dans le journalisme quotidien, ils s'y sont déjà fait une situation intéressante. « Ceux-là ne resteront pas ici bien longtemps encore », pense André. Un avenir plus brillant doit les attendre ailleurs. En dehors du journalisme, peut-être...

Après avoir causé un moment avec ces jeunes, à qui il a mis le pied à l'étrier, André va, dans son ancien bureau, saluer celui qui lui a succédé à la direction du journal, Luc Larose.

Larose est plus maigre, plus sec que jamais, et il ne semble guère plus porté aux épanchements qu'aux jours où il était l'adjoint de Laurent.

Cependant, si peu que Larose se soit livré dans ses propos, André a bientôt deviné que son successeur est moins, beaucoup moins enchanté de sa succession qu'au moment où il l'avait recueillie, et n'éprouve que fort peu d'optimisme quant à l'avenir.

Mais André ne devait pas avoir avec Larose une bien longue conversation. Déjà, Pierre Davreux, pardessus sur le dos, chapeau sur la tête, vient presser Laurent au départ.

Une fois dans la rue, Davreux aspire une grande bouffée d'air, puis s'écrie :

— Sale boîte ! il n'y a que lorsque j'en sors que je peux enfin respirer. Tout, là dedans, est vieux, poussiéreux, malpropre, malodorant !

Après un silence rempli par un nouvel exercice respiratoire, il ajoute :

— Tu en es sorti à temps, c'est moi qui te le dis. L'ami Larose ne la trouve pas rose tous les jours, l'existence qu'on lui fait dans cette boîte. Tu ne peux savoir à quel point tu es chanceux d'avoir ta propre feuille...

André ne répond rien à cela. Pour parler ainsi, Davreux doit ignorer la crise que traverse l'*Epoque*, ou la croire moins grave. Autant vaut le laisser dans cette ignorance ou cette illusion, pour le moment.

André se contente de demander :

— Où allons-nous ?

— Je t'emmène dans un petit bar tranquille, où nous pourrons boire et causer à notre aise, sans être dérangés.

— Ça me va.

Ils marchèrent ensuite en silence, se hâtant à cause du froid qui leur pinçait la figure.

X

Le bar où Davreux avait amené André était bien tel qu'il l'avait dit : calme et discret.

Ils y étaient maintenant installés depuis quelque temps déjà et en étaient à leur troisième consommation. Davreux s'était déchargé le cœur de tous les griefs qu'il entretenait contre les administrateurs de son journal et la politique qu'ils prétendaient lui imposer dans la présentation des pages d'information. Il conclut :

— Ça sera toujours la même chose : ceux qui mènent la boîte ne connaissent rien au journalisme, et ils ne consentent jamais à prendre conseil des journalistes, à nous laisser quelque liberté de mouvement, quelque initiative. Aussi, le résultat est fameux !

Davreux vida son verre d'un trait. Puis, souriant, il dit :

— Mais, assez causé de ça. Parlons un peu de toi. Il y a une éternité que je ne t'avais vu. Qu'est-ce que tu deviens ?

André plissa les lèvres.

— Tu sais, on a chacun ses ennuis. Tu as les tiens, j'ai les miens.

Davreux regarda André dans les yeux.

— Toi, mon bonhomme, c'est pas le bonheur qui t'a fait te souvenir de mon existence, ce soir !

André avoua.

— C'est vrai. Ça ne va pas. Rien ne va.

Davreux hésita un moment, puis se décida à la question qu'André attendait :

— Avec Jeanne, ça n'a jamais repris ?

— Non.

André demanda à son tour :

— Et toi, avec Claudette ?

Une douceur inusitée éclaira le regard de Pierre Davreux.

— Nous nous sommes remis ensemble pour de bon. Elle a bien voulu me pardonner toutes mes folies. Et je te jure bien que je n'aurai jamais envie de les recommencer.

Il appela le garçon, fit apporter de nouvelles consommations, et ce n'est qu'après avoir pris une gorgée de cognac qu'il reprit :

— Je te dirai bien franchement, André, il est grand temps, à notre âge, d'établir un foyer sur des bases stables, solides. Je me suis montré assez stupide, dans le passé, pour avoir perdu le droit de jamais faire une remontrance à qui que ce soit. Je n'ai pas la prétention, non plus, de te faire la leçon. Tu le sais. Mais j'ai enfin trouvé le bonheur que j'avais vainement cherché en toute sorte d'aventures. Je voudrais te savoir heureux, toi aussi...

André l'interrompit avec agacement.

— Pierre, mon cas n'est pas le tien et Jeanne n'est pas Claudette. Et puis, toi, tu as un fils...

André se tut. Davreux garda lui aussi le silence.

Au bout d'un moment, André reprit :

— Tu es le seul à qui j'aie confié, dans le temps, le désir que j'avais d'avoir un fils. Le seul à qui j'aie révélé comment Jeanne s'est refusée à me donner ce fils que je voulais tant. Tu sais que c'est là ce qui a consommé la rupture entre elle et moi...

Davreux inclina la tête, sans un mot. André n'ajouta rien. Un long moment, tous deux burent et fumèrent en silence, chacun s'abandonnant à ses réflexions.

Les paroles mêmes qu'il avait dites à Davreux avaient fait surgir à la mémoire d'André Laurent tous les souvenirs les plus pénibles, les souvenirs évoquant l'échec de son mariage, cette épine qu'il portait au flanc et qui empoisonnait toute sa vie.

Tout s'était passé si bêtement. C'est une petite fille gâtée qu'il avait épousée. Jeanne avait perdu sa mère toute jeune et son père l'avait choyée sans mesure et sans discernement. Ce devait être, dans le jeune ménage, l'origine de bien des frictions, de difficultés de plus en plus fréquentes et toujours plus pénibles. Puis, à dix-neuf ans, Jeanne était devenue mère. L'accouchement avait été extrêmement difficile. On avait cru un moment qu'il faudrait recourir à l'opération césarienne. Et la meilleure amie de Jeanne était morte, juste quelques jours plus tôt, après avoir subi une césarienne. Jeanne n'avait pas seulement beaucoup souffert : elle avait eu une peur horrible. Puis elle avait été longue à se remettre. Une fois revenue à la santé, et sa jolie taille retrouvée, elle avait juré qu'elle n'aurait plus d'autre enfant. Et André voulait un fils...

Oui, il voulait un fils ! Un fils qui porterait le nom de Laurent, qui perpétuerait ce nom. C'était un sentiment idiot, peut-être, à cette époque où la bombe à hydrogène risque à tout instant de nous lancer tous dans le néant... ou dans l'éternité... Mais il se sentait comme ces fondateurs de dynasties du passé. Tant de générations de Laurent avaient été vouées à l'obscurité, à la pauvreté, à la misère... Il semblait à André que tous ces Laurent que la mort avait condamnés au silence, à tour de rôle, sans qu'ils aient pu parler, sans qu'ils aient su le faire, se réalisaient en lui, s'exprimaient par sa bouche et par sa plume. Toutes leurs ambitions refoulées, tous leurs rêves secrets, toutes leurs aspirations informulées... il était l'aboutissement de tout cela. tout cela devait s'accomplir par lui. Mais ne fallait-il pas qu'après, d'autres Laurent portent l'œuvre plus loin, aient l'orgueil du nom qu'il avait reçu et qu'il voulait leur léguer après lui avoir donné tout son sens — la signification que tous ceux qui l'avaient porté avant lui s'étaient efforcés d'y attacher...

André avait rêvé d'avoir un fils. C'est une fille que Jeanne avait mise au monde. Cette fille, il était prêt à l'aimer tendrement. Mais il voulait encore un fils. Et sa femme lui avait déclaré que jamais plus elle ne consen-

tirait à passer par l'enfer qu'elle venait de connaître...

Il ne pouvait que s'incliner devant la décision d'une femme toujours prompte à lui rappeler qu'elle ne lui devait rien, que c'était elle qui avait tout apporté dans leur union, qu'elle n'avait pas été préparée au rôle d'esclave et de couveuse. Déjà, l'argent avait provoqué une première fêlure dans leur amour. L'attitude de Jeanne — son refus de donner un fils à son mari — acheva de les éloigner l'un de l'autre. Depuis la naissance de leur fille, ils vivaient comme des étrangers sous le même toit, se voyant à peine, se parlant avec ce froid respect des gens que des conventions seules retiennent ensemble, ne se montrant en compagnie l'un de l'autre que dans les occasions en quelque sorte officielles où des époux doivent être vus ensemble... André devait reconnaître, cependant, qu'à cet égard, Jeanne s'était toujours montrée parfaite. Jamais elle n'avait eu une parole ou un geste qui auraient pu trahir leur désunion aux yeux du monde. Extérieurement, elle avait toujours admirablement tenu son rôle d'épouse. Mais, dans l'intimité, elle était devenue pour son mari une étrangère...

Ecrasant sa cigarette, qui s'était consumée sans qu'il eût échangé un mot avec Davreux, André dit, comme si son compagnon avait pu suivre la marche de sa pensée :

— Des étrangers. Voilà ce que nous sommes devenus l'un pour l'autre, Jeanne et moi. Des étrangers.

Peut-être, effectivement, la pensée de Pierre Davreux avait-elle suivi un chemin parallèle à celle de son ami. Il ne sembla pas étonné de la phrase par laquelle André rompaît le silence. Il lui demanda simplement :

— Tu souffres de cet état de choses ?

— J'en ai beaucoup souffert.

— Et Jeanne, elle, en souffre ?

— Elle ? Ah ! non !

— Qu'est-ce qui te permet d'être aussi catégorique ?

— Sa manière d'être... toute son attitude...

— Est-ce que, à ta manière d'être, à ton attitude à

toi, ta femme a déjà pu deviner combien tu souffrais de voir ainsi se briser votre union ?

— Je...

André se tut, comme frappé d'une pensée qui lui venait soudain. Puis il dit, penchant la tête :

— Non.

Davreux reprit :

— Tu t'es efforcé de cacher à Jeanne tes sentiments véritables. Alors que tu souffrais, que tu te sentais profondément triste et malheureux, que tout te portait vers elle, tu as voulu paraître indifférent, léger, joyeux, prenant aisément ton parti de la situation. Est-ce bien cela ?

Baissant encore davantage la tête, André répondit :

— C'est bien cela.

— Et parce que ta femme n'a pas étalé sa souffrance sous tes yeux, qu'elle ne t'a pas donné le spectacle de sa douleur, de ses regrets peut-être, qu'elle ne t'a pas crié son repentir, tu en as déduit qu'elle ne souffrait pas, qu'elle ne regrettait rien ; qu'elle était froide et hostile. Mais voyons, André, réfléchis-y un seul instant... Chez cette fille riche, que tout disposait à l'orgueil, t'attendais-tu à une humilité que tu n'as pas su montrer toi-même ? A une franchise spontanée qui lui en coûtait autant à elle qu'à toi... davantage peut-être ?

Davreux regarda dans les yeux André, qui avait relevé le front. Il sourit, puis poursuivit d'un ton moins grave :

— Permits-moi de te le dire, vous vous êtes comportés tous les deux comme les jeunes fous que vous étiez. C'est votre sot, votre détestable orgueil, qui a fait votre malheur à tous deux. Si l'un s'était décidé à montrer son sentiment véritable, à laisser voir son amour, la réserve de l'autre eût aussitôt fondu, et vous vous seriez immédiatement raccordés. Mais, hélas ! vous avez eu honte de votre amour, vous avez craint de vous montrer sincères. Aucun des deux n'a voulu avoir l'air de céder. Et vous avez fait le malheur de ces dix années où vous avez vécu comme des étrangers...

La voix de Davreux se nuança de tristesse comme il ajoutait :

— Je peux te parler comme je l'ai fait parce que ton histoire, à peu de chose près, c'est la mienne. Cependant, je dois reconnaître qu'avec Claudette, le rapprochement m'était plus facile qu'il ne l'est pour toi avec Jeanne. Mais j'ai abusé de son indulgence, de son amour. Nous nous sommes séparés et raccordés jusqu'à ce que ma bêtise ait failli rendre notre séparation irrémédiable.

« Oui, moi qui laissais échapper le bonheur véritable que je tenais entre mes mains, j'allais chercher l'ombre du bonheur, un ersatz de bonheur, en des aventures où je ne pouvais récolter que déception et dégoût, amertume et tourment. J'ai failli, voici quelques mois à peine, faire la grande folie, tout foutre en l'air pour m'en aller avec une petite fille de vingt-deux ans que j'avais dans la peau à ce moment-là, une espèce de petite détraquée qui ne croyait à rien, qui ne savait pas ce qu'elle voulait. Cette fille m'aurait rendu aussi déséquilibré qu'elle l'était elle-même... Si Claudette, à ce moment où j'étais décidé au pire, n'avait pas consenti une dernière fois, pour l'amour de nos deux enfants, à tenter de refaire notre foyer, je ne sais pas ce que je serais devenu. Grâce à cette dernière chance qu'elle m'a accordée, et que j'ai su ne pas gâcher, j'ai enfin trouvé le bonheur.

André envia presque son ami. André, lui, avait tout raté : la proie et l'ombre ; le bonheur et l'aventure...

Davreux reprenait :

— Crois-tu que Jeanne, si elle a renoncé, comme tu sembles le croire, au bonheur avec toi, a comme toi cherché ailleurs un succédané à ce bonheur ?

André resta un moment songeur avant de répondre :

— Non, sincèrement, je ne le crois pas. Jeanne s'est jetée, pour s'étourdir, dans le tourbillon mondain. Mais je suis convaincu qu'elle n'a pas cherché l'amour ailleurs... C'est là une chose qui est si éloignée de son caractère, de sa manière d'être, que, je pense, elle en est tout à fait incapable.

— Tu es comme moi : tu as cette magnifique con-

fiance de tous les maris infidèles, que cela ne te sera pas remis... Mais, supposons que Jeanne t'aie remis la monnaie de ta pièce et que tu l'aies su... En aurais-tu souffert ?

— Comme j'ai moi-même repris mon entière liberté, je reconnais à ma femme la même liberté. Je n'aurais aucun reproche à lui adresser...

— Ce n'est pas ce que je te demande. Je puis croire que ton orgueil t'interdirait tout reproche, qui serait l'aveu d'une blessure. Mais... souffrirais-tu ?

— Je... je ne sais pas...

— Toi, tu aimes encore ta femme !

— C'est impossible...

— Et sans doute t'aime-t-elle encore elle aussi... Et vous êtes là, tous les deux, à gâcher vos plus belles années. Puissiez-vous voir clair, laisser parler vos cœurs pendant que vous êtes jeunes encore, capables de jouir pleinement du bonheur qui s'offre à vous, et que vous ne voulez voir ni accueillir !

— Mais, lors même que nous nous aimerions, comme nous nous sommes aimés aux premiers temps de notre mariage, connaîtrions-nous le bonheur ? Echapperions-nous à cet affreux sentiment de solitude qui, même quand nous étions le plus unis, n'a jamais cessé de m'étreindre ? L'homme n'est-il pas condamné à se sentir perpétuellement seul ? Ne lui est-il pas impossible de communiquer avec quiconque, au delà de la solitude ?

Davreux sembla méditer un instant sur les paroles d'André. Puis il lui dit, doucement :

— Le problème de la solitude ne s'est jamais posé à moi de la même manière qu'à toi. Mais un grand ami à moi, un ami en qui j'ai pleine confiance, m'a dit un jour : « Il est impossible à l'homme d'échapper à la solitude par les seuls moyens humains. Mais l'homme peut communier avec l'homme dans l'amour de Dieu. En Dieu s'abolit toute solitude. En Dieu seul les êtres humains peuvent se rejoindre, se trouver, être unis. » En dehors de Dieu, selon cet ami, l'homme est, comme tu dis, condamné à vivre seul.

— Eh bien, selon ton ami, je suis condamné à la solitude à perpétuité.

Davreux ne répondit rien. Il posa sur André un regard où ce dernier put lire beaucoup de sympathie et, aussi, de tristesse.

André se redressa, rejeta les épaules en arrière, se campa dans une attitude de lutteur.

— J'ai appris à être seul. La solitude, telle est la vraie condition humaine. C'est là toute la condition de l'homme. Je l'accepte. Je saurai continuer de vivre seul, avec le courage de ma solitude.

Davreux garda encore le silence, continuant de fixer sur André un regard amical et désolé.

Le moment était venu pour les deux hommes de se séparer.

En serrant la main de son ami, André lui dit :

— Merci de m'avoir consacré ta soirée. Et merci, surtout, de m'avoir parlé avec autant de franchise.

Davreux retint dans la sienne la main de Laurent.

— André, ne soyons pas aussi longtemps sans nous revoir.

— Tu peux y compter.

C'est l'esprit assez troublé, mais le cœur tout de même moins lourd, qu'André quitta Pierre Davreux.

XI

Le samedi, André se leva tard. Après avoir quitté Davreux, il avait veillé bien avant dans la nuit pour terminer la lecture du manuscrit de Jean-Pierre Darcy.

Plutôt que de se rendre au journal, il téléphona à Darcy pour lui annoncer qu'il avait terminé la lecture de son roman.

Darcy lui dit :

— Si tu n'as rien à faire à midi, viens déjeuner chez moi. Après, tu me communiqueras tes impressions.

André se rendit à cette invitation.

Le repas fini, les deux hommes passèrent dans le cabinet de travail de Darcy où, longuement, ils causèrent.

André ne dissimula pas à l'auteur combien son œuvre l'avait empoigné, atteint au plus profond de la conscience. Il confia même à Darcy les difficultés que traversait l'*Epoque*, les angoisses qu'il en éprouvait, et il dit :

— Alors, vous comprenez, en lisant votre roman, j'avais l'impression de voir se dérouler mon propre drame, de voir se projeter devant moi l'image même de mon avenir...

Avec de la tristesse dans le regard et dans la voix, Darcy répondit :

— Ce drame, vois-tu, risque d'être celui de tout écrivain qui veut s'exprimer avec franchise, de tout journaliste qui tente de faire vivre un journal libre.

Puis, souriant, il ajouta :

— Mais ne crains rien. L'avenir de mon héros ne sera pas le tien. J'ai confiance en ton avenir. Toi, tu finiras toujours par t'en tirer...

— Il subsiste un faible espoir...

— Je te souhaite de réussir là où j'ai échoué !

André saisit la main de Darcy, l'étreignit.

— Que vous disiez vrai, que je réussisse, et nous aurons notre revanche, vous comme moi !

Darcy haussa les épaules.

— La revanche, tu sais, je n'y pense plus... Que seulement on s'aperçoive que je ne suis pas encore tout à fait mort !

— Votre livre y verra !

Un espoir plus grand les animait l'un et l'autre, quand ils se séparèrent.

Ayant pris congé de Darcy, André gagna les bureaux de l'*Epoque*. Le samedi après midi, il n'y venait personne. Mais comme il était dans le voisinage, autant valait faire au journal une dernière visite avant son départ pour Québec, où il passerait la prochaine semaine.

Au bureau, André trouva un courrier assez volumineux, qu'il dépouilla hâtivement. Dans une enveloppe

qu'il avait ouverte comme les autres, machinalement, il y avait cette lettre, qu'il lut le cœur battant :

« Cher ami,

« Vous me placez dans une situation regrettablement fausse, lorsque vous parlez d'offense et de pardon. Je n'ai que faire de ces mots. Je n'ai jamais situé les rapports humains dans des relations de maître-serviteur, supérieur-inférieur, étranger-ami, homme-femme.

« Toute manifestation de l'existence et de la vie me trouve respectueuse et attentive. Quelqu'un, seul, m'offenserait qui ne serait pas ce qu'il est ou ce qu'il apparaît ; c'est-à-dire justement qu'il n'existerait pas encore...

« Quelqu'un qui aspire à la liberté se doit de n'accepter que ses propres formulations au sujet des choses et des événements. Il lui est indispensable aussi d'obéir avec obstination à ses propres instincts et à ses propres désirs, et non à la moralité des autres, sous quelque aspect que ce soit.

« La vie ne vaut la peine d'être vécue que dans la sincérité, la détente et le plein accord avec soi-même.

« Soyez heureux... ou malheureux, ou tout ce qu'il vous plaira d'être...

« Michelle. »

Sa lecture terminée, André relut la lettre de Michelle. Mais, pas plus que la première fois, il n'en saisit parfaitement le sens. Tout de même, pourtant, il se sentait heureux. Ce qu'il comprenait, c'est que Michelle ne lui gardait pas rancune de sa brutalité : c'est qu'il serait possible de la revoir. Pas tout de suite. Il ne tenait pas à la revoir trop tôt : il se sentirait mal à l'aise, au sou-

venir de cette nuit où il avait montré le côté de sa nature dont il était le moins fier... Un peu plus tard, cependant, il pourrait de nouveau regarder Michelle droit dans les yeux, la revoir sans que la honte vînt troubler le plaisir qu'il aurait d'être avec elle. Alors, il la retrouverait...

A la porte d'entrée du bureau, des voix se firent entendre. Une clé tourna dans la serrure.

Fernand Richer entra. Il était accompagné de Ginette Saint-Germain. Celle-ci, apercevant André, se précipita vers lui.

— Fernand ne s'était pas trompé. Il m'avait dit que nous vous trouverions sûrement ici, cet après-midi.

Fernand expliqua :

— Ginette rentre du Nord, où elle a passé quelques semaines. Quand je l'ai rencontrée cet après-midi, elle a tout de suite exprimé le désir de vous voir et je lui ai dit que nous vous trouverions probablement au journal...

Ginette reprenait :

— Je ne sais comment m'excuser de ne pas vous avoir écrit, de là-bas. Tous les jours, je me proposais de le faire. Mais quand je rentrais au chalet, après avoir fait du ski toute la journée, je tombais de sommeil. Et chaque matin, je partais si tôt...

Ce flot de paroles agaça André. Il coupa :

— Je sais ce que c'est. Je ne viens jamais à bout, moi-même, d'écrire les lettres que je devrais envoyer.

Ginette fit la moue.

— Ça ne vous fait pas plaisir plus que ça de me revoir ? Je parie que vous ne vous êtes pas du tout ennuyé de moi ! Moi qui n'ai pas cessé de penser à vous tout le temps, et qui avais si hâte de vous retrouver...

Comme tout cela sonnait faux ! Ginette n'était pas partie seule pour le Nord, André en avait la conviction. Après s'être imposée à lui, être venue tous les jours le relancer aux bureaux de *l'Epoque*, Ginette Saint-Germain avait brusquement cessé de venir et, depuis, on n'avait plus eu de ses nouvelles, avant cette visite imprévue de l'après-midi. A vrai dire, l'interruption des

visites de la jolie rousse avait été à peine notée d'André, préoccupé qu'il était par l'ébauche de son aventure avec Michelle, puis par ses voyages à Québec. C'est seulement en la revoyant, à présent, qu'il mesurait l'absence prolongée de Ginette et y attribuait tout de suite une cause qui ne le disposait pas à manifester une joie débordante de revoir la jeune fille.

Ginette insistait :

— Alors, vous ne trouvez rien de gentil à me dire ? Ça y est ! Vous m'avez oubliée pendant que je n'y étais pas... Tiens ! je parierais même que vous êtes devenu amoureux d'une autre !

Incapable d'une plaisanterie ou d'une amabilité, André haussa les épaules avec lassitude.

— Quand cela serait ?

La rousse se pressa contre lui, leva vers sa figure de grands yeux verts où elle parvint à faire monter de vraies larmes.

— Vous me rendriez horriblement malheureuse ! C'était de ne pas vous faire aimer de moi, si vous n'étiez pas prêt à me demeurer fidèle...

André eut envie de lui crier : « Sale petite allumeuse ! » Mais il se contint. Il caressa de la main les longs cheveux roux.

— Vous pouvez cesser de jouer la comédie, mon petit. J'espère, sincèrement, que votre séjour dans le Nord vous a été très agréable, et que vous avez été comblée au point de vue sentimental comme au point de vue sportif.

Ginette ouvrit encore plus grand ses yeux verts.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Oh ! le vilain ! Il est jaloux ! C'est vous qui m'êtes infidèle dès que je m'absente et vous allez ensuite imaginer des horreurs sur mon compte !

— Je n' imagine rien...

— Je ne sais si je pourrai jamais vous pardonner.

— Mais je...

André avait l'intention de dire : « Mais je n'ai aucunement l'intention de vous demander de me pardonner. » Ginette ne lui laissa pas le temps de terminer sa

phrase. Lui entourant le cou de ses bras, collant sa bouche contre l'oreille d'André, elle lui disait, de sa voix la plus caressante, la plus enveloppante :

— Il y aurait un moyen d'obtenir votre pardon... Je suis une bonne fille et je vous aime tant ! Il y aurait un moyen bien gentil...

Pour avoir la paix, André demanda :

— Et ce moyen ?

— Ce serait de m'organiser une exposition chez votre ami Robert Cartier. Je peins très bien, vous savez. Mieux que la plupart des peintres qui ont exposé à la librairie Cartier...

— Mais vous m'avez semblé au mieux avec Cartier. Pourquoi ne pas vous arranger avec lui ?

— Oui, cela pourrait toujours aller... Mais j'aimerais tant que vous consentiez à vous occuper personnellement de mon exposition... Ce serait surtout pour le vernissage. Vous avez de si brillantes relations. Vous pourriez inviter des gens qui ne viendraient pas autrement...

André avait compris. Ginette, comme tant d'autres, entendait se servir de lui. Et puis, pourquoi pas ? Il voulait bien faire les frais du vernissage, payer les alcools que boiraient les gens à qui il aurait fait tenir des cartes d'invitation. Probablement la peinture de Ginette était-elle aussi mauvaise que sa poésie. Ça lui était égal. Quand la petite rouquine aurait obtenu de lui tout ce qu'elle voulait, probablement lui ficherait-elle la paix ? Il dit :

— Si cela peut vous faire plaisir... Je veux bien.

Ginette l'embrassa sur les lèvres.

— Ce que vous êtes chou ! Fernand m'avait bien dit, aussi, que vous consentiriez...

André regarda son jeune collaborateur. Ce dernier détourna les yeux.

Quelle était cette manigance ? Qu'est-ce qu'il prenait à Fernand de lui jeter ainsi Ginette dans les bras ? André eut une vague impression de dégoût. Si le petit Richer croyait ainsi l'éloigner de Michelle...

Ginette souriait à André, de l'indéfinissable sourire

que lui⁹ faisaient ses dents ébréchées. Ses yeux verts étaient pleins de promesses.

— Si nous allions tout de suite voir Cartier ? proposa-t-elle.

« Elle ne perd pas de temps ! », pensa André. Il dit :

— Bon. Si vous voulez...

Il glissa dans sa poche la lettre de Michelle, qu'il avait posée sur sa table de travail à l'entrée de Ginette et de Fernand. Puis il passa son pardessus et sortit avec les deux jeunes gens.

Dans la rue, Fernand s'excusa et quitta Ginette et André. La rousse se suspendit au bras de son compagnon, appuya sa tête fauve contre la forte épaule masculine.

— Il est gentil, Fernand, de nous laisser seuls, ainsi.

André ne répondit rien. Il se demandait, en ce moment, comment il avait pu trouver Ginette amusante, se plaire en sa compagnie. Une allumeuse, une sale petite allumeuse, voilà tout ce qu'elle était. Mais, si elle comptait le faire flamber, elle était en retard ! Avant qu'il eût connu Michelle, il aurait peut-être pu avoir un béguin pour la rouquine. Il la trouvait bien jolie et s'habituaît à la voir tous les jours ; de là à éprouver une passade... A présent, plus de danger ! Le sentiment qu'il vouait à Michelle le rendait singulièrement lucide à l'égard des manœuvres d'une fille comme Ginette. Puis il y avait le rôle bizarre que Fernand jouait en toute cette affaire...

Ginette frôlait ses cheveux roux contre la joue d'André.

— Tu es ailleurs... Tu penses à une autre femme ? A celle avec qui tu m'as trompée quand je n'y étais pas ?

Il ne releva pas le tutoiement. Ecartant la tête rousse de son épaule, sans brusquerie, il dit :

— Allons nous occuper de votre exposition. N'est-ce pas ce qui compte pour le moment ?

XII

Les dernières semaines de la session, André Laurent ne quitta pas Québec, y passant même les fins de semaine. Il échappait ainsi à la tentation de revoir Michelle trop tôt. Il évitait toute friction avec Castonguay au journal. Il s'épargnait les chatteries de Ginette, dont il jetait au panier, sans y répondre et le plus souvent sans les lire, les billets qu'elle lui écrivait deux ou trois fois la semaine, sur un papier vert tendre qui écœurait André.

Et surtout, en demeurant à Québec, André ne risquait pas de voir Jeanne...

Aimait-il encore sa femme, comme l'avait affirmé Pierre Davreux ? Non. C'était impossible. Jeanne avait froissé en lui l'orgueil et l'amour, deux sentiments qu'il éprouvait avec une force égale, et elle avait frustré ce grand désir qu'il avait d'un fils... Puis Jeanne, elle, ne l'aimait pas, quoi que pût penser Davreux. Ce qu'elle ressentait à son égard, à présent, c'était au mieux de la pitié ; et il ne voulait de pitié de personne, surtout pas de la part de celle dont il aurait dû être le maître ! Mais ce n'était même pas cela... Sa femme avait honte de lui. Honte de porter le nom d'un raté, d'un failli, d'un pauvre type qui passait pour prostituer ses idées, faire litière de ses convictions, afin de maintenir debout un misérable petit journal qui n'avait pas quinze mille lecteurs...

André ne pouvait plus, sans rougir, sentir se poser sur lui les yeux de Jeanne.

Il lui fallait libérer l'*Epoque* de toute sujétion, rétablir sa situation financière personnelle, retrouver le droit de paraître partout le front haut, avant de pouvoir regarder Jeanne bien en face et supporter son regard à elle sans envie de fuite.

Parfois, André se demandait si le pouvoir, auquel il participerait s'il devenait ministre, ne serait pas de nature à contre-balancer la fortune de Jeanne, à abattre la barrière qu'avait élevée entre eux sa richesse à elle,

alors qu'il était si pauvre. Et, à ces moments-là, il était bien tenté de répondre oui à Léo Ménard, de réintégrer le parti, de s'efforcer d'y acquérir de l'influence.

Déjà, les députés du parti semblaient au courant des démarches entreprises auprès d'André Laurent et ils devaient s'attendre à ce qu'il acceptât la combinaison de l'agent politique, car ils lui lançaient de temps à autre de petites phrases pleines de sous-entendus.

André évitait de se compromettre, réservait sa décision. Mais la tentation était forte...

Puis, le lundi 3 avril, deux jours avant la fin de la session, Ménard vint à Québec. Il invita Laurent à dîner au Château Frontenac. Après une hésitation, André accepta l'invitation.

La première phrase que lui dit le gros homme, quand ils s'installèrent à table ensemble, ce fut :

— Mes félicitations pour ton assiduité à la Chambre ces derniers temps !

Et Léo Ménard enchaîna :

— C'est justement une chose que je voulais te recommander, quand je t'ai vu à ton journal. Mais j'avais complètement oublié. Ça n'a plus d'importance, puisque, depuis ce temps-là, t'as manqué aucune séance de la Législative. Avant ça, t'en conviendras, t'abusais un peu de l'absentéisme...

André fut sur le point de se fâcher. Cet animal de Ménard croyait-il que c'étaient les espoirs qu'il avait fait briller aux yeux de Laurent qui avaient incité celui-ci à une telle assiduité à la Chambre ? André vint près de détromper brutalement le gros Ménard. Mais ce dernier se lançait sur un autre sujet :

— Pas mal non plus, ton intervention à propos du bill de Montréal. Tout ça, ça te fait du capital politique. Laisse-moi faire, puis je vas te mener loin !

D'un coup, André perdit toute velléité d'accepter la combinaison proposée par Ménard. Permettre que celui-ci, par la suite, pût se vanter de l'avoir manœuvré, d'avoir fait de lui ce qu'il serait devenu ? André se révoltait à cette seule idée. Pourtant, il laissa parler

l'autre sans l'interrompre, sans rien lui révéler de sa pensée.

Et quand Ménard lui dit :

— Tu dois être décidé à l'heure qu'il est. Dis-moi donc oui tout de suite, sans faire plus de chichis !

André se contenta de répéter :

— Je te rendrai ma réponse après Pâques, comme c'était convenu.

— Maudit entêté !

Le gros homme était un peu contrarié, mais pas suffisamment pour perdre sa bonne humeur. Il avait d'ailleurs visiblement la certitude de l'emporter en définitive. André le quitta sans l'avoir détrompé.

Le mardi soir, André recevait un coup de téléphone d'Alphonse Plessis. L'affaire des terrains allait très bien. L'argent avait été trouvé, l'achat conclu, les travaux entrepris. Et les gens que Plessis avait en vue pour une vente rapide semblaient mordre à l'hameçon encore plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

Mais jamais trop tôt au goût d'André ! Il lui fallait rembourser avant le 1^{er} mai les sommes qu'on lui avait avancées pour maintenir l'*Epoque* debout et lui permettre de paraître chaque semaine depuis novembre. S'il n'avait pas l'argent en main à la fin d'avril, il perdait définitivement son journal à la clique dont l'infect Castonguay n'était que le valet, l'outil imbécile.

Et, dans ce cas, c'était la fin de tout pour lui...

C'était la défaite complète, définitive. Il ne lui restait plus qu'à disparaître. Jamais plus il n'oserait se montrer devant Jeanne... ni devant personne à l'estime de qui il tenait. D'un tel échec, il ne se relèverait pas. Il n'en aurait plus la force, ni même la volonté.

Mais il n'allait pas à l'échec. L'affaire s'engageait bien. Plessis venait encore de le lui assurer. Et Plessis s'y entendait, dans ces sortes de transactions. N'avait-il pas, débutant sans le sou, réalisé cinq mille dollars en quelques mois ? Il s'agissait simplement de répéter ce succès en plus grand.

Il fallait réussir ce coup. Tout l'avenir en dépendait : l'avenir de l'*Epoque* ; son avenir à lui, dans le journa-

lisme et en politique ; et, aussi, l'avenir de son foyer...

La nuit qui suivit l'appel téléphonique d'Alphonse Plessis, André dormit à peine, tant toutes ces questions le préoccupaient.

Puis ce fut le mercredi, la prorogation de la Législature et, enfin, le retour à Montréal.

A bord du train de nuit, André parvint à trouver le sommeil, tant il était las.

XIII

Le jeudi matin, André était à son bureau, à l'*Epoque*.

Rarement y était-il revenu après une absence aussi prolongée.

Il trouva sinistre l'atmosphère du journal. Mireille Bastien avait perdu sa gaieté. Adolphe Knight, l'Ancêtre, et l'administrateur, l'honnête Victor Guérin, avaient la mine renfrognée, la voix bourrue. Jusqu'au jeune Polo, qui ne semblait plus que l'ombre de lui-même, filant l'échine basse, sans une plaisanterie, sans même un juron.

Jules Castonguay avait un éclair de triomphe dans ses yeux durs, une insolence nouvelle sur sa face taciturne.

Il salua André avec une espèce d'arrogance. Il paraissait se croire déjà le maître, à l'*Epoque*.

C'est bien en maître, d'ailleurs, que le traitait Conrad Godbout, empressé à le servir et imitant son attitude à l'endroit de Laurent.

André songea à leur décocher quelque trait incisif. Puis il se ravisa. Il avait déjà tant attendu ; il pouvait bien patienter encore un peu.

« Que ces deux salauds savourent leur petit triomphe, pensa-t-il. Le choc en retour ne sera que plus rude ! »

Ce qui lui fut le plus pénible, ce fut l'allure furtive de Fernand. Le jeune homme, sortant d'un long entre-

tien chuchoté avec Castonguay, dans le bureau de ce dernier, parut très mal à l'aise en apercevant son directeur. Il le salua rapidement et s'esquiva comme un élève pris en faute. Qu'est-ce que ce garçon tripotait, à présent, avec Castonguay, qu'il ne pouvait souffrir auparavant ?

André s'estima renseigné là-dessus quand le directeur adjoint, pénétrant dans le bureau de Laurent, lui déclara avec un mince sourire :

— Mon cher directeur, me permettriez-vous d'attirer respectueusement votre attention sur le tort que peuvent faire à notre journal certaines fréquentations féminines que vous affichez un peu trop ouvertement... beaucoup trop, même ! De toutes jeunes filles... Des étudiantes... Ou des artistes dont vous vous proclamez le mécène, que sais-je ? Et avec qui vous allez dans des endroits publics...

Et Castonguay citait des précisions qu'il ne pouvait avoir recueillies de lui-même... qu'il ne pouvait avoir obtenues que d'une source : de Fernand, dont André avait fait le confident de ses frasques, de ses aventures sentimentales. André laissa parler Castonguay sans l'interrompre. Son monologue était singulièrement instructif !

Le petit homme achevait, sur un ton de bonhomie aussi fausse que ses dents :

— Il faut nous rappeler où nous vivons, que diable ! Nous ne sommes pas ici à Paris.

André répondit, d'un ton léger :

— Je le sais. C'est même pour cela que je trouve presque normale votre présence dans un journal à un autre titre que celui de laveur de crachoirs.

Jules Castonguay devint livide. Il gronda :

— Vous allez...

André l'interrompt, l'air dégagé, un sourire aimable aux lèvres :

— Mon cher directeur adjoint, attendez après le 1^{er} mai pour me dire ce que vous avez envie de me lancer à la tête. Quant à mes fréquentations féminines, comme vous dites si suavement, elles ne regardent que

moi. Et vous auriez pu vous épargner la malpropreté gratuite d'attirer dans votre fange un malheureux jeune homme, en lui faisant trahir mon amitié et ma confiance.

Castonguay avait la bouche crispée, les yeux troubles. Serrant les poings, il cria, d'une voix étranglée :

— Laurent, je... vous... vous me paierez...

Toujours souriant, André lui dit, indiquant la porte d'un geste large :

— Monsieur Castonguay, vous pouvez disposer.

Le petit homme agita les lèvres sans émettre un son. Puis, pivotant brusquement sur lui-même, il gagna la porte qu'on lui indiquait et sortit.

Quand Jules Castonguay fut parti, le sourire s'évanouit sur les lèvres d'André. Une tristesse noya son regard.

Ce jeune Fernand à qui il avait mis le pied à l'étrier, envers qui il n'avait cessé de montrer une sympathie agissante... Fernand à qui il avait confié certains détails de sa vie sentimentale dont il ne s'était ouvert à nul autre... Fernand était passé dans le camp de l'adversaire, avait fourni à celui-ci des armes contre un homme qui ne lui avait fait que du bien... contre lui, André Laurent !

— C'est un joli petit dégoûtant ! fit André entre ses dents.

Mais, d'entendre sa propre voix prononcer ces mots, il se trouvait soudain excessif de porter un tel jugement. Certes, Fernand avait mal agi à son égard. Très mal agi. Fallait-il cependant, sur un seul acte du jeune homme, juger tout son caractère et toute sa conduite, le condamner sans appel ? N'était-ce pas parce que, précisément, Fernand s'était mêlé de le juger, lui, sur une apparence ou un mouvement irréfléchi, qu'il avait pu accumuler assez de haine ou de mépris pour aller trouver Castonguay, qu'il n'aimait pourtant pas, et pactiser avec lui contre son directeur ?

André médita un moment sur cette façon qu'a chacun de voir les autres selon son optique personnelle, d'interpréter leurs paroles et leurs actes d'après les con-

ceptions les plus arbitraires et de les juger ensuite selon l'image que l'on s'est faite d'eux, et non d'après ce qu'ils sont véritablement.

N'était-ce pas là un autre aspect du problème de la solitude, de cette impuissance des hommes à se communiquer, à pénétrer les autres, à établir des rapports intimes et profonds les uns avec les autres ?

Dans la tête d'André s'échafaude un roman où ils seraient tous les trois, Fernand, Michelle et lui-même ; où chacun, à tour de rôle, se verrait soi-même par ses propres yeux et verrait les autres à sa manière à soi ; pour être, à son tour, vu par ces deux autres comme ils peuvent le voir...

Avec une telle construction, un personnage risquerait de sembler inconsistent. Il apparaîtrait sous trois angles de vision tellement différents que le lecteur pourrait croire qu'il ne s'agit plus du même personnage !

Ainsi, par exemple, lui, André Laurent. Qu'y a-t-il de commun entre André vu par Fernand, André vu par Michelle et André vu par lui-même ?

Aux yeux de Fernand, André Laurent, c'est le directeur de journal à qui l'on a demandé un emploi et qui a fini par l'accorder ; un prodigue qui mène une vie luxueuse alors que son journal agonise ; un type qui court après toutes les femmes, alors qu'il a une épouse bien à lui, une personne possédant toutes les perfections, qui vaut infiniment mieux que lui ; et Fernand doit passer à son égard du mépris indifférent à la haine active, quand ce coureur s'avise de jeter son dévolu sur la jeune fille que le pauvre garçon aime en secret.

Aux yeux de Michelle, André Laurent, c'est l'homme rencontré par hasard un soir et envers qui elle s'est sentie attirée, peut-être, mais qui n'a pas su être ce qu'elle aurait souhaité qu'il fût... qui n'a pas su réaliser les « moments parfaits » auxquels elle aspirait...

Mais à ses propres yeux à lui, André Laurent, il est l'aboutissement d'une obscure lignée de Laurent qu'il voudrait perpétuer après avoir donné au nom un éclat dont les générations mortes n'ont pas su le parer ; il est

le mari de Jeanne, qui n'a pas su sauver leur mariage de la faillite, et le père de France, qui n'a pas su se gagner l'affection de sa fille ; il est l'amoureux qui a chéri douloureusement Raymonde Léry et qui, après avoir souffert par elle, est allé ensuite s'éprendre de Michelle pour que celle-ci, à son tour, le fit souffrir ; il est le député partagé entre sa passion de l'indépendance et la séduction du pouvoir ; il est le fondateur de journal luttant désespérément pour sauver son œuvre de la ruine et de la déchéance ; il est la bonne poire que Ginette et ses semblables peuvent exploiter sans vergogne, mais en qui, pourtant, quelques imbéciles veulent voir un homme dangereux, capable de toutes les ruses et de toutes les cruautés ; il est un homme comme tant d'autres, s'efforçant honnêtement d'accorder son besoin de propreté morale et son désir de liberté, tout en faisant plus ou moins inconsciemment leur part à certaines inclinations moins nobles, sur lesquelles il préfère ne pas s'interroger...

Mais un roman... Il s'agissait bien de cela ! André Laurent avait bien autre chose à faire que rêver d'un livre qu'il n'écritait d'ailleurs jamais...

Il téléphona à Plessis, lui donna rendez-vous en dehors du journal. Aux bureaux de l'*Epoque*, il lui semblait à présent voir les murs se décorer d'yeux et d'oreilles...

Comme André allait partir pour rejoindre son ami, Polo lui apporta un exemplaire de l'*Epoque* de cette semaine qui sortait de presse.

André jeta un coup d'œil sur son journal. Il en fut navré et dégoûté. Castonguay avait ravalé l'*Epoque* au rang d'une petite feuille de propagande niaise et mal-propre. Il était grand temps de mettre fin à cette démolition, à cet avilissement. Et quelle rude pente il y aurait à remonter, ensuite, une fois le mal enrayé !

Mais, heureusement, tout allait bientôt changer. Si Plessis pouvait lui communiquer, tout à l'heure, de bonnes nouvelles !

C'est une déception qui attendait André...

L'inquiétude mettait son ombre sur la figure habituel-

lement joviale de Plessis. Sa démarche avait perdu son assurance ; sa voix, son accent optimiste.

Il parla pour dire son découragement : les acheteurs qu'il avait en vue s'étaient défilés ; la publicité n'attirait personne et les travaux, entrepris pour jeter de la poudre aux yeux des visiteurs, se poursuivaient à grands frais sans ajouter à la valeur véritable des terrains.

Le pauvre Plessis s'accablait de reproches, s'accusait d'avoir entraîné Laurent dans une affaire désastreuse.

André dut, en plus de recevoir ce nouveau coup avec stoïcisme, s'efforcer de remonter son ami.

— Tu n'as rien à te reprocher, Alphonse. C'est moi qui suis impardonnable de t'avoir embarqué dans ma galère. Ma chance — cette vieille chance d'André Laurent qui m'a été si longtemps fidèle — m'a définitivement tourné le dos. J'aurais dû comprendre, et ne pas insister. J'ai voulu risquer une dernière tentative. C'est fini. J'espère que tu pourras au moins rentrer dans ton argent...

— Je m'en sacre, de mes piastres ! C'est le journal, et ton avenir, et... Ah ! blasphème ! Dire qu'il y a d'autres terrains, que j'aurais pu acheter tout aussi bien, qui se sont déjà revendus à gros profits. Et moi, je les pensais moins bien situés que les nôtres...

— Ne te frappe pas, mon pauvre vieux... C'est ma déveine que tu as attrapée. C'est contagieux, la malchance. Il ne faut pas trop blâmer les gens de fuir ceux qui tombent dans le malheur... Si tu avais imité tous ceux qui m'ont abandonné, tu serais probablement en train de doubler ton capital. Mais tu as voulu être chic envers un ami qui avait la guigne... Tu vas expier ton imprudence !

Un sourire vint sur les grosses lèvres d'Alphonse, éclairant soudain toute sa bonne figure.

— Tu le sais peut-être pas, Laurent, mais les Plessis ont la tête dure. Ils se découragent pas facilement. Nos sacrés terrains, je vas trouver à les vendre, d'ici la fin du mois. Si c'est pas à ceux que j'avais en vue, ça sera à d'autres. Mais on va voir si ta malchance est plus forte que mon entêtement !

André sourit, assez tristement. « Brave cœur ! », pensa-t-il. Mais tout était bien perdu. Si seulement ce pauvre Alphonse pouvait rentrer dans ses fonds...

André serra la main de son ami et lui dit simplement :

— Fais pour le mieux. Je ne puis que te répéter ce que je t'ai déjà dit : ce que tu feras sera bien fait. Tu as mon approbation entière et définitive.

Plessis rendit avec vigueur la poignée de main. Il mit sur son gros visage épanoui un air de farouche résolution dont André aurait ri en toute autre circonstance.

— Je vas te montrer que ta confiance est bien placée ! affirma-t-il avec une solennité qui, chez lui, devenait un peu comique.

— Je sais qu'elle l'est. Au revoir. Et bonne chance !

XIV

Quand André rentra chez lui, au début de l'après-midi, sa femme était prise avec un groupe de dames patronnesses d'il ne savait trop quelle œuvre. Il ressortit presque aussitôt pour aller se promener aux alentours.

Cette journée était froide, mais ensoleillée. Il faisait un temps idéal pour la marche.

André alla au hasard, sans but.

Comme il s'engageait dans un bout de rue se perdant en un vaste champ — vestige de la campagne où ce quartier neuf s'était élevé en quelques décades — André vit une silhouette féminine qui allait, solitaire, à une centaine de pas en avant.

Parvenue au bout de la rue, cette personne faisait demi-tour pour revenir sur ses pas. Et André, qui se rapprochait, reconnut Michelle.

Il alla vers elle, le cœur palpitant.

De son côté, la jeune fille l'avait aperçu. Elle vint à lui, à pas rapides.

Ils se serrèrent la main, longuement, avec force, sans un mot.

Mais leurs regards exprimaient leurs sentiments mieux que leurs lèvres n'auraient su le faire.

Ils étaient seuls, perdus en ce bout de rue désert. Et pourtant, pas une seconde, André ne songea à embrasser Michelle. Les baisers, les menues caresses, les mots d'amour... tout cela lui semblait désormais tellement inutile, si vide de sens avec elle. Il ne se demandait seulement pas si elle était agréable à regarder. Vaguement, comme si c'était un étranger qui avait enregistré ces observations et lui en avait fait part, il constatait que Michelle avait maigri, que ses yeux s'étaient creusés, mangeant sa mince figure pâle ; que les mèches allongeantes de ses cheveux tombaient, raides, inégales, sur ses oreilles et dans son cou... Mais rien de cela ne comptait, ne le touchait. Seul importait qu'elle fût là, qu'ils fussent ensemble, qu'une secrète harmonie se fût tout de suite établie entre eux.

L'homme passa son bras sous celui de la jeune fille. Puis André et Michelle marchèrent en silence, un temps qu'ils ne songeaient pas à calculer aux mesures humaines.

C'est André qui rompit le silence.

— Michelle, j'avais besoin de vous voir. Je vis peut-être les dernières semaines de ma vie. Tout s'écroule autour de moi. Le lutteur qu'il y avait en moi est vaincu, bien vaincu, sans espoir de revanche. Le peu que je possédais encore, je le perds en ce moment. Il ne me restera bientôt plus que ma misérable vie, devenue inutile, désespérément inutile... superflue... Mais je n'aurais pas voulu partir sans vous avoir revue... Sur-tout après...

Michelle mit sa main sur la bouche d'André.

— Tais-toi, ami.

André se tut. Il sentit, en ce moment, toute la maladresse des paroles qu'il avait prodiguées à leurs entrevues précédentes. A quoi bon parler ? Ils se comprenaient, en se taisant. Les mots, qui n'ont jamais le même

sens pour deux êtres, qui ne rendent jamais qu'imparfaitement les sentiments et les pensées de chacun, les mots ne pouvaient que troubler l'entente qui se réalisait dans le silence.

« Les mots ont été faits pour ajouter encore à la solitude de l'homme », pensa André.

Il n'aurait pas su, en ce moment, trouver les mots nécessaires pour formuler, dans l'intimité de sa propre pensée, ce qu'il éprouvait exactement à l'égard de Michelle, ce qu'il ressentait près d'elle.

Elle était là, et soudain s'éveillait en lui une exaltation qui le transportait au delà de ce qu'il était, de ce qu'il sentait, de ce qu'il pouvait, elle absente. Elle était là et il *vivait*, quand il avait *existé*, séparé d'elle. Voilà tout ce qu'il savait.

Un temps encore, ils marchèrent, sans parler.

Puis c'est Michelle qui dit :

— Ces vacances ?

André apprenait l'économie des mots. Il répondit simplement :

— Aujourd'hui ? Tout de suite ?

Michelle fit oui de la tête.

Ils étaient arrivés à une rue encombrée de circulation. Derrière un tramway arrêté, un taxi freinait. André et Michelle y montèrent.

André fit arrêter la voiture devant chez lui, ne descendant que pour aller prendre tout l'argent liquide dont il disposait. Puis, revenu près de Michelle, il dit au chauffeur :

— Au terminus de la Provincial Transport.

Trois heures plus tard, un autocar déposait Michelle et André dans un village des Laurentides, un joli village niché dans son creux de montagne, un village tout gris dans le soir qui tombait.

André et sa compagne s'amusèrent comme des enfants, à faire dans les magasins de l'endroit les quelques emplettes indispensables au plus bref séjour. Ils avaient tous deux quitté Montréal tels qu'ils étaient sortis de chez eux pour une promenade dans le voisinage. André, bien qu'il fût entré chez lui un instant, n'avait pensé

à prendre que de l'argent. Quant à Michelle, elle avait simplement téléphoné à sa mère de la gare des autocars, pour la prévenir de son départ et fournir de son absence de quelques jours une explication dont André s'était bien gardé de s'informer.

Quand, nantis de leurs achats, ils arrivèrent à l'hôtel, André demanda à Michelle, avant d'entrer :

— Tu veux bien être mienne, entièrement mienne ?

Elle fit oui de la tête.

Il l'étreignit en silence.

XV

André vécut avec Michelle des heures merveilleuses, et il connut près d'elle des heures atroces.

Elle fut à lui, comme elle y avait silencieusement consenti ; elle fut sienne, entièrement sienne, moins d'une heure après leur arrivée à l'hôtel. Elle ne se donna point passivement, mais apporta dans l'amour une farouche exaltation qui étonna son amant. Cependant, il en éprouva plus de trouble que de joie.

Il y avait dans cette exaltation amoureuse quelque chose de trop volontaire : c'était comme si elle eût cherché à s'évader d'elle-même, à s'anéantir. Et, sur la figure de la jeune fille, André put lire un instant l'expression de la douleur, d'une angoisse qui venait d'au delà de la chair.

En cet instant-là, André ressentit un vertige tout pareil à celui qui s'était emparé de lui, cette nuit où il s'était penché sur l'abîme de son âme vide. Et lui aussi, frénétiquement, il demanda à la chair l'oubli de cette soudaine nostalgie d'infini.

Mais aucune volupté ne sut l'arracher à la solitude qui l'étreignait.

Jamais, à aucun des moments où, ce jour-là et les autres, ils tentèrent le plus désespérément de se fondre en un même être, jamais André ne parvint à s'évader

de sa prison de solitude. Et, sans que Michelle eût parlé, il eut la conviction qu'il en était de même pour elle.

Les gestes de l'amour leur apportaient plus de tourment que de joie et, pourtant, ils les répétaient avec une ardeur obstinée, se raccrochant à quelque vain espoir. Après leurs caresses les plus passionnées, au milieu même de ces caresses, il leur arrivait de surprendre dans le regard l'un de l'autre ce qui ressemblait à de la haine. Mais ils revenaient aux mêmes caresses et, s'acharnant à confondre leurs êtres, s'éloignaient sans cesse davantage l'un de l'autre.

Pourtant, malgré ces heures d'angoisse et de tourment, leurs journées étaient faites aussi d'heures douces, apaisantes.

Peut-être étaient-ce ces claires heures qui, faisant oublier les autres, portaient Michelle et André à quelque nouvelle tentative d'évasion dont l'échec devait ensuite les torturer.

Le temps se maintenait froid, mais il fit très beau presque tout au long des quatre jours qu'ils passèrent dans ce coin des Laurentides.

André et sa compagne marchaient, interminablement, autour du petit lac dont le croissant enveloppait à demi le village, dans les bois avoisinants, au flanc des molles montagnes.

Ils ne rentraient qu'au crépuscule, las d'une bonne fatigue et un peu saisis de froid, juste assez pour mieux goûter le feu qui flambait dans la grande cheminée de pierre de l'hôtel.

Là, ils passaient des heures, seuls le plus souvent, car il y avait peu de monde à l'hôtel en ce moment, à suivre la danse des flammes, à écouter la radio lorsque par hasard une émission leur plaisait.

Ils parlaient à peine, pas plus là qu'au cours de leurs promenades.

Jamais André n'avait si peu parlé, incorrigible bavard qu'il était. Mais l'état d'esprit qui était le sien, en ces

journées où se consommait l'échec de tout ce qu'il avait entrepris, s'accommodait bien du silence.

Pourtant, il s'étonnait de la profondeur à laquelle atteignait, chez Michelle, la faculté de silence.

Il s'en étonnait d'autant plus que la jeune fille s'était montrée, à chacune de leurs rares rencontres passées, une raisonneuse enragée, se lançant dans la discussion avec fougue et entêtement. Quelle transformation avait-il pu s'opérer chez Michelle, qu'il la retrouvât si différente, tellement silencieuse ?

Elle semblait tout enveloppée de silence, imprégnée de silence.

Il lui dit un soir, comme ils regagnaient leur chambre après des heures passées sans échanger une parole :

— Tu es le silence fait chair !

Elle sourit sans répondre.

Plus tard, allongé près de Michelle qui dort ou simule le sommeil, André croit s'expliquer en quelque mesure ce silence extraordinaire de sa compagne : l'exaltation, la volonté farouche que Michelle apporte maintenant dans les gestes de l'amour, n'étaient-ce pas là les traits mêmes qui marquaient autrefois ses propos implacables dans les discussions où elle se précipitait alors comme, à présent, dans les caresses — avec une fougue excessive ?

Puis André se dit que cette explication n'explique rien, et ses pensées prennent un autre cours. Il s'interroge sur le sentiment qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Est-ce là de l'amour ? Ce n'est pas ainsi que Jeanne et lui se sont aimés. Ce n'est pas ainsi, non plus, qu'il avait conçu l'amour, avec Michelle. Jamais il n'aurait imaginé que leur amour, ce serait ce sentiment âpre et douloureux qui, parfois, prend le masque de la haine.

Quelquefois encore, lorsqu'il est sans désir, sa passion apaisée, André sent tout son être se fondre de tendresse à la seule pensée de Michelle. A certains instants, au cours de leurs silencieuses promenades en montagne, ou pendant qu'ils contemplent en silence les flammes

dansantes de la cheminée, il semble à André que lui et Michelle sont tout près de réaliser cette union intime, complète, qu'il souhaite et vers laquelle sa compagne semble tendre elle aussi.

Mais, comme jadis leurs paroles, leurs caresses viennent briser cet accord, viennent creuser une brèche entre eux au moment où ils vont peut-être enfin se rejoindre, s'unir.

Est-ce là l'amour ? Tout ce dont André est sûr, c'est que, lorsque Michelle est près de lui, son cœur ne bat plus comme lorsqu'elle n'était pas là. Et qu'il ne peut tolérer l'idée de la perdre. Voilà tout ce qu'il sait.

Et il y a ce silence...

XVI

Ils partirent pour Montréal le lundi après midi.

Les cours de Michelle reprenaient le lendemain et c'était ce lundi soir qu'avait lieu, à la librairie Cartier, le vernissage de l'exposition de Ginette Saint-Germain. Après avoir invité un certain nombre de personnes qui ne connaîtraient que lui à cette réunion, André ne pouvait guère se dispenser d'y assister.

Dans l'autocar qui les ramenait vers la ville, André dit à sa compagne :

— J'aimerais demeurer avec toi jusqu'à la fin de cette journée. Jusqu'à ce que ses dernières heures nous aient menés à demain.

Michelle répondit :

— Moi aussi.

— Tu veux bien que nous ne nous quittions pas ?

La jeune fille consentit, silencieusement, d'une inclination de la tête.

Arrivés assez tard en ville, ils mangèrent au restaurant avant de se rendre à la librairie. L'assistance était assez nombreuse quand ils entrèrent, ensemble, dans la pièce arrière.

Ginette Saint-Germain, éblouissante dans une robe au décolleté hardi, était très entourée.

Apercevant André Laurent, elle courut à lui, se jeta à son cou en criant :

— Mon André !

Et avant qu'il eût pu esquisser un mouvement, elle l'embrassait à pleine bouche, avec violence.

Puis, quand elle eut dénoué son étreinte, libéré André, Ginette sembla constater la présence de Michelle. Elle se tourna vers elle, avec un sourire singulier, et lui dit :

— Tiens ! Tu étais là ? Bonsoir, *chérie*...

Elle donna au dernier mot un accent tout particulier, ou perçait une pointe de sous-entendu.

Michelle, sans un mot, tourna le dos à Ginette et à André, se dirigea vers la porte.

André s'élança derrière elle, la rejoignit, lui saisit le bras.

— Michelle, tu ne peux pas ainsi...

— Je m'en vais.

Le ton de Michelle était sans réplique.

— Alors, je te reconduis.

— Je veux m'en aller seule.

— Mais je ne...

— Je ne veux pas que vous m'accompagniez.

André serra le bras de Michelle, autour duquel ses doigts étaient restés noués.

Elle le regarda dans les yeux et lui dit, à voix basse :

— Allez-vous recommencer à me brutaliser en public ?

André sentit le sang lui monter à la figure. Il abandonna le bras de Michelle comme si c'était un serpent qu'il avait étreint. Il salua avec raideur.

— Bonsoir, mademoiselle Laporte.

Le silence avait été rompu. La trêve avait cessé. De nouveau, les mots, la fatalité des mots, rejetaient Michelle et André chacun plus profondément dans sa solitude, dressaient entre eux l'infranchissable obstacle d'incompréhension que les êtres se créent quand ils n'évitent pas le piège des paroles...

Michelle était partie.

Ginette vint se coller contre André. Il la repoussa, alla au petit bar, se versa une rasade de whisky — première bouteille à lui tomber sous la main — et but d'un trait.

Ginette revint se frôler à lui.

— Ça ne va pas ?

André haussa les épaules.

La belle rousse insista, demandant :

— Tu m'en veux ?

André eut envie de la gifler. C'est l'écho des paroles de Michelle qui le retint de le faire. Il était déjà tombé assez bas sans se donner en spectacle en battant une femme en public, s'agit-il d'une fille comme Ginette. Il dit, entre ses dents :

— Laissez-moi.

Ginette rit, secoua sa grande chevelure fauve de façon à en caresser le cou d'André.

— Bien ! Si monsieur est de mauvaise humeur...

Elle s'éloigna de quelques pas, puis se retourna pour lancer :

— Mais la soirée est jeune, *mon* André !

Laurent remplit son verre. Il le portait à ses lèvres pour le vider d'un trait, encore une fois, quand il aperçut Fernand Richer qui, de l'autre bout de la pièce, le regardait. André remit son verre sur la table sans avoir bu. Il ne fournirait pas à ce petit salaud une autre occasion de le mépriser en se saoulant de nouveau devant lui.

Son calme lui était revenu, avec cette pensée. Le désir de ne pas se montrer, à ses propres yeux, l'être méprisable que pouvait imaginer un jeune imbécile, lui rendait sa maîtrise de soi.

André parcourut les groupes, serra des mains, tint des propos aimables, fit tout ce que l'on pouvait attendre de lui. Et quand Ginette, alors qu'il était en compagnie de quelques journalistes, dont Pierre Martin, vint lui demander s'il n'aimerait pas voir ses toiles, suspendues dans le magasin, en avant, il se contenta de répondre :

— N'est-ce pas précisément pour cela que je suis venu ?

Et il se laissa entraîner, sans résistance, par la jolie rouquine.

La peinture de Ginette étonna André. Cela ne cassait rien, mais il y avait une certaine originalité, de la vigueur, de la lumière.

La rousse demanda :

— Tu aimes ça ?

— Oui. Beaucoup, même.

— Ce que tu es chou !

Et elle se haussa sur la pointe des pieds, pour lui plaquer un baiser sur la joue, près de la bouche.

André eut un geste agacé.

— Tenez-vous donc tranquille, dit-il, grognon.

Ginette lui entourra le bras des siens et se laissa aller contre lui de tout son corps.

— Alors, tu les trouves bien, mes tableaux ?

— Mais oui. Je viens de vous dire que je les aime.

— Dans ce cas-là, tu ne regrettes pas de t'être occupé de mon exposition ?

André la regarda durement. Si, il le regrettait ! Et amèrement. S'il ne s'était pas occupé de cette malencontreuse exposition, si, mieux encore, il ne s'était jamais occupé de cette infernale rouquine, il serait encore avec Michelle en ce moment, une nouvelle brèche ne se serait pas ouverte entre eux...

Ginette devinait-elle sa pensée ? Elle dit, très vite :

— Ne me dis pas que tu regrettes : ça ne serait pas gentil, et ça ne serait pas d'un gentleman !

André retint l'injure qu'il aurait eu envie de lui lancer, mâchonna un juron, et opposa le silence à toutes les questions dont Ginette continuait de l'accabler.

Elle lui dit enfin :

— Tu as tout vu. Retournons en arrière.

Il la suivit, avec indifférence.

Quand ils rentrèrent dans l'arrière-boutique, Fernand Richer boutonnait sa gabardine.

— Tu pars, mon petit Fernand ? lui demanda Ginette.

— Oui, bonsoir. Bonsoir, monsieur Laurent.

André rendit assez sèchement son bonsoir à Fernand.

Ginette, elle, fut plus démonstrative !

— Tu as été un amour, mon petit Fernand. Merci encore de m'avoir dit qu'André s'intéresserait à ma peinture et consentirait à s'occuper de mon exposition... Et merci pour tous les autres tuyaux !

André eut un haut-le-corps. Il lança à son jeune collaborateur un regard interrogateur. Mais Fernand fila sans un mot, l'air furtif, l'échine un peu voûtée.

André alla au bar se verser un whisky que, cette fois, il but.

Une amertume sans nom l'envahissait. Décidément, bien peu de chose lui aurait été épargné. Echec partout, faillite sur toute la ligne, ratage complet. Mariage, œuvre, carrière, tout avait été gâché. Et à présent, après qu'il n'eut retrouvé Michelle que pour la perdre aussitôt, il fallait que Fernand se chargeât d'ajouter le dégoût à la douleur...

Autant valait s'abrutir, ne plus penser. André but, sans mesure, comme il buvait quand il voulait s'enivrer.

Les invités partaient, les uns après les autres. La pièce se vidait.

Ginette était radieuse, acceptait les félicitations de tous comme une reine les hommages de ses sujets.

Puis ils furent seuls, elle, Robert Cartier et André.

Ce dernier ne songeait pas à s'en aller. Il restait de quoi boire, et il avait le goût de boire, à présent qu'il s'était replongé dans l'alcool.

Ginette vint à lui.

— Ne bois pas tout. J'ai soif, moi aussi.

Elle lui prit le verre qu'il portait à ses lèvres, y but et y fit boire André.

Cartier leur demanda :

— Comptez-vous rester encore longtemps ?

— On te dérange ? fit André.

— Non, pas du tout. J'ai moi-même envie de veiller. Mais j'ai quelqu'un à voir, à onze heures et demie, au Faisan Doré. Ça ne sera pas long. Si vous voulez m'excuser, tous les deux, et m'attendre ici, je ne tarderai pas.

— Va, mon vieux, dit André. On t'attendra patiemment.

Ginette ne dit rien. Quand le libraire fut sorti, elle embrassa André près de l'oreille.

— Occupe-toi donc un peu de moi. Tu n'as plus besoin de te gêner, à présent, nous sommes seuls.

André haussa les épaules. La rousse lança :

— Je t'ai déjà vu moins froid !

Il répliqua :

— Pas tellement moins. Je vous ai déjà dit que vous n'auriez jamais l'occasion de vous servir contre moi de votre petit joujou...

Ginette tira du fourreau le minuscule poignard et en fit briller la lame un instant, puis elle rengaina et dit, souriant de son sourire étrange, troublant :

— Je ne m'en servirais pas contre un homme que j'aime !

André secoua la tête, avec lassitude.

— Ne dites donc pas de bêtises...

Ginette alla à lui, lui passa ses bras autour du cou, et, penchant la tête contre la poitrine de l'homme, lui mit ses cheveux roux sous les lèvres. Et, la tête ainsi penchée, la figure cachée contre la poitrine d'André, elle dit, la voix rauque :

— Mais je t'aime, grosse bête ! Tu ne t'aperçois donc de rien, toi ? Tu ne veux rien voir, rien comprendre ?

Le lourd parfum des cheveux roux, là, dans sa figure... le corps dur et chaud collé contre son corps... et les paroles d'amour dites de cette voix basse, sensuelle... tout cela, brusquement, fouetta le sang de l'homme.

Ses bras entourèrent Ginette, il étreignit contre lui cette femme belle, voluptueuse, désirable. Elle releva la tête et tendit sa figure vers André, appelant le baiser

de ses lèvres humides, entr'ouvertes. Le baiser vint, mordant avec cruauté la belle bouche sensuelle. Ginette laissa échapper un faible râle qui acheva d'affoler André.

Soulevant la belle rousse dans ses bras, il la porta au divan, la lança durement contre les coussins, la posséda avec violence, comme une brute.

XVII

Il était près de midi, le lendemain, quand André Laurent se rendit à l'*Epoque*.

Il ne fit qu'entrer et sortir. Pas de courrier intéressant, rien d'important à noter.

Mireille Bastien lui dit qu'un monsieur Léo Ménard l'avait appelé et retéléphonerait dans l'après-midi. André indiqua, d'un signe de tête, qu'il avait entendu.

Le gros Ménard voulait sa réponse. Eh bien ! il l'aurait... Et, en lui disant ce qu'il pouvait faire de sa combinaison, de sa délégation, de son ministère et de tout le reste, André se proposait de lui laisser savoir de façon non équivoque ce qu'il pensait de lui et de ses pareils !

André Laurent sortit du journal comme on s'échappe d'un endroit malsain, à l'atmosphère intolérable. A présent qu'il savait qu'il ne pourrait libérer l'*Epoque*, en redevenir le maître, y ramener la propreté, tout instant lui était pénible qu'il devait passer en ces bureaux où cela sentait la tyrannie, la crainte et la délation.

Après avoir erré pendant une demi-heure, sans but, le long de la rue Sainte-Catherine, André décida, sans grand appétit, d'aller déjeuner au restaurant.

Quand il entra dans la salle, toutes les tables étaient déjà prises. Il allait sortir lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Cherchant qui l'avait appelé, il aperçut Jean-Luc Mercier, un avocat de ses amis, avec qui il

avait été assez lié, au temps où il travaillait au journal du parti, dont Mercier passait alors pour l'un des plus beaux espoirs. En tant qu'André était au courant, les promesses ne s'étaient pas réalisées. Sans doute Mercier était-il trop honnête, trop indépendant...

André accepta l'invitation de l'avocat de s'asseoir à sa table. Après quelques phrases banales sur le temps, l'encombrement du restaurant à cette heure, la hausse des prix, Mercier déclara brusquement, à voix plus basse, se penchant vers le journaliste :

— Je suis particulièrement heureux de vous voir aujourd'hui, car j'avais justement affaire à vous parler... C'est vrai que vous allez revenir au parti, que vous allez poser votre candidature à la direction ?

— Non. C'est ce que voulait Léo Ménard. Mais je ne marche pas. Je ne ferai plus de politique.

— Vous avez tort.

— Je ne crois pas.

— Moi, je suis candidat à la direction du parti.

— Mais... est-ce que l'affaire n'est pas déjà dans le sac ? Lagacé n'est-il pas déjà sûr d'être choisi ?

— Il le voudrait bien, et d'autres avec lui. Mais il y a dans le parti des forces démocratiques qui tiennent encore à s'exprimer... Et puis, le choix du chef n'est pas tout. Il y a le programme à élaborer, les réformes à mettre de l'avant, les principes dont il faut assurer la sauvegarde, quel que soit l'homme appelé à la tête du parti. D'ailleurs, Lagacé n'est pas le premier venu. Si je ne suis pas toujours entièrement d'accord avec lui, je reconnais sa valeur, ses mérites. Il est honnête, intelligent, travailleur, et c'est un démocrate sincère. S'il est choisi à ma place, c'est un homme avec qui je pourrai loyalement collaborer dans l'avenir. Seulement, je ne veux pas qu'il soit choisi sans lutte. Je ne veux pas que personne dans le parti, ni chez l'adversaire, ni dans le grand public, puisse dire qu'on nous a imposé un chef. C'est à lui-même qu'il appartient de s'imposer, par ses propres moyens.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, dit André.

— J'en suis heureux. Je le serais plus encore si je pouvais vous convaincre de revenir avec nous...

— Vous ne voudriez tout de même pas que je donne dans les combinaisons d'un Ménard...

— Je n'ai pas d'estime pour ce type-là plus que vous n'en avez. Les gens de son espèce sont la plaie des partis politiques. Certains y voient un mal nécessaire. Moi, je crois qu'il faudrait les éliminer. Pour le moment, il faut les endurer, les tolérer, mais en les remettant sans cesse à leur place et en ne leur permettant pas de gâcher ce que nous tentons d'accomplir de propre, d'honnête. Je serais le dernier homme à vous demander de vous mettre à la remorque de Léo Ménard. Mais sa proposition a du bon sens. Nous avons besoin d'un homme comme vous, et Ménard a trouvé le moyen de vous ramener dans le parti, tout en vous fournissant, à vous, l'occasion d'exercer tout de suite de l'influence.

Mercier se tut un moment. Mais André demeura silencieux. L'avocat reprit, de la chaleur dans la voix :

— J'aimerais travailler avec vous, Laurent. Travailler à une politique honnête, propre, qui serve vraiment l'intérêt du peuple en même temps que les valeurs auxquelles nous sommes personnellement attachés. Passez outre au dégoût que peut vous inspirer Ménard. Ne croyez pas que cela vous engage envers lui pour l'avenir, d'accepter son offre. Quand vous vous serez affirmé, vous serez au-dessus de lui et de ses semblables, et de tout ce qu'ils peuvent dire et faire. Venez au congrès de mai...

— Je ne puis.

— Réfléchissez encore, si vous le désirez. Mais ne me dites pas un non catégorique. Voulez-vous ? C'est tout ce que je vous demande : ne claquez pas la porte sans avoir encore bien pesé le pour et le contre. C'est entendu ?

— C'est entendu.

Jean-Luc Mercier tendit la main. André la serra, cordialement. Il pensait : « S'il y avait plus d'hommes comme celui-là dans la politique... »

Le reste du repas, ils causèrent de choses et d'autres, sans revenir sur le sujet du parti. Seulement, avant de se séparer, à la porte du restaurant, l'avocat répéta à André :

— Réfléchissez, Laurent.

Et il ajouta :

— Et vous ne direz pas non.

André secoua la tête. En regagnant, à pas lents, les bureaux de l'*Epoque*, il pensait qu'il serait plus difficile de dire non à un homme comme Mercier qu'à un Léo Ménard. Mais, de toute façon que pouvait-il répondre d'autre ? A la fin du mois, il aurait achevé de perdre son journal, il serait accablé de dettes, complètement déconsidéré... Cela en faisait une jolie acquisition pour un parti politique ! Si Ménard était au courant de sa situation véritable, il se hâterait de retirer sa proposition et ne se risquerait même plus à lui adresser la parole !

En arrivant au journal, André trouva Alphonse Plessis qui l'attendait. Le gros garçon était nerveux, agité. Ne pouvant tenir en place, il marchait de long en large à travers la grande salle. Voyant entrer Laurent, il lui cria :

— Te voilà, enfin ! Blasphème ! J'en pouvais plus d'attendre ! Si seulement j'avais su où te rejoindre...

— Il y a du nouveau ?

— Oui.

— Viens dans mon bureau.

Quand ils furent là tous les deux, la porte fermée à clé, André se tourna vers Plessis.

— Alors ?

— Je trouve à vendre tous les terrains, d'un coup.

Au ton de Plessis, André comprit qu'il ne s'agissait pas d'une affaire merveilleuse. Il demanda :

— Combien ?

— Cent cinq mille piastres comptant. Mais il faut que l'affaire soit bâclée cet après-midi avant trois heures moins quart. Depuis jeudi que je cherche à te mettre le grappin dessus, pour te mettre au courant.

Mais personne savait où tu étais passé. Enfin, te voilà. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je t'ai déjà dit que je te donnais carte blanche. Tu pouvais conclure l'affaire sans me consulter. Fais ce que tu voudras.

— Si j'avais trouvé le prix qu'on voulait, j'aurais pas hésité. Mais cent cinq mille piastres, une fois qu'on aura remboursé nos dettes, puis payé l'annonce et les travaux déjà exécutés, il te restera rien qu'un peu plus que mille piastres en main. Autant dire rien. C'est comme si on avait pas fait d'affaires. C'est pour ça que j'ai voulu te demander ce que tu en dis, avant d'agir. Eh bien ?

A ce moment, une sonnerie prévint André qu'il était demandé au téléphone. Il alla décrocher l'appareil. C'était Léo Ménard qui l'appelait.

— Alors, cette réponse... C'est oui ? demanda l'organisateur.

André vint pour répliquer, comme il en avait l'intention : « C'est non ! » Puis un bizarre sentiment de regret le fit hésiter. Au moment où il devait définitivement renoncer à tout rôle politique, il n'était plus aussi certain de n'avoir pas désiré en jouer un. Il se rappelait les paroles de Mercier, son insistance. Si c'était Mercier qui devenait chef ? En voilà un avec qui il s'entendait sur à peu près toute la ligne. Et puis, même si un autre était choisi, cela ne les aurait pas empêchés, lui et Mercier, de faire ensemble de la bonne besogne, et ils auraient probablement eu la chance d'entrer tous deux dans le cabinet, si le parti reprenait le pouvoir aux prochaines élections. Depuis qu'il avait rencontré Jean-Luc Mercier, André voyait la situation tout autrement que lorsqu'il ne l'envisageait qu'en fonction de Ménard... Et le fait que lui, André Laurent, était déjà député à l'Assemblée législative, alors que Mercier ne l'était pas, lui aurait permis, peut-être, de servir la cause de ce dernier...

— Eh bien ! tu te décides ?

Ménard s'impatientait, au bout du fil.

André eut une petite lâcheté. Il voulut retarder

l'inévitable. Il répondit, aussi froidement qu'il le put :

— Il me faut encore réfléchir quelques jours. Je te rendrai ma réponse définitive lundi prochain.

— Lundi le 17 ?

— Oui.

— Bon, ça va... Mais pas plus tard, mon maudit ! Puis fais pas le fou, hein ! C'est une...

— Bonjour, Ménard.

Et André raccrocha. Il se tourna vers Plessis.

— Quelle heure est-il ?

André n'avait jamais pu garder de montre. Il devait s'en remettre, pour savoir l'heure, aux horloges des lieux publics ou aux montres de ses amis.

Le gros Plessis consulta un magnifique chronomètre.

— Il passe deux heures et demie.

— Il est encore temps de faire la vente ?

— Oui. Les acheteurs sont à deux pas d'ici.

— Alors, on vend. Le journal est maintenant perdu, de toute façon. Mais, au moins, je pourrai rembourser ceux qui m'ont prêté l'argent nécessaire pour payer l'acompte sur les terrains.

— Puis moi, je pourrai déposer au plus sacrant de quoi couvrir le chèque pas de fonds que j'ai donné à l'hôtel de ville !

— Quoi ! Tu as fait un chèque sans provisions !

— Arrive ! Je t'expliquerai ça en chemin.

Ce n'est que quelques minutes plus tard, dans la rue, allongeant le pas pour suivre Alphonse, qui trottait, que Laurent parvint à demander au gros garçon :

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Tu as signé un chèque sans provisions ?

— Fallait bien ! On n'a pas le droit de vendre une chose qui nous appartient pas... Fallait que la Ville soit payée au complet avant qu'on puisse vendre les terrains. J'ai pensé que tu te déciderais pour la vente, si tu revenais à temps. Ça fait que pour pas manquer la transaction, j'ai été porter un chèque à l'hôtel de ville, puis j'ai eu mon reçu. Comme ça, on pourra prouver qu'on est bien les propriétaires des terrains, puis qu'on peut en disposer librement...

— Mais puisque tu n'avais pas de fonds pour ce chèque...

— Pas d'importance. A cet' heure, on va avoir l'argent, puis je vas pouvoir aller déposer avant la fermeture de la banque. C'est pour ça que je voulais que l'affaire se fasse avant trois heures moins quart... Quand le chèque va passer à la banque, il y aura des fonds pour le couvrir. Comme ça, tout va être O.K. !

— Mais si ça ne s'était pas arrangé ?

— Je serais allé en prison, déclara philosophiquement le gros Plessis.

Mais il ajouta :

— Dépêche-toi, blasphème ! pour qu'on soit pas en retard !

Quand André Laurent revint au journal, une heure plus tard, il convoqua Jules Castonguay.

Celui-ci jeta autour de lui un regard venimeux, en pénétrant dans le bureau du directeur. Il demanda, d'un ton rogue :

— Eh bien, qu'est-ce que vous me voulez ?

André eut un léger sourire.

— Monsieur Castonguay, vous pourrez prendre ici le ton que vous voudrez à compter du 1^{er} mai. D'ici là, je demeure le maître. Ce que je vous veux ? Simple-ment vous prier de quitter sans retard les bureaux de l'*Epoque* et de n'y pas revenir tant que vos patrons ne m'aurent pas entièrement dépossédé.

— Quoi ! quoi ! Qu'est-ce que...

— Je dois renoncer à tirer mon journal des griffes de vos maîtres. Mon sacrifice est fait. Le 1^{er} mai, je ne serai plus ici. Mais tant que j'y serai, le journal que je publierai sera un journal propre, et non pas une sale feuille à votre mesure. Je veux que le dernier souvenir que je laisserai à mes lecteurs soit un beau souvenir.

Castonguay ricana.

— Si vous croyez avoir les fonds nécessaires pour publier d'ici au 1^{er} mai, vous vous faites illusion !

Vous ne toucherez plus un sou des personnes que je représente, d'ici le 1^{er} mai.

André reçut le coup sans broncher. Il dit, froidement :

— Très bien. *L'Epoque* ne paraîtra pas le 20 et le 27 de ce mois. Mais j'ai ce qu'il faut pour publier cette semaine. Je lancerai donc mon chant du cygne ce jeudi 13 avril. Le 13... Date fatidique !

Laurent eut un rire insouciant.

Castonguay commençait à s'inquiéter. Il changea de manières.

— Ecoutez, monsieur Laurent... Vous n'êtes pas sérieux ? Les choses peuvent s'arranger. Vous pouvez demeurer ici, tant que vous voudrez. Je vous fournirai les fonds nécessaires. Laissez-moi seulement exercer une surveillance discrète...

André lui désigna la porte.

— Allez, monsieur Castonguay. Et ne revenez pas avant le 1^{er} mai.

Castonguay lança, d'un ton rageur :

— Mais vous êtes fou ! C'est votre ruine que vous consommez...

André dit, doucement :

— Allez, monsieur Castonguay... Et emmenez votre ami Godbout avec vous. Ça m'épargnera l'ennui de le foutre dehors.

Le petit homme lança un regard furieux à Laurent. Mais il passa la porte sans un mot.

Castonguay parti, André Laurent appela Victor Guérin dans son bureau. Il lui dit :

— Tout le monde est en vacances d'ici le 1^{er} mai. Je vous donnerai demain l'argent nécessaire pour payer les avances de salaires.

L'administrateur roula des yeux effarés. Il dut avaler sa salive avant de pouvoir demander :

— Qu'est-ce qui se passe ?

André fixa sur lui un regard d'une gravité inaccoutumée.

— Il y a, mon honnête Guérin, que *l'Epoque* ne paraîtra pas le 20 et le 27. Je publie après-demain mon

dernier numéro, et je vais le publier comme je l'entends. J'ai mis Castonguay et Godbout à la porte. Ils pourront rentrer en maîtres le 1^{er} mai, mais d'ici là, ils ne remettront pas les pieds ici. Et, jeudi, je vais publier mon dernier journal. Ce sera un beau numéro, je vous le jure. Ce que j'ai à dire, depuis si longtemps, je vais le dire dans ce qui sera pour moi la dernière livraison de l'*Epoque*. Mais je ne veux compromettre personne aux yeux des nouveaux patrons qui inaugureront leur règne le 1^{er} mai. C'est pourquoi je vous donne tous congé d'ici le changement de direction.

Les yeux de l'honnête Guérin firent du feu derrière les verres de son pince-nez.

— Je resterai avec vous jusqu'au bout, monsieur Laurent. Et le 1^{er} mai, ils pourront se chercher un autre administrateur.

André protesta.

— Je ne veux pas de ça ! Oh ! croyez bien que j'apprécie pleinement votre dévouement et votre loyauté. Mais je n'ai pas le droit de vous laisser compromettre votre situation...

Guérin lança, méprisant :

— Croyez-vous que je travaillerais pour ces cochons-là ? Jamais !

Et il sortit sans donner à son directeur le temps de répondre.

Lorsque André quitta son bureau, quelques minutes plus tard, il trouva Knight et Mireille et Polo qui l'attendaient, réunis autour de l'administrateur Guérin.

Knight parla le premier :

— Victor nous a dit ce qui en était. Nous refusons tous ces vacances payées de votre poche. Nous ferons notre dernière livraison de l'*Epoque* ensemble, puis nous irons chercher notre pain ailleurs. Mais pas de compromis avec les enfants de salauds !

A son tour, Mireille dit, un reproche dans la voix :

— Avez-vous pu croire que je vous trahirais pour ces gens-là ?

Et ce fut enfin Polo qui mâchonna, avec une grimace drôle :

— Mozaille ! Vous pensiez pas que j'allais rester à torcher le p'tit Casse !

Plus ému encore qu'il ne voulait le paraître, André embrassa Mireille, serra les mains des autres. Le tremblement qu'il sentait dans sa voix ne lui permit de dire que ce seul mot :

— Merci !

XVIII

André rentra directement à la maison.

Il aurait préféré n'y pas revenir, en étant parti le jeudi précédent après quelques minutes seulement de présence, alors qu'il rentrait d'un séjour de quatre semaines à Québec. Mais il lui fallait absolument prendre du linge, changer de complet.

Il souhaitait n'être pas vu de Jeanne, devant qui il ne pourrait plus se présenter sans se sentir crever de honte. Mais, en passant devant le petit salon pour gagner sa chambre, il aperçut Jeanne et celle-ci le vit de son côté.

Elle dit, d'une voix joyeuse :

— Je ne dînerai donc pas seule ce soir ? J'allais me mettre à table et j'en retardais le moment le plus que je pouvais, tant je déteste manger seule. France est chez une amie.

— Je serai ravi de vous faire vis-à-vis, dit André, s'efforçant à une courtoisie indifférente.

A table, Jeanne exprima le regret d'avoir été prise avec ses dames patronnesses, le jeudi précédent.

— Vous reveniez au bout de quatre semaines d'absence et je vous ai à peine entrevu. Il est vrai que je n'aurais pas cru que vous repartiriez si tôt...

— C'est moi qui dois m'excuser de mon brusque départ. Un voyage assez imprévu...

André ne compléta point son explication et Jeanne, de son côté, n'insista nullement, faisant dévier la conversation sur un autre sujet. C'est d'ailleurs la jeune

femme qui devait faire presque tous les frais de cette conversation, André étant bien incapable en ce moment de se montrer brillant causeur, malgré les efforts courageux qu'il faisait pour donner avec assez d'à-propos la réplique aux paroles de Jeanne.

André n'avait pas faim, n'avait pas le goût de parler. Il ne pouvait penser qu'à la perte de son journal, désormais inévitable, qui serait bientôt consommée. Il en oubliait en cet instant ses frustrations passées et ses autres épreuves présentes ; il en oubliait l'échec de son mariage avec Jeanne et l'amertume de sa dernière séparation avec Michelle ; il en oubliait les événements de la nuit. Et il échappait même pour un temps à cette angoisse spirituelle qui, parfois aiguë, parfois sourde, latente, n'avait jamais entièrement cessé d'assaillir sa conscience, depuis quelques semaines. La ruine de son œuvre — choc douloureux qui l'atteignait matériellement et intellectuellement, épreuve immédiate et précise — agissait sur l'esprit de Laurent comme ce bandeau qu'un homme-mouche se mettra sur les yeux pour échapper au vertige, dans une escalade particulièrement difficile. Tant que Laurent souffrirait aussi fort de la perte de l'*Epoque*, il ne verrait pas l'abîme qu'il avait découvert en lui-même.

Cependant, André dut prêter attention aux propos de Jeanne, comme elle lui disait :

— J'ai rencontré dimanche un grand ami à vous... je devrais dire un grand ami à nous, puisque je le connais depuis aussi longtemps que vous...

— Ah oui ? Qui donc ?

— Pierre Davreux. Dimanche dernier, Claudette Montigny — ou, si vous préférez, madame Davreux — était l'artiste invitée aux *Matinées poétiques*. Vous n'ignorez pas qu'elle est la grande vedette de notre théâtre et de notre radio, et même de notre jeune cinéma. Son mari était venu l'applaudir. Nous occupions les fauteuils voisins. Nous nous sommes retrouvés avec plaisir. A l'entracte, nous sommes allés causer ensemble dans le promenoir. Il ne m'a parlé que de vous.

— Ah... ?

— Vous savez, il vous admire et vous aime beaucoup.

— C'est réciproque.

— Il m'a dit que vous demeuriez le seul, chez nous, à faire une œuvre journalistique digne de ce nom.

André se mordit les lèvres sans répondre. Son œuvre journalistique serait à présent de courte durée. Un seul journal encore, un seul numéro qui demain soir serait terminé et, jeudi, irait sous presse. Puis André Laurent pourrait mettre à sa carrière le « 30 » que les journalistes d'Amérique mettent au bas de leur copie pour indiquer aux typographes que c'est la fin de l'article, qu'il n'y a plus rien à venir. Tiens ! Pourquoi ne donnerait-il pas à son premier-Montréal du 13 ce seul titre : « 30 » ? De sa part, il n'y aurait plus rien à venir...

Cependant, Jeanne poursuivait :

— Mais Davreux ne vous admire pas seulement comme journaliste, il vous estime comme ami. Et, savez-vous ? ce Davreux que j'avais toujours considéré comme un garçon léger, superficiel, m'a révélé dimanche une singulière expérience de la vie...

André se demanda, mais sans véritable curiosité : « Qu'est-ce qu'il a bien pu lui raconter ? » Il n'interrogea point sa femme et celle-ci cessa de parler de Pierre Davreux pour vanter l'art avec lequel Claudette savait dire les vers.

Le dîner prenait fin. Jeanne et André passèrent au petit salon pour prendre le café.

La jeune femme dit, fixant sur son mari ses grands yeux bleus où il crut, ce soir, discerner une douceur inaccoutumée :

— Je suis heureuse que vous soyez arrivé à point pour partager mon repas. A mesure que France grandit et va s'absenter plus souvent, je crains de me sentir parfois bien seule...

André pensa que cette solitude n'aurait pas été à craindre, si d'autres enfants étaient venus après France. Lui-même, alors, se serait fait moins rare à la maison...

Tout aurait été changé. Peut-être même le sort de l'*Epoque*...

Mais à quoi bon agiter toutes ces pensées, risquer de rouvrir de vieilles blessures ? Le présent comportait une part bien suffisante d'épreuves...

Son café bu, André s'excusa et gagna son cabinet de travail. Il avait fort à faire s'il voulait préparer pour le lendemain un numéro qui serait, pour sa carrière comme directeur de l'*Epoque*, une fin en beauté. Pourtant, plus d'une fois, il s'arrêta d'écrire pour évoquer telle attitude de Jeanne, se rappeler telle de ses paroles...

Comme l'*Epoque*, Jeanne prenait aux yeux d'André ce charme mélancolique et douloureux des êtres et des choses auxquels il faut définitivement renoncer après les avoir beaucoup aimés.

XIX

Le lendemain, André venait à peine de pénétrer dans son bureau de l'*Epoque*, vers dix heures, quand Mireille vint lui dire qu'une jeune fille demandait à le voir. Elle ajouta :

— Je crois que c'est mademoiselle Laporte, que vous aviez amenée ici un soir...

André ne put s'empêcher de penser que Michelle avait dû épier son arrivée au journal, pour se présenter à ce moment précis. Il dit :

— Je vais la recevoir immédiatement.

Michelle entra, une Michelle pâle, aux yeux cernés, aux cheveux hirsutes.

André s'était levé, mais gardait le silence. Après un moment, où elle l'enveloppa d'un regard indéfinissable, Michelle parla :

— Je quitte Montréal pour longtemps. Pour toujours peut-être.

André continua de se taire. Michelle reprit, après un temps :

— Si tu tiens toujours à moi, nous partirons ensemble.

André ne marqua aucune hésitation. Il demanda :

— Où irons-nous ?

— Je prends un train à onze heures, ce soir, à la Gare Centrale. Je t'attendrai jusqu'à onze heures moins quart près des guichets où l'on vend les billets. Si tu viens, alors tu sauras où nous allons. Si je pars seule, il est inutile que tu saches où je serai.

— Je viendrai.

— Je n'en suis pas sûre.

André protesta. Il était bien certain de lui-même, certain de sa décision. Il n'y avait rien qui pût l'empêcher de partir avec Michelle, rien qui pût le retenir à Montréal. Son journal perdu, son foyer ruiné, sa carrière politique irrémédiablement compromise, qu'importait qu'il fût en un lieu plutôt qu'un autre ? Quelques jours plus tôt, il avait décidé de mettre fin à ses jours, de supprimer une vie désormais sans but. Autant valait partir avec Michelle, n'importe où. Peut-être l'attachement qu'il éprouvait pour elle lui permettrait-il de se refaire une carrière, ailleurs.

Cependant, Michelle disait, froidement :

— Réfléchis bien avant de partir avec moi. Car ce n'est pas moi que tu aimes : c'est ta femme.

— Mais c'est faux !

— Non, ce n'est pas faux...

Et Michelle poursuivit d'une voix lasse :

— Crois-tu que je n'ai pas vu clair en toi ? En croyant m'aimer, tu voulais oublier ta femme. En me possédant, tu cherchais à te venger d'elle. Je te dis que tu as un joli complexe, qui n'est pas difficile à déterminer. Tu as été profondément humilié par une femme belle, blonde, riche. Depuis, tu ne te sens plus attiré par les belles filles, tu n'aimes pas les blondes et tu fuis les femmes riches. Tu ne t'attaches qu'à des femmes qui sont tout le contraire de la tienne : il te les faut petites, brunes et pas trop jolies, et pauvres afin que tu puisses avoir l'impression de les protéger, en même temps que tu affirmeras ta supériorité de

beau mâle bien solide. Vois : Raymonde Léry, moi-même. Tu te veux supérieur et protecteur pour venger l'humiliation que ta femme a infligée à ton pauvre petit ego. Mais tu as gardé la peur de l'amour et tu es d'une gaucherie dans les approches... Tout cela parce qu'en chaque femme pour qui tu ressens un sentiment un peu fort, c'est un peu de ta femme que tu retrouves, et que le souvenir de ton humiliation t'inspire une crainte difficile à surmonter. Mais il n'en serait pas ainsi, si tu avais cessé d'aimer ta femme...

Le sang à la figure, André l'interrompt :

— Tout est fini entre ma femme et moi.

Michelle eut un mince sourire.

— On dit ça. J'ai aimé un homme comme une idiote. Il parlait de me consacrer sa vie et, première nouvelle, il m'a plaquée pour se remettre avec sa femme, de qui il vivait séparé depuis des années. Tiens ! Lui aussi avait son petit complexe de mâle humilié. Journaliste assez obscur, il souffrait de voir sa femme, une artiste de la radio, tenir sans cesse la vedette et recevoir toute l'admiration dont il était sevré. Mais il a fini par surmonter son humiliation et son envie, et a renoué les liens conjugaux. Je crois d'ailleurs qu'il est plus heureux ainsi... On dira ce qu'on voudra, la qualité d'épouse donne une sacrée force à une femme !

Michelle eut un petit rire sardonique. Puis elle ajouta :

— Alors, penses-y bien pendant qu'il en est temps encore. Si tu ne viens pas, je comprendrai. Et je ne t'en voudrai pas. Pas trop, en tout cas. Simplement, tout sera fini entre nous.

André affirma avec force :

— Je viendrai.

Il voulut embrasser Michelle. Elle s'y refusa.

— Si nous partons ensemble, nous en aurons pour longtemps à nous embrasser. Autrement, ce n'est pas la peine.

Elle gagnait la porte. André lui dit :

— A ce soir.

Elle se retourna, le regarda avec un peu d'ironie.
— Adieu !

XX

Un long moment après le départ de Michelle, André demeura songeur. Tous les propos qu'elle lui avait tenus lui revenaient à l'esprit, irritants et, en même temps, assez troublants. Mais il avait trop à faire, au cours de cette journée, pour s'abandonner à la méditation. Il se jeta en plein travail, écartant toute pensée étrangère à la tâche de préparer un aussi bon journal que possible.

Il tapait un article lorsque Fernand Richer vint le trouver dans son bureau.

— Vous avez demandé à me voir ? demanda le jeune homme.

André avait prié Mireille de lui envoyer Fernand dès qu'il entrerait.

Laurent mit son collaborateur au courant des derniers événements qui s'étaient déroulés à l'*Epoque*, lui offrit, comme il l'avait fait aux autres membres du personnel, d'entrer immédiatement en vacances jusqu'à l'entrée en fonction du nouveau directeur.

La figure de Fernand se crispa. Sa voix tremblait lorsqu'il répondit :

— Si durement que vous puissiez me juger, vous ne pouvez tout de même pas croire que je vais rester ici à travailler sous Castonguay, vous parti ? Je vous remercie de m'offrir ces vacances, mais je refuse. Et, si vous le permettez, je collaborerai à votre dernier numéro.

André éprouva à ces paroles un sentiment de satisfaction : son équipe aurait été fidèle jusqu'au bout. Il dit, avec douceur :

— Mon petit Fernand, fais-moi pour ce dernier numéro le meilleur papier que tu aies encore donné à l'*Epoque*.

Le jeune homme sembla vouloir dire quelque chose ; mais Mireille apparaissait dans la porte du bureau. Il sortit sans un mot.

La secrétaire venait annoncer à André la visite de Davreux. Ce dernier dit, dès qu'il fut en présence de Laurent :

— Tu sais que j'ai rencontré Jeanne, dimanche ? Elle est plus belle que jamais ! Et nous avons beaucoup causé. De toi, rien que de toi.

Davreux donna une bourrade à son ami.

— Sacré chanceux, va ! Cette femme magnifique n'a jamais cessé de t'aimer.

André exprima un parfait scepticisme. Davreux insista :

— Mais je suis sûr qu'elle t'aime ! Et je suis sûr aussi de ceci : c'est que ce fils que tu voudrais tant, Jeanne le désire à présent autant que toi.

— Pourtant, elle...

— Elle ne peut tout de même pas demander à un homme qui la traite depuis dix ans en étrangère de lui faire un enfant !

André ne répondit rien à cela. Davreux poursuivait, se faisant plus pressant :

— Mon vieux, mets donc de côté ton maudit orgueil ! Tu peux être heureux, je te le jure, si seulement tu veux montrer un peu d'humilité, te laisser aller à ce qui, au fond, doit être ton sentiment véritable...

— Trop tard ! dit André, mélancolique.

— Mais non, il n'est pas trop tard ! protesta Davreux.

— Si. J'aurais l'air à présent de me raccrocher à elle pour me faire entretenir...

— Encore ce maudit orgueil ! J'ai été aussi bête, d'ailleurs. Je n'osais pas retourner à Claudette parce qu'elle se faisait à la radio trois fois plus que je ne gagne au journal. Mais j'ai fini par trouver le courage et l'intelligence nécessaires pour passer par-dessus de telles considérations. Puis, l'argent n'est pas tout. Tu as ton journal...

— Je ne l'aurai plus après aujourd'hui. Je fais en ce moment mon dernier numéro.

— Quoi !

Davreux était sidéré. André lui demanda :

— Tu ne savais donc rien ?

— On m'avait rapporté diverses histoires, mais je prenais tout ça pour des rumeurs, des canards... Ah ! mon pauvre vieux...

Puis la figure de Davreux changea d'expression.

— On reparlera de tout le reste plus tard. Puisque tu fais ton dernier numéro, je vais te demander la faveur de me laisser y collaborer.

— Mais comment donc !

— Où vais-je trouver une machine à écrire disponible ?

André dirigeait Davreux vers le bureau de Godbout, qui resterait vide jusqu'au 1^{er} mai. Davreux s'enquit, enlevant déjà son veston :

— As-tu pensé à demander un article à Darcy ?

— Non...

— Tu devrais. Ça lui ferait plaisir. Pas que ce soit le dernier numéro, mais que tu aies pensé à lui.

— Tu as raison. Je vais lui téléphoner tout de suite.

Comme Davreux, Darcy fut consterné de ce qu'André lui annonçait. A l'invitation de collaborer à ce dernier numéro dirigé par Laurent, il répondit avec chaleur :

— Merci de me le demander ! Je te porte mon article cet après-midi, avant trois heures.

Au moment où André allait se remettre à l'article interrompu par l'entrée de Fernand, tout à l'heure, puis laissé en plan depuis à cause de l'arrivée de Davreux, c'est Alphonse Plessis qui survint.

Le gros garçon mit des billets de banque sur la table de travail d'André.

— Mille quatre-vingt-neuf piastres. Voilà ce qui te reste, une fois tout réglé, payé, remboursé.

— Tu devrais garder cet argent. Il te revient bien plus qu'à moi.

— Moi ? Je mérite rien. En t'embarquant dans cette

affaire qui a rien donné, je t'ai peut-être empêché d'en faire une autre qui aurait rapporté de quoi sauver le journal. Je me blâme assez...

— Mais jamais de la vie ! Tu as fait tout ce que tu pouvais. Sans toi, je n'aurais même pas fait cette dernière tentative. Je ne pourrai jamais te remercier comme tu le mérites...

Plessis regardait André avec une expression de gravité et de doute sur sa bonne figure. Il voulait dire quelque chose, mais hésitait à parler. Il dit enfin, surmontant son hésitation :

— Il y aurait encore un moyen de sauver le journal.

André accueillit cette affirmation avec un étonnement mêlé d'incrédulité.

— J'aimerais bien savoir lequel !

— Eh bien... voilà... Cette personne qui nous avait avancé les quinze mille piastres pour acheter les terrains... Elle presse pas de son argent. Elle serait prête à nous laisser les quinze mille. et à nous en passer encore autant, pour aussi longtemps qu'on en aura besoin. Avec ça, tu pourrais...

— Ecoute, Alphonse : je n'accepterai plus un sou de cette personne à moins de savoir qui elle est. Je ne puis accepter ainsi un prêt que je ne pourrai peut-être jamais rembourser. Je me suis assez reproché de l'avoir fait une fois. Il est vrai qu'à ce moment-là, nous nous attendions à réaliser rapidement une affaire magnifique... Mais aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. Et puis, je ne veux pas être consumé par la curiosité de savoir qui me vient en aide quand tous les autres secours se dérobent !

Plessis se mordit les lèvres.

— J'ai promis à cette personne de pas te dire son nom.

— Alors, rien à faire. Je n'accepterai pas un sou.

— Voyons, Laurent...

— Non. Rien à faire.

Alphonse Plessis semblait en proie à une véritable crise de conscience. Son front était plissé ; toute sa

figure bouleversée. Prenant enfin sa décision, il soupira profondément et dit :

— J'avais donné ma parole de pas parler. Mais j'aime trop notre journal... C'est ta femme qui avait avancé les quinze mille piastres.

— Quoi ! Jeanne ?

— Oui...

— J'aurais dû le savoir. En fait, je me fermais les yeux pour ne pas voir ce qui était d'une lumineuse évidence. Je me suis donné le change à moi-même...

Très agité, André s'était levé, parcourait son bureau de long en large. Il lança à Plessis, avec colère :

— Tu savais que je ne voulais rien accepter de ma femme. Pourquoi t'es-tu prêté à cette manœuvre...

Ce fut au tour de Plessis de se fâcher.

— Ecoute, blasphème ! Commence pas à fendre les cheveux en quatre ! Je voulais pas te voir perdre le journal...

André se calma et dit, d'un ton radouci :

— Excuse-moi de m'être emporté. Mais, quand même, tu n'aurais pas dû aller la trouver, elle...

— Mais je suis pas allé la trouver. C'est elle qui est venue me trouver, moi. Elle savait que j'étais ton ami et elle avait appris, je sais pas par qui, que j'essayais de marcher une affaire pour toi et que j'avais besoin d'argent. Elle est venue m'en offrir, en me faisant promettre de jamais te laisser savoir qu'il venait d'elle. Comme je savais ta manière de penser, là-dessus, j'ai refusé d'abord. Puis, ensuite, quand j'ai été bien certain qu'on pourrait jamais ramasser plus que dix mille piastres à nous deux, j'ai pris les quinze mille autres d'elle. Mais pas un sou de plus. Elle était prête à m'avancer tout ce que j'aurais voulu. Elle est encore prête à mettre tout l'argent qu'il faudra pour sauver le journal...

— Evidemment ! fit André, amer. Elle voudrait bien que je cesse de lui faire honte...

Cette fois, Alphonse se fâcha tout dur.

— Laurent, y a des fois où tu parles pas comme l'homme intelligent que je t'avais toujours cru. Es-tu

aveugle ou si tu te bouches les yeux ? Cette femme-là, elle t'aime...

Puis Plessis s'arrêta brusquement. Après un silence, il ajouta, bougon :

— Je viens de me mêler de ce qui me regarde pas. Je m'étais toujours juré que tes affaires de ménage... Mais t'es trop bête, à la fin ! Quand ta femme fait quelque chose pour toi par amour, pour te voir heureux, faut que t'aïlles chercher midi à quatorze heures et que tu supposes toutes sortes d'histoires qui tiennent pas debout...

Alphonse Plessis se tut, sa mauvaise humeur tombée.

— Excuse-moi, Laurent, fit-il.

— Je n'ai pas à t'excuser. Je devrais plutôt te remercier d'avoir cherché à me faire comprendre que j'ai agi comme un aveugle et un imbécile. D'ailleurs, tu n'es pas le premier. Davreux m'a dit à peu près la même chose que toi...

— Il est pas fou, ce gars-là ! Alors, tu comprends que c'est pas par orgueil, mais par amour que ta femme a voulu t'aider ?

— Par amour... je n'ai pas dit ça... Mais, enfin, je crois qu'elle l'a fait pour moi et non pas pour elle-même, comme je pensais, pour sauver la face. Je lui suis profondément reconnaissant...

— Enfin ! tu parles comme du monde... A cet ' heure, on va pouvoir accepter son argent pour libérer le journal, le sauver ?

— Non.

— Voyons, Laurent ! Tu viens de reconnaître toi-même que ta femme veut sincèrement te rendre service... Tu veux donc pas sauver ton journal ?

— J'aurais voulu...

— Pense un peu, aussi, à Guérin, à l'Ancêtre, aux autres, qui vont se trouver dans le chemin parce qu'ils ont pas voulu te lâcher pour Castonguay et compagnie !

— Alphonse ! Crois-tu que je ne pense pas à eux tous, et au journal, et à tout ce qu'il représente pour tant de gens ? Crois-tu que si je pouvais encore sauver

l'Epoque, je ne le ferais pas ? Mais c'est impossible...

— Comment ça, impossible ? Tu peux pas accepter l'argent de ta femme ?

— Non.

— Mais... blasphème ! Pourquoi ?

— Parce qu'on n'accepte pas d'argent d'une femme au moment où on la quitte pour s'en aller avec une autre !

Plessis regarda un moment André avec une stupéfaction douloureuse. Puis il dit simplement :

— Je vas aller dans le bureau de Castonguay écrire mon dernier article pour *l'Epoque*.

André eut du mal à se remettre au travail, et il ne reprit son article que pour être de nouveau interrompu, par le téléphone, cette fois.

C'est avec un profond déplaisir qu'André reconnut la voix de Ginette à l'autre bout du fil. Cette voix le rappelait brusquement à certaines pensées qu'il avait préféré écarter, la veille et aujourd'hui.

— Tu m'excuseras, mon André, de ne pas t'avoir téléphoné hier. Mais je ne me sentais pas bien du tout. Tout ce que j'avais bu... puis le reste...

Laurent entendit le rire de gorge de Ginette, ce rire qui l'agaçait toujours et que, cette fois, il trouvait insupportable. Il demanda, sans chercher à dissimuler son irritation :

— Que me voulez-vous ?

— Comment ? Tu me dis encore vous après ce qui s'est passé ? Tu n'es vraiment pas gentil ! Je veux te voir, mon gros, te voir, tout simplement. Ce n'est pas naturel, non ? On se voit cet après-midi ?

— Impossible, cet après-midi. J'ai mon journal à finir.

— Ton journal... ton journal... Tu ne t'en es pas toujours tant occupé, de ton journal ! Alors, on se voit ce soir ?

— Ce soir, c'est la mise en page...

— Bon, ça va. Je viendrai au journal dans le cou-

rant de la soirée, attendre que tu aies fini ton travail.

— Mais je ne...

— Je serai là à neuf heures, chéri. D'ici là, ne t'impatiente pas trop !

Elle eut de nouveau son rire agaçant et raccrocha avant qu'André ait pu répondre.

André étouffa un juron. La perspective de revoir Ginette lui était odieuse. Mais il ne pouvait l'empêcher de venir... Il s'agissait de se débarrasser d'elle en vitesse afin de pouvoir rejoindre Michelle à la gare avant onze heures moins quart. Car Michelle n'attendrait pas une minute de plus, André le savait.

Il maudit Ginette de tout cœur, puis réussit à l'écarter de sa pensée suffisamment pour pouvoir reprendre et mener à bonne fin l'article tant de fois interrompu.

XXI

Il n'était pas neuf heures, et la mise en page n'était pas très avancée, quand Ginette arriva à l'*Epoque*. La rousse était à moitié-ivre, déjà, et avait dans son sac à main un flacon de whisky à peine entamé. Elle en offrit à André, qui refusa, sèchement.

Ginette aurait voulu demeurer à l'atelier typographique avec André, mais celui-ci la pria d'aller l'attendre dans son bureau, en haut. Elle finit par y consentir, à contre-cœur. Se dirigeant vers l'escalier, elle dit à André, lui montrant le flacon de whisky qu'elle tira de son sac :

— J'aurai toujours ce compagnon. Il est plus aimable que toi !

La mise en page se termina dans une atmosphère mélancolique. Les typographes savaient que c'était le dernier numéro de l'*Epoque* qu'ils faisaient avec André Laurent, et ils ne lui cachaient pas le regret qu'ils éprouvaient de son départ.

Comme dernière preuve d'estime envers Laurent,

tout le monde avait mis, ce soir, plus de cœur que jamais à l'ouvrage. André s'en irait au moins avec la satisfaction d'avoir réussi un dernier numéro exceptionnel.

Quand il remonta à son bureau, il trouva Ginette vautreée dans un fauteuil, achevant de vider son flacon de whisky.

Voyant André, elle se leva et vint vers lui.

— Eh bien ! te voilà enfin ! dit-elle, lui enlaçant le cou de ses bras.

Sans brusquerie, mais fermement, il se défit de cette étreinte.

— Ginette, j'ai à vous parler. Mais nous allons attendre d'être seuls ici.

— Bon... fit la rousse, d'un ton résigné.

Elle se laissa choir dans le fauteuil d'André, croisa les jambes de façon à faire remonter sa jupe au-dessus du genou.

— Cigarette, demanda-t-elle.

André lui tendit son étui, puis lui présenta la flamme de son briquet.

Ginette l'observait, une lueur amusée en ses yeux verts.

— Ceux qui m'avaient parlé de toi comme d'un don Juan avaient bien exagéré ! lança-t-elle finalement.

Et elle rit de son agaçant rire de gorge.

André haussa les épaules, sans répondre.

Puis, les autres bureaux s'étant vidés à tour de rôle, ils furent seuls au journal.

Regardant Ginette droit dans les yeux, André lui dit :

— Je tiens à ce que vous sachiez exactement à quoi vous en tenir. Je ne vous aime pas et je ne vous aimerai jamais.

Une flamme mauvaise passa dans les yeux verts de la rousse. Mais, aussitôt, elle eut un petit rire moqueur.

— On n'aurait pas dit ça, lundi soir !

— Lundi, j'étais saoul, j'étais fou... Je m'excuse...

Ginette se leva, le rouge de la colère lui envahissant

la figure. Ses incisives ébréchées se découvrirent dans une espèce de rictus.

— Ah ! Tu t'excuses ? Eh bien, mon gros, tu es un joli mufle !

André s'inclina, avec une courtoisie glacée.

— Vous pouvez m'injurier tant qu'il vous plaira. Je vous en ai donné le droit.

— Ah, mais, mon gros, tu ne m'as pas donné que celui-là ! Crois-tu que tu vas me trousseur comme la première fille venue, dans un coin d'arrière-boutique, quand l'envie t'en prend, et puis qu'après ça, tu vas t'en tirer en me faisant des excuses, avec un air de bois, comme un automate ?

Les yeux verts de Ginette se remplirent d'éclairs.

— Ça pourrait te coûter cher, ce petit jeu-là, mon gros...

Puis elle sourit, de son sourire bizarre, indéfinissable.

— Mais tu as de la chance. Je t'aime. Et tu vas m'aimer !

— Je crois vous avoir dit que c'était impossible...

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! Et puis, d'abord, tu ne sais pas, seulement, ce que je t'offre... Tu m'as prise sans même m'avoir vue, bien vue... Et, tu sais, je vau la peine d'être vue, et regardée, bien regardée !

Avant qu'André eût pu tenter un geste pour l'en empêcher, Ginette avait fait tomber ses vêtements et se débarrassait à présent de ses minuscules dessous.

Elle apparut, vraiment très belle, dans la splendeur de sa chair blanche de rousse, avec sa crinière fauve lui balayant les épaules. D'un geste lascif, elle souligna la plénitude s'alliant à la jeunesse de ses formes.

— Eh bien ? jeta-t-elle, un accent de triomphe dans la voix.

— Rhabillez-vous, dit André, très calme.

— Quoi !

Le ton de Ginette était étonné, incrédule.

— Remettez vos vêtements et sortez.

— Tu veux rire ?

La rousse allait à André, lui emprisonnait le cou de ses bras, collait contre lui toute sa chair dure et chaude,

froissait sa peau fine aux vêtements de l'homme, tentait de l'embrasser.

Avec violence, cette fois, André dénoua l'étreinte de Ginette et la repoussa.

Un regard de haine flamba dans les yeux verts. Les lèvres se retirèrent des dents ébréchées, en un sourire cruel.

— Alors, tu me dédaignes, tu ne veux pas de moi ?

— Vous avez enfin compris.

Ginette se pencha sur ses vêtements épars. Quand elle se releva, le poignard nu luisait dans sa main. D'un bond de chatte, elle s'élança sur André.

Celui-ci se jeta de côté. Mais il n'avait pas été assez vif. La pointe de la lame lui laboura le flanc gauche. Il ressentit une intense brûlure qui semblait se communiquer à toute sa chair.

Déjà, André avait saisi dans sa main le poignet droit de Ginette, le tordait. Mais elle était forte, cette fille, étonnamment forte, et elle attaquait avec tous ses moyens, mordant, griffant, frappant du pied et du poing.

Enfin, le poignard tomba par terre et André posa le pied dessus. A la volée, il donna à Ginette une paire de gifles.

— Espèce de petite détraquée ! lui cria-t-il en la frappant.

La belle rousse était demeurée comme paralysée. Elle passa lentement sa main contre sa joue meurtrie. Ses grands yeux verts se remplirent de larmes.

— A présent, dit André d'une voix qui avait retrouvé son calme, rhabillez-vous et foutez-moi le camp d'ici au plus tôt.

En silence, Ginette se revêtit et partit, la démarche lasse, infiniment.

Quand elle fut sortie, André ramassa le poignard. Le seul effort de se pencher lui arracha un cri de douleur. Se raidissant, il alla porter l'arme dans un tiroir de sa table de travail, qu'il ferma à clé.

Puis il jeta son pardessus sur ses épaules et gagna l'escalier. En descendant, il tira de sa poche un mou-

choir qu'il roula en tampon et appliqua, sous sa chemise, à même sa blessure. Il perdait beaucoup de sang.

Comme André atteignait la rue, un taxi passait. Il le fit arrêter et y monta, disant au chauffeur :

— A la Gare Centrale, en vitesse.

Sa chair déchirée par le poignard le faisait cruellement souffrir. Chaque fois que la voiture arrêta et repartait, chaque fois qu'une inégalité de la chaussée provoquait un soubresaut, il devait se mordre les lèvres pour ne pas crier, tant cela lui faisait mal. Cependant, ce ne pouvait être bien grave. Seulement une déchirure superficielle.

Mais... elle saignait donc bien cette blessure... Le mouchoir qu'André y avait appliqué était maintenant tout imbibé de sang. Le sang coulait le long de la peau, imprégnait la chemise, le veston.

Soudain, le soupçon vint à l'esprit d'André qu'il pouvait bien être atteint plus gravement qu'il n'avait cru. Que, peut-être...

Et, aussitôt, une image remplit toute la pensée d'André. Et ce n'était pas celle de Michelle...

Se penchant vers le chauffeur, André lui dit de changer de direction et donna son adresse. Avec un grognement, le chauffeur acquiesça.

Le trajet devint de plus en plus pénible pour le blessé, qui sentait ses forces l'abandonner.

On n'arriverait donc jamais ?

Une seule inquiétude, à présent, étreignait André Laurent : ne pas tenir jusqu'à ce qu'il eût revu une dernière fois celle vers qui il tendait de toutes les fibres de son être, celle dont il voulait encore une fois remplir son regard...

Enfin, le taxi arrêta devant la demeure d'André. Celui-ci donna au chauffeur une poignée de monnaie, se dirigea vers sa porte. Mais il n'eut pas la force de mettre la main dans sa poche pour y prendre sa clé. Il appuya le doigt contre le bouton de sonnette. Et brusquement, il se sentit tomber en avant, donnant de tout son poids contre la porte.

Un temps qu'il n'aurait su mesurer, et c'est Jeanne

qui venait lui ouvrir, Jeanne si belle dans un négligé de dentelle noire, avec la folle pluie d'or de ses longs cheveux dénoués...

Apercevant son mari, elle cria :

— André ! Tu es blessé !

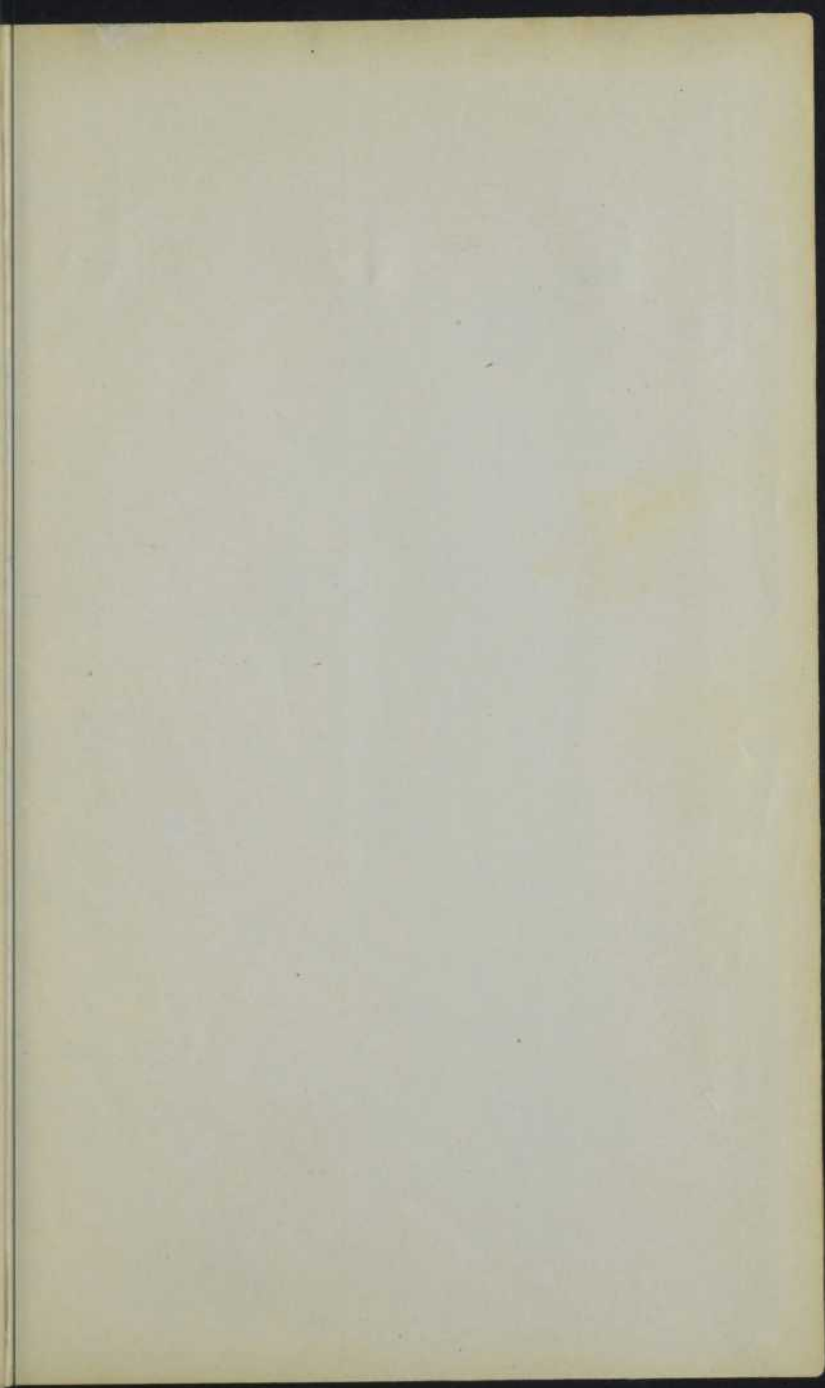
« Comme elle a paru effrayée, pensait André. Et elle m'a dit *tu !* Pour la première fois depuis... »

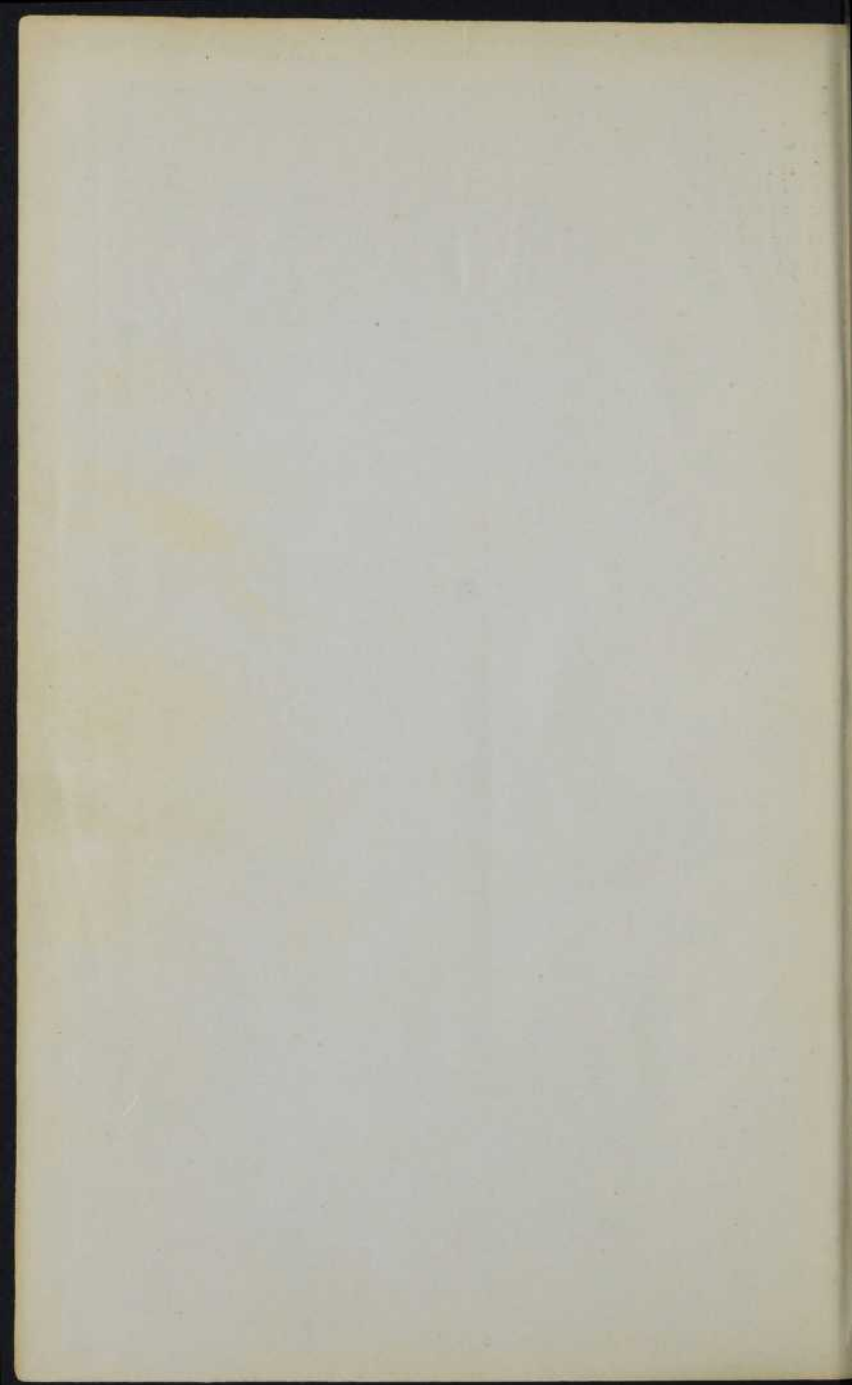
Sa pensée se brisait, abruptement.

Il avait dû s'évanouir. A présent, il se retrouvait étendu sur un tapis que sa main touchait, sous lui. Il ne pouvait, il n'osait encore ouvrir les yeux. De la soie coulait contre sa figure. Les cheveux de Jeanne ? Une goutte chaude vint s'écraser contre sa joue. Une larme ?

Péniblement, André entr'ouvrit les yeux. Jeanne, agenouillée près de lui, penchait sur lui sa figure, laissait couler sur lui ses cheveux et ses larmes. Il referma les yeux.

Des lèvres — les lèvres de Jeanne — se posaient sur ses lèvres à lui en un baiser très doux, exquisement tendre. Avec toute la force dont il était capable, avec une passion où tenait toute sa vie, André rendit à Jeanne son baiser.







BNQ



000 428 445